Mars 2015 • Numéro 38

Odezenne
« C'est souvent de la chance et du hasard ; à force de chercher tu trouves des choses.»
Rencontre.

Maze



© Adrien Benoliel • ISSN : 2259-7867 • CPPAP : 0915W91947

MAIRIE DE PARIS 

ICI & DEMAIN

festival artistique étudiant

12–26 mars 2015

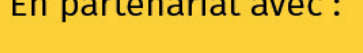
gratuit

programme
réservations
icietdemain.fr

Organisé par :



En partenariat avec :























ÉDITO

Pour ce mois de mars, nous n'avons pas décidé de consacrer l'intégralité de notre numéro aux élections départementales. Ce n'est pas par mauvaise volonté, ni par désintérêt, c'est plutôt par lucidité, et aussi parce que les Enfoirés nous ont récemment appris que nous n'avions que nos dégoûts, nos colères. Ainsi, on aura toute la vie pour voter aux départementales, et puis bon, le devoir civique, je l'échange contre ta caisse, avis aux amateurs.
Du coup, on a préféré discuter avec Odezenne de la musique, du rap, et de la manière de conjuguer les deux tout en continuant à déplaire aux collègues de Jean-Jacques ou Mimie. Entre autres entretiens dans ce numéro de Maze, retrouvez notre rencontre fleuve avec l'historien Pascal Blanchard, nous sommes revenus avec lui sur les enjeux de l'immigration et sa perception par le politique.
Ensemble, donc, nous franchirons une nouvelle fois des frontières, géographiques, car nous partirons ensemble pour Amsterdam ou Bruxelles, mais aussi culturelles, parfois voulues, souvent subies. Les frontières sont aussi chronologiques, retrouvez nos rétrospectives, retours et autres arrêts sur images. Avant de se retrouver dans quelques semaines pour un nouveau numéro complètement fou, revigorez-vous et entamez la dernière ligne droite avant les examens avec votre numéro de Maze en poche, en cartable, ou en home cinéma.

- Baptiste Thevelein
Rédacteur en chef et directeur de la publication

Directeur de la publication
Rédacteur en chef
Baptiste Thevelein

Directrice artistique
Christelle Perrin

Directeur de la communication
Philippe Husson

Coordinatrice générale de la rédaction
Amélie Coispel

Coordination des rubriques
Manon Vercouter, actualité
Marie-Madeleine Remoleur, musique
Emma Pellegrino, cinéma
Basile Imbert, littérature
Eloïse Prével, lifestyle
Thomas Sanchez, jeux vidéo
Louison Larbodie, art

Secrétaire du conseil de direction
Kevin Dufrêche

Secrétariat de rédaction
Benoît Michaëly
Christelle Perrin
Emma Henning
Lisette Lourdin

Correction
Antoine Delcours
Baptiste Erondel
Johanne Lautridou
Marion Bothorel
Marion Zitoli

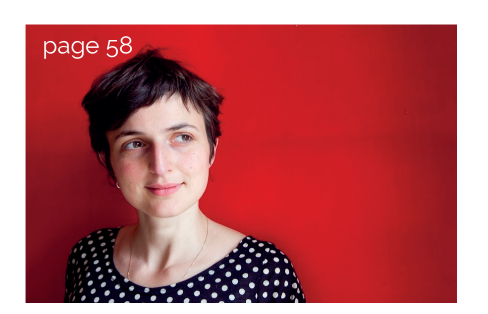
Illustration
Alice Petit-Bonneville
Enora Héreus

Rédaction
Abdenour Bourachdi
Anaïs Alle
Anna Fournier
Anne-Charlotte Mesnier
Anne-Flore Roulette
Alison Roi
Arthur Sautrel
Astrig Agopian
Aude André
Camille Chardon
Célia Renart
June de Witt
Céline Jollivet
Charline Valenchon
Claire Leys
Clara Boulay
Clara Griolet
C. Coquio-Lebresne
Dorian le Sénéchal
Elise Verger
Emily Lingat
Etienne Meignant
Fabien Randrianarisoa
Florine Morestin
François Leclinche
Gaud Gourvil
Hugo Lamare
Jason Stum
Jérémy Trombetta
Jules Gaubert
Julia Coutant
Lauranne Wintersheim
Laure Chastant
Laurène Poirel
Laurie Montagner
Lisha Pu
Loïc Pierrot
Margot Ladiray
Marie Beckrich
Marie Puzenat
Marine Roux
Marion Danzé
Marie Daoudal
Mauranne Tellier
Mickaël Marino
Myrtille Crabières
Nathan Lévêque
Nicolas Renaud
Nicolas Bono
Nicolas Cury
Nicolas Fayeulle
Noa Coupey
Noémie Colin
Pablo Moreno
Pierre Guesde
Roxane Thébaud
Samuel Ladvenu
Sofia Touhami
Thibaut Galis
Thomas Pesnel
Tom Lévêque
Tom Vander Borght
Thomas Philippe
Valentine Foucart
Victor Jayet-Besnard
Victor Lepoutre

SOMMAIRE


page 70

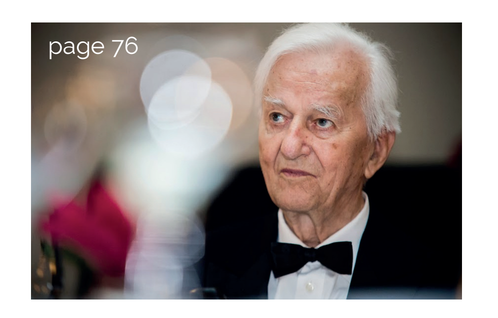
HIER


page 58


page 101

AUJOURD'HUI


page 68


page 76



DEMAIN

Maze

Le magazine Maze est gratuit et est édité par l'association loi de 1901 Inspira-Maze, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel le 26 mai 2012. Le siège social de l'association est situé au 33 rue de Trottebec, 50100 Cherbourg-Octeville. Adresse de gestion : 6 rue de l'Hermine, 35000 Rennes.

RNA : W502002188. SIREN : 751793555. ISSN : 2259-7867. CPPAP : 0915W91947. Maze Magazine est une marque déposée de l'association Inspira-Maze en France et dans d'autres pays.

Le directeur de la publication est Baptiste Thevelein. L'hébergement du site web maze.fr est assuré par la société Infomaniak Network SA (26, Avenue de la Praille, 1227 Genève, Suisse). Salut à toi qui a pris la peine de lire les mentions légales. Le magazine Maze est le titulaire officiel et exclusif des droits de propriété intellectuelle portant sur son contenu en France et dans le monde entier (sauf mention contraire).

L'association Inspira-Maze et le projet Maze Magazine sont soutenus par la ville de Cherbourg-Octeville, le ministère de la culture et la communication, la commission européenne, le fonds MAIF pour l'éducation et Google.

Le magazine Maze a adopté une politique publicitaire responsable en ne proposant que du contenu extérieur correspondant à sa ligne éditoriale.

L'association Inspira-Maze et ses projets sont entièrement bénévoles, les comptes arrêtés et les différents documents afférents à la vie statutaire de l'association sont accessibles sur simple demande par email.

Le magazine Maze est régi par des conditions générales d'utilisation et une politique de confidentialité. Vous pouvez consulter ces documents sur mazemag.fr/legal.

Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page contact du site mazemag.fr ou par téléphone au 02 22 06 83 29 (prix d'un appel local).

Mise en page : Christelle Perrin, Niels Enquebecq, Solène Lautridou



©De Coninck Sarah

hier

Procès DSK, les menottes aux femmes

Pour DSK, le procès est terminé. Il en sort indemne. Il échappe aux peines, mais l'opinion publique a vécu de plus ou moins loin ce procès sur-médiatisé.



© AFP

S'il y a bien une chose que l'on peut concéder à DSK, c'est que ce procès était aussi (et peut-être surtout) un procès moral. On a jugé autant ses possibles crimes que ses moeurs scandaleuses pour l'opinion. C'est une erreur, car nous n'avons pas à juger la sexualité d'un individu, même si c'est un homme publique. Cela relève de sa vie privée et ne nous concerne pas. De même que nous ne devons pas juger une personnalité politique pour son homosexualité, on ne doit pas juger un homme politique pour son libertinage.
Le problème chez DSK, c'est que cela semblait bien peu légal. Mais grâce aux gros billets et à des avocats surpuissants, on peut visiblement s'en sortir. Tout va bien dans le monde de la justice.

De l'importance des médias

Un autre procès d'intention peut-être fait, aux médias cette fois. Ils ont une fois de plus sur-médiatisé un événement qui ne méritait pas une telle couverture. Sexualité et sensationnalisme, ça marche toujours. Mais il est inquiétant de voir que les médias ont très peu cherché à aller plus loin que l'exposition des mœurs de DSK. Le président du tribunal avait pourtant rappelé que « le tribunal n'est pas le gardien de l'ordre moral », les médias l'ont vite oublié. Pire, par cette couverture médiatique exceptionnelle, les médias nous ont transformés en voyeurs.

Pourtant, il aurait surtout fallu parler du rapport entre sexualité et politique et surtout de la domination de l'homme politique sur la femme. On a à peine entendu parler de Jade, cette prostituée qui a répondu à des annonces en recherche « d'hôtesses » et qui a mis un pied, à reculons, dans la prostitution pour survivre.

Et le féminisme dans tout ça ?

Si ça n'avait pas sa place au procès, les médias se devaient d'évoquer le problème de la prostitution, des raisons qui poussent à y sombrer et des violences qui peuvent être infligées aux femmes. Parce que oui, les femmes sont les grandes oubliées de ce procès. Ce sont elles qui souffrent et non pas un sexagénaire bedonnant à la sexualité Rocco-Siffredienne qui a loupé la présidence à quelques passes près. C'est des victimes, en l'occurrence des femmes, dont on devait parler. C'est de la place de la femme dans la société dont on devait parler. C'est des inégalités, des abus de pouvoir dont on devait parler si on voulait vraiment élargir le débat. On devait aussi revenir, une fois de plus, sur la question de la prostitution. On a vu des FEMEN intervenir, en se jetant sur la voiture de DSK. C'est la preuve que le féminisme était engagé dans ce procès. Féminisme oui, car c'est bel et bien des femmes qui sont les victimes et plus souvent soumises à la prostitution.

Pendant ce procès, on nous a fait croire qu'un homme qui a été ministre, directeur du FMI et qui s'apprêtait à briguer la présidence ne savait pas que les femmes qui venaient à ses soirées libertines étaient des prostituées. On nous a fait croire que ce même homme ne savait rien alors que certaines prostituées lui ont dit et le rappellent dans leurs témoignages. Alors d'accord, il n'organisait peut-être pas cela, il ne payait peut-être pas lui même, mais il en a profité. Cela mérite une peine.

En prononçant la relaxe pour DSK, le tribunal a mis les menottes aux femmes. En voulant éviter à tout prix de tomber dans le procès de mœurs, le tribunal a oublié les véritables victimes.

- Philippe Husson

On aurait dû dire non. Résister davantage.

Imaginez une société qui interdit les chiens qui ne sont pas bruns. Imaginez un monde où les propriétaires de chats blancs sont des hors-la-loi. Où ceux qui ont possédé ces animaux un jour sont condamnés. Absurde, me répondez-vous. Inimaginable. Pourtant, à peu de choses près, de telles situations ont existé. Et s'il l'on n'y prend pas garde, cela risque de recommencer.


© Photoxpress

A travers une histoire en apparence simple, Matin Brun, une nouvelle écrite par Franck Pavloff, dresse le portrait de la progression insidieuse d'une société vers une dictature intolérante et discriminante. Suite à la montée de l'« Etat brun », les animaux qui ne sont pas bruns sont progressivement éliminés. La presse est muselée. Les libertés se réduisent. En tant que lecteur, on assiste, avec les deux protagonistes, à la montée d'un pouvoir totalitaire. Comme eux, on ne fait rien face à l'« Etat brun ». Jusqu'à ce que ça soit trop tard... Alors ces mots éclatent : « On aurait dû dire non. Résister davantage. » Matin Brun peut être interprété comme une métaphore de l'arrivée au pouvoir des nazis. Comme une critique des massacres ethniques dont regorge l'actualité. La description de la lente agonie d'une société libre en crise. Peu importe. Le message est clair : la dictature peut émerger à tout moment. C'est vrai, mettre son chien à la fourrière parce qu'il est blanc, c'est triste, mais après tout, est-ce si important ? Porter une étoile jaune sur son veston parce que l'on est de confession juive, est-ce si grave ? L'Histoire nous a montré que ça l'est. Toute transgression des Droits de l'Homme peut se révéler cruciale. Un rien peut être le signe d'une dégradation de grande ampleur. Être un pas de plus vers la servitude.

Matin Brun est un livre qui s'inspire de l'Histoire, mais qui a aussi un impact très actuel. Il nous demande, à nous, hommes et femmes du XXIème siècle, de ne pas répéter les mêmes erreurs que par le passé. Il nous incite à esquiver les pièges d'une dictature qui nous menace sans cesse. Car la démocratie est un régime politique qui

risque sans cesse l'autodestruction par la liberté qu'il permet. Qui nous empêche de voter pour un gouvernement fasciste et autoritaire ? Après tout, nous avons la liberté de choisir un tyran pour chef d'Etat. Ou même, et cela revient au même, de nous désintéresser complètement des lois qui régiront nos vies. Les livres d'Histoire regorgent de dictateurs élus par un peuple consentant et d'abandon volontaire de la souveraineté nationale. D'ailleurs la légitimité d'un tyran au sein d'une démocratie est difficilement contestable. Tocqueville décrit très bien cela. Dans De la démocratie en Amérique, il écrit : « Lorsque le souverain est électif ou surveillé de près par une législature réellement élective et indépendante, l'oppression qu'il fait subir aux individus est quelquefois plus grande ; mais elle est toujours moins dégradante parce que chaque citoyen, alors qu'on le gêne et qu'on le réduit à l'impuissance, peut encore se figurer qu'en obéissant il ne se soumet qu'à lui-même, et que c'est à l'une de ses volontés qu'il sacrifie toutes les autres. » Il convient de garder cela en tête.

« Matin Brun est un livre qui s'inspire de l'Histoire, mais qui a aussi un impact très actuel. »

Alors bien sûr, on connait la chanson. On sait que la tyrannie n'est pas le plus épanouissant des régimes politiques. Que l'oppression n'est pas vraiment un idéal de vie. On connaît tous cette fameuse phrase de Churchill : «La démocratie est le pire système de gouvernement, à l'exception de tous les autres qui ont pu être expérimentés dans l'Histoire. » On est au courant que « tous les Hommes naissent libres et égaux en droit ». Et pourtant...

En France, les élections européennes de 2014 ont été un véritable succès pour le Front National, qui a récolté 25% des suffrages. En Allemagne, le groupe anti-Islam PEGIDA a récemment organisé des manifestations dans tous le pays. En Grèce, le parti d'extrême-droite Aube dorée bénéficie de nombreux soutiens. Bref, les extrêmes fleurissent en Europe.

Matin Brun est donc un livre à lire absolument ! Pourquoi ? Parce qu'il nous rappelle que rien n'est définitivement acquis. Onze petites pages qui évoquent les risques de la passivité politique. Quelques feuilles de papier qui nous incitent à la vigilance. Une histoire qui redonne le goût de la liberté. Car, comme l'affirme Tocqueville, « nos contemporains sont incessamment travaillés par deux passions ennemies : ils sentent le besoin d'être conduits et l'envie de rester libres. » Et il ne faut pas oublier que la différence entre « être conduit » et « être opprimé » peut parfois se révéler assez mince. Oui, la liberté effraie parce qu'elle nous rend responsables de nos actions. Mais avouez-le, c'est si bon d'être autonome ! Après tout, malgré les nombreux problèmes de l'Hexagone, les Français ont des droits que beaucoup souhaiteraient acquérir. Aujourd'hui, nous, les jeunes (comme les moins jeunes), devons nous employer à réduire les inégalités, et nous fixer un objectif : le progrès. Mais ce progrès n'est possible que si l'on conserve les droits que nous avons déjà.

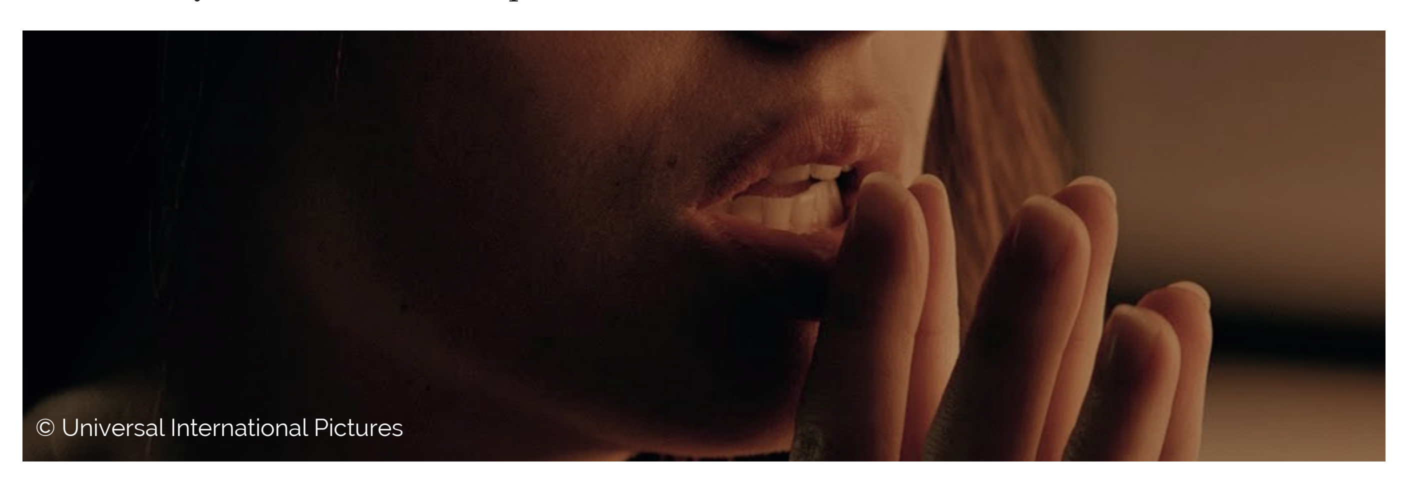
Matin Brun ne nous aidera sans doute pas à voir les signes avant-coureurs d'un régime autoritaire. Comment distinguer une mesure décisive d'un simple décret sans importance ? Comment ne pas verser dans la paranoïa ? L'avenir reste l'avenir. Insondable. Trouble. Changeant. Pourtant, je vous recommande la lecture de Matin Brun. Exercer son esprit critique en y associant le plaisir de la lecture ne peut pas faire de mal. Et qui sait, peut-être pourrons-nous préserver nos droits, voire même avancer vers un monde (au moins un tout petit peu) meilleur ?

- Marie Daoudal

Cinquante Nuances de Grey

Érotisme frileux

100 millions d'exemplaires vendus, attente et teasing dans toute la France concernant le film, promotion extraordinaire avec une sortie française à la Saint-Valentin, et même incidents de sextoys bloqués en recrudescence dans les hôpitaux selon le Nouvel Observateur. Une chose est sûre Cinquante nuances de Grey nous aura fait tourner en rond, mais y a t-il vraiment de quoi fouetter un chat ?


© Universal International Pictures

La première surprise de ce film se fait avant même que la lumière ne s'éteigne, où étaient les ménagères frustrées qu'avait annoncé tous les médias ? Dans la salle, les 14 et 25 ans font rage entre rire nerveux et moment de tension. Une fois tout ce beau monde installé, on s'attend a passer aux choses sérieuses. Que nenni, une romance, ou simili d'amourette, commence entre une fille niaise et un chef d'entreprise mystérieux et un tantinet mégalomane. Information supplémentaire, étant donné l'attitude d'Anastasia, une chose est sûre, cela ne créera pas de vocation pour le journalisme. Parenthèse refermée. Le début « amoureux » du film est assez mal joué, mais les spectateurs n'arrivent pas a savoir si la faute est aux dialogues en carton ou à l'interprétation simpliste. A savoir se mordre la lèvre révèle une envie intense pendant tout le film, par exemple.

Fan story de Twilight.

Pour ceux, ayant des références cinématographiques young adulte sur le bout des doigts, vous trouvez des reprises. L'origine de Cinquante nuances de Grey étant de créer une romance d'une jeune vierge et d'un homme mystérieusement puissant en y introduisant le sexe comme élément majeur du couple. En effet, les scènes de Twilight (premier volet) sont reprises à la pelle dans le film. Le meilleur ami qui surgit de la forêt pour rejoindre l'héroïne au bord de sa vieille voiture, check. Le sauvetage de voiture à cause du verglas se transforme en dérapage d'un vélo sous la pluie. Les voitures de sport d'Edward, quand à elles, sont triplées mais le principe reste le même.

Liberté de la femme.

Au sujet des multiples tribunes et critiques sur le statut de la femme dégradé, une tendance sexuelle consentante n'est pas une dégradation en soi. D'autre part, cette fiction ne se veut pas à portée documentaire. D'ailleurs les rôles de la « soumise » et du « dominant » sont interchangeables en fonction de la relation. Christian mentionne avoir lui même été le « soumis ». La femme n'est donc pas la seule à avoir cette position. Le vrai problème que soulève le film est la naïveté d'Anastasia. Celle-ci est couverte de cadeaux luxueux avant d'accepter les originalités de son ami. La manipulation d'une jeune femme est en effet plus propice à la polémique que l'acte sexuel en soi.

Émoustillé ou de glace ?

« Lâcher prise » est le slogan sur l'affiche et pourtant rien n'est plus maîtrisé que le film de Sam Taylor-Johnson. Acte sexuel et relation sous contrat, la « chambre rouge » est très réfléchie, et cerise sur le gâteau : le film évolue sur une pensée puritaine du sadomasochisme. Ainsi, Christian se révélerait meurtri. Il serait lui même victime de ses envies suite à un traumatisme. Il ne demanderait qu'à être soigné. Les images des relations sexuelles restent neutres. Jamie Dornan, l'acteur de Christian Grey, avait d'ailleurs signé une clause pour éviter toute vision frontale de son intimité. Et Dakota Johnson, jusqu'alors inconnue, a fait doubler son postérieur pour les plans les plus longs. Ces scènes sont par contre très bien tournées et réfléchies, de manière à garder l'érotisme du roman.

Adaptation relativement fidèle, le box-office commence tout de même à s'affaiblir après avoir fait salle comble un peu partout. En espérant que les nuances s'amoindrissent elles aussi, et nous laisse un peu respirer.

- Anne-Flore Roulette

Rayman Origins
entre nostalgie et enchantement

Aujourd'hui changement de registre, du survival horror on passe à un jeu de plateforme, sur PC. En 2011, Ubisoft remet le couvert et fait sortir du placard son personnage fétiche aux bras inexistants : Rayman.

Rayman Origins nous entraîne dans un univers en deux dimensions dans lequel on retrouve l'atmosphère des jeux Rayman de l'époque, sur console. De quoi ravir les fans inconditionnels de ce jeu. Le but est très simple, le joueur doit libérer de petites créatures nommées Electoons et collecter des Lums dans le but de débloquer des trophées. Mais attention aux pièges et embûches qui se glisseront sur votre chemin !

Du fun entre amis

Avec Rayman Origins, on peut jouer en coopération, jusqu'à quatre joueurs, de quoi passer des heures à traquer les lum'z et à s'arracher les cheveux sur des temps contre la montre. Pour les gamers en couple c'est aussi la bonne occasion d'initier votre bien-aimé(e) aux jeux vidéo. En apparence assez simple, notamment de par son gameplay, Rayman Origins se révèle être un jeu qui nous donne du fil à retordre. Beaucoup de niveaux sont complexes et demandent une précision certaine.

Un univers enchanteur

Les décors sont sublimes. Du détail, de la couleur, une musique d'ambiance, tout est là pour nous entraîner dans un univers féerique singulier. C'est un monde riche que nous propose Ubisoft avec plus de 100 personnages et 12 lieux uniques créés par des artistes et animateurs de l'industrie du jeu vidéo. Plus de 60 niveaux sont également disponibles dans ce premier opus Rayman Origins. Débloquez aussi de nouvelles aptitudes progressivement et redécouvrez les niveaux déjà visités pour accéder à de nouveaux chemins et secrets.

L'aventure continue

Un deuxième opus a vu le jour en 2013 sous le nom de Rayman Legends. Nouvel univers coloré avec toujours plus de niveaux plus tortueux et compliqués les uns que les autres et de fonctionnalités qui vous permettront d'explorer les moindres limites du jeu. Pouvons nous espérer un troisième opus pour 2015... ? Seul l'avenir nous le dira !

- Clara Boulay


© Ubisoft

Foire du livre de Bruxelles

45ème edition



© Benjamin Baltus

Cette année se tenait la 45ème édition de la Foire du Livre de Bruxelles. Véritable librairie géante, les exposants comme les friands de débats se sont retrouvés pendant cinq jours dans ces 17 000 m² de culture et de découverte littéraire. Maze a, pour vous, passé un peu de temps là-bas et vous propose de découvrir ce qu'il fallait retenir de l'événement.

Des dizaines voire des centaines d'auteurs et autres écrivains en tout genre se sont succédé aux stands de dédicace de chaque maison d'édition. De la petite maison participative aux géants de l'édition, chacun avait sa place et ne se sentait aucunement rabaissé ou amoindri par ses concurrents directs. L'ambiance était bon enfant, tant entre les exposants qu'entre les visiteurs ou les participants aux débats. Tout a été mis en œuvre pour que nous nous sentions frères et sœurs de culture et non concurrents érudits en devenir.

Chaque année, un thème principal est énoncé et les différentes rencontres sont orchestrées autour de ce thème. Pour sa 45ème édition, la foire a mis à l'honneur les « liaisons dangereuses » tout en plaçant en invité d'honneur le Québec. Il en a donc résulté un savant mélange d'expression des rapports humains à travers une littérature éloignée de nous mais enrichissante à souhait.

Le principe était très simple. Libre à nous d'assister à un débat sur un sujet plus ou moins léger, d'aller rencontrer un auteur, d'aller apprendre la cuisine par le biais de la littérature ou encore d'entrer dans le monde fantastique de l'Imaginarium. Il était évidemment impossible d'assister à toutes les conférences en même temps puisque plusieurs scènes étaient occupées simultanément par plusieurs intervenants. Il y avait néanmoins certains colloques qui ont retenu notre attention.

Samedi, aux alentours de 13h30, s'est tenue une rencontre ayant pour thème Le Fantastique avec en protagonistes Patrick Sénécal, auteur québécois connu, entre autres, pour son livre Sur le seuil, et David Khara, écrivain rennais réputé pour sa série « Projet » (Bleiberg, Shiro, Morgenstern) et pour Les vestiges de l'aube. D'emblée, Senecal nous prévient : le fantastique n'est pas un genre destiné aux enfants ou aux geeks. Il s'agit pour lui d'un art chargé de symboles et d'une profondeur métaphorique sans nom. Khara illustre ces propos en rappelant que dans ses livres, il utilise les vampires comme personnages principaux non pas pour l'image que l'on a d'eux mais bien pour découvrir la psychologie de ces êtres mystérieux et méconnus. Voyant qu'il reste des visages perplexes dans la salle, Khara interpelle le public en disant : « Vous considérez tous Hamlet comme un pur chef-d'œuvre de la littérature n'est-ce pas ? Moi aussi, je vous rassure. Mais pensez-vous seulement que cette pièce pourrait

exister sans le fantôme qui en rythme toute l'intrigue ? A ce que je sache, les fantômes font partie de l'univers fantastique. » Les derniers sceptiques se rallient à sa cause et il s'en suit une heure de discussion animée durant laquelle les deux auteurs rappellent à tous que le vrai fantastique se situe en littérature et que le cinéma (hollywoodien surtout) a tendance à trop vulgariser le genre pour que le grand public y soit favorable. « Le plus important est certainement de lire le livre avant de le juger » disait P. Sénécal, car le genre fantastique est sûrement celui qui souffre le plus du jugement à la couverture. Le maître mot de cette rencontre est donc sans nul doute : ouverture d'esprit.

Dans la salle de théâtre éphémère, Anne Provoost, auteure néerlandophone, a attiré notre attention. Le public qu'elle avait face à elle était presque entièrement constitué d'enfants. Étrange pour une auteure qui aborde dans ses ouvrages des sujets sensibles et tabous tels que l'inceste, le racisme, le viol, ou encore les attouchements. Ce qui a fait la force de cette rencontre fut sans nul doute la douceur avec laquelle A. Provoost a su expliquer aux enfants, par des métaphores simples, la réalité du monde dans lequel ils s'apprêtent à vivre. Peu de gens, en effet, peuvent se vanter d'avoir fait comprendre les relations incestueuses ou les dérives de l'extrême-droite à des jeunes gens d'à peine dix ans. Mieux encore, le public était entièrement francophone et l'écrivain a tenu à s'exprimer en français durant toute la durée de l'échange, alors qu'elle écrit exclusivement en Néerlandais. Chapeau.

© Sarah de Coninck

En fin d'après-midi, Emile Lansman en animateur improvisé avait réuni sur son estrade le québécois Larry Tremblay et le français Francis Huster. Deux personnalités que tout oppose mais qui ont dialogué et débattu ensemble pendant près d'une heure sur le rôle du théâtre dans la vie de chacun. L. Tremblay estime que le théâtre est le meilleur moyen pour lui de mettre de coté son ego. Il trouve en cet art un moyen de s'absenter de sa propre personne pour devenir quelqu'un d'autre et ainsi explorer d'autres univers. Grâce à cela, il peut travailler son rapport à autrui et sa capacité d'empathie, mais également son questionnement. Il pose d'ailleurs comme problématique : « Le théâtre ne peut pas être consensuel, il doit déranger ». Ce à quoi Francis Huster, monstre sacré du théâtre français, répond en disant que le théâtre fait partie d'une religion supérieure. Religion qu'il désigne par le terme « religion de l'Homme ». Il s'agit en fait de la conscience que nous avons de nos personnes et des relations qui en découlent.

« Être comédien, c'est avoir la passion d'un soldat dans une guerre artistique » a-t-il très justement dit. Quand l'hôte du jour demande au comédien français ce qu'il pense de l'éducation artistique, celui-ci prend une grande respiration avant d'entamer une longue tirade. Il décrit l'homme comme une sorte d'ordinateur capable d'amasser un nombre incroyable d'informations. Mais ces informations ne sont quasiment jamais analysées, d'après lui. Il ajoute ensuite que 50% de l'éducation d'un enfant n'est pas celle que lui donne ses parents, mais bien celle de l'école. L'éducation parentale est relayée au médiocre

nombre de 20%. Il ajoute que cela est en grande partie due à la privatisation du milieu scolaire dans lequel les parents ne se sentent pas à leur place. Mais le problème est le suivant, l'éducation artistique n'est pas dispensée en milieu scolaire car les institutions n'y prêtent pas grande attention. Or d'après Huster, l'éducation artistique est la seule qui résulte d'un choix 100% personnel et donc la seule science qui rend un être unique. « Le choix de se cultiver est le reflet du choix d'indépendance de chacun ». Par la suite, l'auteur s'indigne également de la difficulté de la langue française et des problèmes que rencontrent les enfants au quotidien pour perpétuer la beauté du Francais.

physique ; elle a connu de multiples opérations relativement lourdes) mais également de son espoir de jeune communiste. La sincérité avec laquelle Flore Balthazar témoigne de son engagement dans cette BD ne laisse aucun doute sur l'intérêt qu'il faut lui porter. Frida Kahlo est une figure emblématique que nous nous devons d'apprendre à connaître.

Mais foire du livre signifie bien évidemment : lectures à gogo. Parmi les milliers de livres en vente et les centaines d'auteurs prêts à dédicacer leurs ouvrages, nous avons sélectionné pour vous, dans une liste non-exhaustive, ceux qui valent vraiment la peine d'être lu.


© Zoé Kass

Dimanche, la journée s'est ouverte à la tribune des éditeurs avec une présentation d'ouvrage. Jean Luc Cornette, au scénario, et Flore Balthazar, à l'illustration, sont venus présenter leur BD Frida Kahlo. Sur scène, Caroline Lamarche, spécialiste du personnage, est là pour leur prêter main forte. Frida Kahlo était une artiste peintre mexicaine, engagée politiquement au parti communiste et ayant vécu au début du XXème siècle. Elle est notamment connue pour avoir été l'épouse de Diego Rivera et elle a même caché Trotski dans sa demeure quand il a tenté d'échapper à Staline en s'exilant au Mexique.

Ce qui ressort des témoignages des intéressés c'est avant tout une volonté de faire connaître l'art singulier de Frida Kahlo qui a su, dans ses œuvres, faire part de sa souffrance (entre autres,

Jerome Ferrari, célèbre prix Goncourt 2012 avec Le sermon sur la chute de Rome a gentiment passé du temps au stand Acte Sud pour parler avec ses fans de son art. Il a donc mentionné à plusieurs reprises les parallèles subtiles qu'il a pu établir entre deux barman corses et l'Empire Romain. L'histoire est assez tirée par les cheveux mais en vaut le coup d'œil. Pour les fans de l'empereur Saint Augustin, il s'agit là d'une véritable bible. Le sermon sur la chute de Rome est un dictionnaire des citations de l'empereur. Celles-ci sont en parfaite harmonie avec le style pur et savant de l'auteur. Que les phrases fassent une page ou trois mots, il sait nous faire voyager entre le monde actuel et l'époque romaine, entre la terre ferme et l'ile corse. C'est un vrai bonheur de littérature comme on en a rarement récompensé. Seul petit bémol, l'absence de paragraphe qui

peut donner l'impression d'une lecture interminable. Mais malgré cela, il en reste un excellent ouvrage.

Tiffany Tavernier publie Comme une image roman court d'une centaine de pages dans lequel elle tente de trouver du réconfort après une rupture difficile en se remémorant ses souvenirs d'enfance. Enfance rythmée par les tournages et les voyages de son père, Bertrand Tavernier, cinéaste français de renommée internationale. Cet ouvrage peut servir de thérapie à toute personne qui chercherait du soutien après une rupture. Ou plus simplement, à toute personne qui souhaite se détendre en buvant les mots frais et légers d'une auteure au grand cœur.



© Sarah de Coninck

Stephane De Groodt revient en force avec un Retour en Absurdie dans lequel ses jeux de mots et autres perles de la langue française valsent pour ne faire qu'un bloc concentré de rire extrême. Il est impossible de ne pas rire tout en étant émerveillé par tant d'intelligence et de maniement des lettres, lire de Groodt c'est dire oui au renouveau de Devos, c'est dire non à la déprime ambiante pour embarquer dans le premier avion direction le pays de l'Absurdie.

Family Killer, c'est l'oeuvre magistrale que nous offre Francis Huster en cette année 2015. En quelques pages à peine, il nous fait entrer dans le monde obscur des enquêtes criminelles vues par un inspecteur qui souhaite tant bien que mal faire le deuil de son ancienne vie de flic mais qui au fond de lui attend toujours l'affaire du siècle qui laissera un souvenir éternel de lui dans les services de police. L'enquête du siècle, on la lui sert sur un plateau d'argent. Un homme assassine sa famille et disparaît dans la nature. Un deuxième Dupont-De Ligonès a sévi et il est temps d'entrer dans les tréfonds de l'âme humaine pour comprendre le personnage et espérer retrouver sa trace. C'est un thriller insidieux, psychique, prenant, douloureux et dérangeant que nous offre l'auteur. Tout est basé sur les dialogues et la capacité des Hommes à mentir ou à divulguer leurs vérités simplement en s'exprimant. Presque aucune narration, rien que des discussions retranscrites mot pour mot. Les non-dits et le malaise se créent au fur et à mesure pour balader le lecteur entre effroi, dégoût et remise en cause de sa personnalité. L'œuvre est bluffante.

Un des seuls romans politisés de ce week-end a su susciter notre intérêt. Dans Cher François, lettres ouvertes à toi, Président Philippe Torreton retrace un parcours détaillé du quinquennat de son François. C'est une sorte de « Hollande pour les nuls » dans lequel on suit, mois après mois, les décisions politiques prises, les erreurs, les coups de maître, les constats, en bref tout ce qui est lié à la politique du président. Ces lettres ouvertes sont pleine d'espoir, de coups de gueule mais elles transpirent l'amour. On ne sait pas si c'est l'amour de la patrie ou l'envie de

voir réussir le président dans sa tâche qui prédomine, mais il est impossible de détacher ses yeux de cette ode au renouveau. Les idées énoncées sont novatrices, parfois un peu idéalistes mais qu'importe, les faits sont là, l'âme d'enfant de l'auteur nous dit toute l'envie qu'il a de voir son pays retrouver son éclat d'antan.

Enfin, au détour d'une maison de retraite du nord de la France, Veronique Biefnot et Francis Dannemark nous ont sorti une petite perle polie et légère. Sur la route des coquelicots c'est la rencontre improbable d'une immigrée clandestine ukrainienne avec trois femmes retraitées que tout oppose mais vont être réunies quand la jeune ukrainienne décidera de retrouver son mari et sa fille aux quatre coins de l'Europe. Ce récit drôle et touchant nous montre une autre facette de la vieillesse. Non, dans une maison de repos, tous les habitants ne sont pas léthargiques. Il sont mêmes plus drôles et plus extravagants que certains jeunes personnages d'autres livres. Impossible de deviner qui a écrit quoi dans le livre, tellement le duo d'auteurs a su entremêler et apprivoiser les caractéristiques du style de chacun. C'est un symbiose littéraire parfaitement réussie, l'ouvrage ne peut apporter que du bonheur et des sourires à foison.

Parmi les exposants, on le disait, il y avait des petites comme des grandes maisons d'édition. Il serait impossible de mentionner toutes celles qui accomplissent un travail formidable au quotidien pour enrichir sans cesse la culture littéraire. Mais s'il fallait en choisir une et une seule, je pense que les éditions Dricot mériteraient cet honneur. Il s'agit d'une petite maison liégeoise qui fonctionne sur un principe participatif et qui publie régulièrement les ouvrages de Gilles Horiac. Un de ses livres en particulier a retenu mon attention. Il s'agit de Quand tu seras petit qui traite du calvaire de l'infantilisation, sujet encore très tabou mais pourtant très répandu dans nos régions. En bref, il s'agit de l'histoire vraie d'un jeune homme élevé par sa tante et qui a subi la peur de vieillir de sa tutrice. Celle-ci, pour échapper aux années, a voulu conditionner son neveu à être un enfant en le faisant s'habiller comme un petit garçon, en lui donnant son bain jusqu'à l'âge adulte, ou en ne lui laissant aucune liberté. Le sujet peu,voire pas du tout traité mérite d'avoir des amateurs, il faut faire cesser l'enfer des enfants qui subissent ces sévices psychologiques au quotidien.

Pour conclure, on peut dire que ces quelques jours en incursion dans le monde de la littérature francophone ont réussi à prouver une fois de plus que la culture française, belge et québécoise sont capables de produire de vraies merveilles, et ce grâce aux auteurs de talents qui l'alimente sans compter jour après jour.

Merci pour l'accueil chaleureux qu'a réservé l'organisation aux petits médias. Il est important de le souligner, puisque toutes les petites attentions pour les journalistes et la disponibilité des organisateurs se font de plus en plus rare. Nous n'hésiterons bien évidemment pas à renouveler l'expérience dès l'année prochaine. A dans un an, Bruxelles !

- Sofia Touhami



© Tiffany Masson

The Walking Dead
Entre polémique et panne de scénario ?

La saison 5 de The Walking Dead a repris ce 8 février dernier. Alors que Rick et son groupe sont toujours en mouvement à la recherche d'un lieu sûr, beaucoup de téléspectateurs sont déçus et le sentiment de coup de mou dans le scénario se fait de plus en plus entendre. Et ce, à juste titre.


© AMC

[ALERTE SPOILER] L'épisode de fin de demi saison (épisode 8 : Coda) nous avait présenté en toute fin d'épisode la mort de Beth et l'intégration d'un nouveau personnage, Noah, au groupe de Rick. Cette note de fin pas forcément apprécié de tous marquait en tout cas un épisode avec du mouvement et promettait du changement pour la suite. Les épisodes "vides" ou quasi "vides" ponctuent parfois la série depuis déjà quelques temps, et ce sentiment se fait de plus en plus fort avec la saison 5. La reprise de celle en février déçoit. En effet, dés le premier épisode de cette reprise (épisode 9 : What happened and what's going on) , on assiste à une sorte de diaporama d'image illustration du décors désolé et détruit, le tout couvert par une musique ambiante ou larmoyante. Bien que cet épisode dévoile tout de même un élément important (la mort d'un des personnages), on a encore un peu faim lorsque le générique arrive. Le dixième épisode se range dans la même lignée que le précédent. On a vraiment l'impression qu'il devient difficile pour la production de tenir une quarantaine de minute alors on comble les trous avec du rien : les personnage désespèrent, méditent lentement en regardant une flaque d'eau, se soutiennent finalement entre eux avec une amicale tape dans le dos et un regard fraternel... Bref, on rate l'essentiel. Encore une fois chaque épisode porte quand même l'histoire mais les informations sont trop souvent perdue dans une quantité incroyable de fioritures. L'épisode 11 redonne quand même un petit coup de gaz avec l'apparition de nouveaux dangers et de nouveaux personnages et d'un nouveau refuge. Mais néanmoins les situations que vivent les héros semblent déjà vu. On s'essouffle un peu du coté du scénario ; mais gardant tout de même espoir pour la suite !

D'autre part, la série fait parler d'elle puisqu'elle fait l'objet d'une polémique depuis l'apparition récente de deux nouveaux personnages qui entretiennent une relation homosexuelle. La question de l'homosexualité s'était déjà posée à propos du personnage de Daryl avant le lancement de la saison 5. C'est dire si les fans sont préoccupés par la sexualité des protagonistes. Malheureusement, ce qui se résumait à de simples interrogations en octobre dernier est aujourd'hui une vague de haine homophobe sur les réseaux sociaux suite à un baiser échangé entre deux nouveaux personnages. Quant au travail d'adaptation, au contraire de certaines choses comme par exemple le fait que Daryl soit encore en vie, la relation de ces deux nouvelles personnes respecte la bande dessinée originale de Robert Kirkman dont s'inspire la série.

- Tom Vander Borght

Salon Musicora

Un regard sur l'avenir de la musique classique et du jazz

De nos jours, la musique classique ne s'écoute plus au quotidien comme on écoute du rock, ou du RnB. Le jazz, lui, inspire plus qu'il n'est écouté. La musique classique et le jazz sont des styles musicaux déjà marqués dans l'Histoire et souvent considérés comme des musiques appartenant à d'autres siècles. Et si ce n'était pas le cas ? Et si la musique classique et le jazz étaient toujours des musiques d'aujourd'hui ? C'est ce que le salon Musicora, salon des mélomanes et des musiciens de classique et de jazz nous a prouvé début février à la Grande Halle de la Villette à Paris.

Le salon Musicora est l'unique salon grand public en France aujourd'hui pour les professionnels et amateurs de musiques classique et de jazz. Tous les ans il revient sur la capitale, à la Grande Halle de la Villette, pendant trois jours. Cette année pour sa 26ème édition, le grand salon des mélomanes et des musiciens a ouvert ses portes le 6, 7, 8 Février 2015.

Trois jours avec un programme très dense, mêlant conférences, concerts, activités et expositions.

Le vendredi 6 février était consacré à la musique classique : toute la journée, des showcases et concerts classiques étaient proposés avec majoritairement des duos violons et piano ou clarinette piano. Le samedi 7 février, lui, était dédié au jazz. Comme pour la musique classique, de nombreux concerts étaient proposés toute la journée. Ces concerts de jazz étaient réalisés grâce au partenariat entre Musicora et « Jazz à la Villette ». Cinq concerts avec la jeune génération de la scène jazz avec Airelle Besson, Nelson Veras formant un duo de guitare et de trompette ou encore Gregory Privat et Sonny Troupé pour une découverte du jazz caribéen.

Dimanche 8 février, la musique classique et jazz se mélangeaient. Un concert de musique classique avec le Quatuor Modigliani et Sabine Meyer le matin, et l'après-midi, afin de



DR

clôturer le salon, une improvisation géante avec le trompettiste Ibrahim Maalouf.
Ibrahim Maalouf était le parrain de cette 26ème édition du salon. Grand trompettiste franco-libanais, il est professeur de l'improvisation au CRRP (Conservatoire à rayonnement régional de Paris). Cette improvisation géante était un événement unique qui a réuni plus de 2 400 passionnés. Certains sont venus avec la trompette sous le bras, d'autres avec leur voix, d'autres faisaient du hip-hop... C'était une rencontre géante entre tous les passionnés de musiques, qu'il soit professionnels, amateurs ou mélomanes. Ibrahim Maalouf est une figure actuelle qui représente l'évolution de la musique, que ce soit classique ou jazz.
Chaque jour, il y avait des conférences sur des sujets de débats avec des spécialistes de la musique, avec la présence d'Ibrahim Maalouf pour certaines conférences. On compte 1 400 personnes qui ont assisté aux 35 conféren ces réalisées cette année. Ces débats permettaient de trouver des réponses aux questions que l'on se pose fréquemment sur la musique classique et le jazz. Quel avenir pour la musique classique ou le jazz ? Comment doit évoluer l'enseignement de la musique ? L'improvisation doit-elle s'enseigner ? Qu'en est-il de la profession de musicien ? Etc.
Ce sont des questions d'actualité que tout musicien se pose. Grâce au festival Musicora, les jeunes peuvent se renseigner sur les études de musique et rencontrer des professionnels pour répondre à leurs questions. Les enfants, futurs musiciens peuvent découvrir les différents instruments qui existent dans la grande exposition à la halle de la Villette. Chaque stand représente un instrument et les fabricants eux-mêmes viennent le présenter.
De plus, les musiciens amateurs ou professionnels peuvent découvrir les modifications ou nouveautés dans leur instrument. Par exemple, dimanche 8 février le fabriquant de piano allemand Steingraeber a présenté son nouveau piano ¾ queue de concert. Aussi, la musique n'a pas échappé à la technologie numérique. Les visiteurs du salon ont pu découvrir de tous nouveaux instruments ainsi que des applications révolutionnant le monde de la musique.
Pour terminer, un énorme stand vendant des partitions couvrait le salon Musicora. Les musiciens pouvaient ainsi se tenir au courant des nouveautés dans le monde de la musique et faire leur shopping.

« Cette improvisation géante était un événement unique qui a réuni plus de 2 400 passionnés. »

La musique classique et le jazz sont des styles musicaux qui ont déjà une grande histoire. Même si aujourd'hui elles ne sont plus écoutées par tous, il reste encore de nombreux musiciens et mélomanes qui font vivre ces musiques et les transforment en suivant l'évolution de la technologie, et en réfléchissant toujours sur la question de l'enseignement.
Musicora revient l'année prochaine le 5, 6, 7 février 2016. En attendant, rien ne vous empêche d'écouter ou de réécouter Schubert, Tchaikovsky ou bien le dernier album jazz d'Ibrahim Maalouf, au Pays d'Alice. Vous pouvez aussi vous renseigner sur l'évolution de la musique classique avec le site de la philharmonie de Paris. Celle-ci vient juste d'ouvrir un bâtiment de Jean Nouvel consacré aux concerts, expositions et ateliers. De nombreux événements sont à venir.

- Lauranne Wintersheim

De la prêtrise dans Sous le Soleil de Satan

L'espace littéraire est traversé par des myriades de personnages, jeunes, vieux, importants ou secondaires, mais il en demeure certains qui se distinguent de cette masse d'actants par le caractère symbolique qui leur est attribué. Umberto Eco les appelle les ''personnages types''. Du héros au fripon, ces visages multiples sont les oriflammes de qualités, d'idéaux ou de défauts qui insufflent l'élan nécessaire à la quête des intrigues qu'ils stimulent. L'un de ces personnages qui a su traverser les siècles et les genres sans perdre de son importance, est le religieux.

Un petit éclairage historique :

Figure solitaire, morne et savante héritée du moyen-âge, elle traverse son enfer personnel sous la Révolution Française qui va mettre fin à nombre de privilèges ecclésiastiques, réduisant par le même fait le nombre d'aspirants à la prêtrise à peau de chagrin. La campagne de déchristianisation menée sous les années noires de la Terreur n'étant pas étrangère à ce fait. Pour ragaillardir les rangs de cette profession menacée, le régime de la Restauration s'efforça d'allouer des moyens financiers importants ainsi qu'un détachement de "missionnaires" ayant pour tâche d'arpenter le territoire en repandant la parole sainte alors délaissée par les habitants d'un pays devenu laïc, incertains quand à la place des institutions et de leurs croyances. La reconversion du peuple étant une entreprise de longue haleine, de nouveaux religieux de campagne furent ordonnés sans qu'ils n'aient besoin de satisfaire aux critères de sélection habituels de l'Ancien Régime, préconisant la maîtrise poussée du savoir et de la dévotion. Ainsi Hugues Félicité de Lamennais déclarait en 1828 face à cette perte d'exigence : « Autrefois, le clergé était à la tête de la société par ses lumières. Jamais depuis bien des siècles, le clergé pris en masse, n'avait été aussi si ignorant qu'aujourd'hui, et jamais, cependant la vraie science n'a été plus nécessaire. »1. L'Histoire se construisant néanmoins, cette petite révolution dans le monde religieux permit à Jean-Marie Vianney, fils de paysan, d'accéder à la condition de curé, soit de prêtre catholique de la paroisse d'Ars dans laquelle il œuvrera pendant 41 ans. S'il ne s'est pas illustré par sa culture, quasi inexistante, ni par son éloquence, ce curé d'Ars marqua les esprits par sa dévotion infinie lui faisant mener une vie d'ascèse extrême où la discipline, ce fouet de cuir terminé par des clous de fer était l'unique possession qu'il réclamait pour se prémunir de la tentation lors de séances régulières de flagellations. Devant tant de manifestations de piété, cet humble curé fut gratifié du titre de patron de tous les curés de l'Univers par le Pape Pie XI en 1929.

De l'Histoire à l'histoire :

C'est à cet instant clé qu'intervient la mise en lumière d'un des personnages principal du roman Sous le Soleil de Satan que signe Georges Bernanos en 1923, commençant alors sa carrière d'écrivain. En effet la figure du curé d'Ars a très largement servi de modèle à celle de l'abbé Donissan, ce jeune clerc un peu gourd et tout à fait inculte dont le lecteur observe la maturation difficile, palliée de remises en question et d'auto-punitions sévères. Reprenant la figure littéraire du prêtre catholique tourmenté exploitée dans une partie de l'oeuvre du décadent Jules Barbey d'Aurevilly, aussi surnommé le Connétable des Lettres, Bernanos concentre son intrigue sur le combat binaire entre le Bien et le Mal sans que cela ne vire cependant au manichéisme, grâce à une subtile réflexion sur les apparences. Se servant de l'essor du Moi dans le roman du XIXème, le romancier offre ainsi un portrait profond de l'intériorité de cet homme de foi humble et destiné à vivre des expériences intenses qui lui vaudront plus tard la réputation de Saint. Mais c'est impuissant qu'il demeure néanmoins devant la détresse de certaines victimes, comme devant celle de la jeune Malorthy, 16 ans, devenue à moitié folle après avoir accouché d'un enfant mort-né alors que toute sa famille lui tournait le dos. S'il parvient à "lire" les âmes de ses ouailles, l'abbé ne peut guère les sauver, tout juste parvient-il a en absoudre quelques-unes et c'est de ces élans de frustrations que naîtront


© Gaumont

les passages les plus aboutis du roman. D'un style extrêmement sensible aux consciences déchirées des actants, ce premier écrit qui demanda toutefois six ans de travail à son auteur, reçu des avis très favorables de la critique de son temps et traversant les siècles pour aller se fixer sur la pellicule de Maurice Piallat en 1987, reçu la palme d'or du festival de Cannes. C'est en effet avec brio que Sandrine Bonnaire incarne la fragile et éphémère Mlle Malorthy, ou bien Mouchette pour les intimes. Personnage sauvage et sacrifié sur l'autel d'une vie implacable -sans doute héritée de ces années d'après guerre où écrit Bernanos- où les hommes sont tous plus décevants les uns que les autres, n'usant d'elle que comme simple objet de désir et non pas d'amour. Et s'il déçoit, le désir dans ce roman est aussi une arme diabolique, un mal suave auquel manque de se livrer l'abbé Donissan par une nuit trop lumineuse alors qu'il avoue silencieusement « désirer au-delà » du simple repos et de la sérénité éternelle. Cet aspect du désir chez le prêtre rejoindra la pensée émise par Deleuze et Félix Guattari, 54 ans plus tard dans un de leur sujet de réflexion de Mille Plateau : « Chaque fois que le désir est trahi, maudit, arraché à son champ d'immanence, il y a un prêtre là-dessous. Le prêtre a lancé la triple malédiction sur le désir : celle de la loi négative, celle de la loi extrasèque, celle de l'idéal transcendant. »2. De cette figure du religieux détaché des aspirations communes, se dessine alors celle d'un homme luttant, d'un ''athlète de Dieu'' comme le décrit Paul Claudel, gardant une part encline à la tentation et au pêché. La conception d'un homme élu par Dieu et préservé par lui dès le départ glisse alors avec Bernanos à celle contraire, soit celle d'un homme passant sa vie à essayer de toucher Dieu, tandis que le Diable, omniprésent, ne manque jamais une occasion de l'embrasser tendrement dès lors qu'il le sent vaciller.

Récit d'une lutte permanente contre la fausse clarté, contre ce ''soleil de Satan'', astre enchanteur et illusoire, Sous le Soleil de Satan fut un temps pressenti comme le possible vainqueur du prix Goncourt de 1923, qu'il ne décrochera cependant pas. Mais il reste aujourd'hui encore le témoignage d'une transformation de la figure littéraire du religieux, qui portée plus loin par la plume de Bernanos, s'inscrit dans l'imaginaire collectif comme un personnage complexe et surtout, comme un actant de plus en plus humain.

– Marine Roux

L'étonnant Broadway d'Iñárritu



Une fausse arnaque ! Voilà ce qu'est le nouveau film d'Iñárritu, Birdman. La bande-annonce semblait nous promettre un film de super-héros comme nous les connaissons plus que bien. La réalité est toute autre, c'est un immense saut dans l'inconnu et tant mieux ! Par l'expression "fausse arnaque", entendons que beaucoup de spectateurs ne s'attendaient pas du tout à ce qu'ils ont vu, et pourtant c'était génial. En effet, il ne s'agit en aucun cas d'un film classique de super-héros et ça fait beaucoup de bien. Décortiquons donc un petit peu cette nouvelle vision du super-héros.

Il s'agit de l'histoire de Riggan Thomson (Michael Keaton), ancien célèbre acteur de cinéma connu pour son rôle de super-héros. Aujourd'hui, il est quasi oublié et coincé dans l'image du personnage qu'il incarnait autre fois : Birdman. Il tente de se renouveler, de reconquérir une notoriété perdue et de se détacher de son costume moulant et brillant de l'homme-oiseau en montant une pièce de théâtre à Broadway avec Mike Shiner (Edward Norton). Cette conquête va le confronter à l'affrontement de sa propre personne, de son ego, de son image, et de son entourage. Nous sommes, avec ça, déjà assez loin de l'homme-oiseau tel qu'on aurait pu l'imaginer, volant entre les buildings de New York afin de sauver le monde d'une force obscure. Le choix de Michael Keaton pour ce rôle est aussi assez ironique et déroutant puisque l'acteur est ancré, pour beaucoup de spectateur, dans l'image de Batman. De même Emma Stone, qui joue le rôle de la fille de Riggan Thomson, s'est récemment fait remarqué dans les nouveaux Spiderman. Avant d'aller plus loin, Iñárritu nous expose son point de vue dans Deadline : "J'aime parfois [les films de super-héros] parce qu'ils sont simples et élémentaires, et vont bien avec du pop-corn. Le problème est que, parfois, ils prétendent être profonds, comme s'ils étaient basés sur de la mythologie grecque. Et ils sont honnêtement très de droite. Je les vois toujours comme des films où il est permis de tuer des gens parce qu'ils ne croient pas en ce que vous croyez, ou parce qu'ils ne sont pas qui vous voulez qu'ils soient. Je déteste ça, et je ne réagis pas bien à ces personnages. Ils sont un poison, un génocide culturel, parce que le public est tellement surexposé à des récits, à des explosions et à de la merde qui n'ont rien à voir avec l'expérience d'être un humain". C'est assez assez clair, et Birdman est une

occasion unique de découvrir l'illustration du point de vue d'Iñárritu et un quasi-nouveau genre. Le duo Edward Norton - Michael Keaton est très fort et prenant : ils jouent des acteurs et détruisent encore une fois une image pré-construite du métier et du quotidien des comédiens. La vie pour eux n'est pas toute rose, il se mettent littéralement à nu pour laisser place à des corps banals bien loin de la musculature habituelle des héros de Marvel ou DC Comics. Le réalisateur reprend les choses à zéro avec la figure du super-héros.

Pourtant, le personnage de Riggan Thomson a-t-il véritablement des supers pouvoirs ? Cette ambiguité s'installe timidement pendant tout le film. En effet, pendant une partie du film on peut même croire qu'il s'agit vraiment d'un homme-oiseau capable de voler et d'exercer la télékinésie. Mais petit à petit on comprend que ce n'est pas le cas. Au final, Iñárritu termine son film sur la suggestion en hors champ que le personnage est bien le véritable Birdman, super-héros capable de voler. Cette scène finale divise d'ailleurs les spectateurs car elle apparaît comme trop téléphonée et perturbe quelque peu l'interrogation du spectateur qui aurait pu quitter la salle de cinéma dans une interrogation sur la vraie nature de Riggan Thomson. Cette interrogation est tout de même possible mais est court-circuitée par la fin du film.

Le film se fait également remarquer par plusieurs points techniques. En effet, une fois de plus Emmanuel Lubezki (notamment connu pour la photographie de Les fils de l'homme, Burn after Reading, Gravity, L'assassinat de Richard Nixon ou encore Tree of life) nous éblouit avec une image parfaite. Et ici, en plus de la systématique beauté de la composition des cadres, Iñárritu a choisi de penser son film en "temps réel" et donc en plans séquences. Vous aurez donc du mal à critiquer les raccords car il n'y en a presque pas. Les quelques raccords du film sont soit des raccords dans des zones sombres (un peu à la façon d'Hitchcock dans le film plan séquence La corde, dans lequel celui ci faisait ses raccords lorsque la caméra passait dans le dos des vestes des personnages), soit des raccords plus classiques au moment où le plan séquence du film est coupé pour insérer quelques plans lors d'une séquence onirique. Cette coupure fait d'ailleurs l'objet de discussion pour savoir si c'était bien nécessaire de couper le plan séquence pour une telle raison. Toujours est-il que l'équipe technique image et son ont réalisé une immense prouesse car la caméra ne cesse de se déplacer avec virtuosité dans les couloirs étroits des coulisses du théâtre, dans les rues de Broadway. La caméra nous emmène même naturellement dans les bars du quartier ! Elle nous délivre une quantité incroyable d'informations, d'anecdotes et de sous intrigues qui construisent peu à peu un système complexe de relation ; c'est une formidable expérience sensorielle ! Aussi, la bande originale du film est surprenante mais terriblement savoureuse. Iñárritu nous étonne sur tous les points. Il s'agit uniquement de morceaux de batterie jazz interprété par Antonio Sanchez. On voit d'ailleurs plusieurs fois apparaître au détour d'un mouvement de panoramique un batteur qui joue la musique du film qui devient alors diététique. L'association de la caméra hyperactive et de cette musique frénétique colle parfaitement à l'univers et au conflit interne du personnage de Riggan Thomson torturé par son image du Birdman d'antan. L'intrusion de la caméra dans les coulisses des théâtres et la gestion du temps "réel" permet aussi d'installer une tension quasi permanente qui nous donnerai presque le trac !

> « J'aime parfois [les films de super-héros] parce qu'ils sont simples et élémentaires, et vont bien avec du pop-corn. »

Le film a été récompensé par quatre Oscars : meilleur film, meilleur réalisateur, meilleur scénario original et meilleur photographie.

- Tom Vander Borght

Lettres à un jeune poète de R. M. Rilke ou l'art de se faire poète

Rainer Maria Rilke et Franz Xaver Kappus

Rainer Maria Rilke est né en 1875 à Prague, inapte à la carrière militaire il se tourne vers des études d'histoire de l'art, puis de philosophie et de lettres. Sa vie est marquée par de nombreux voyages à travers l'Europe et des rencontres avec les plus grands artistes de l'époque comme Tolstoï ou encore Rodin. Il meurt en 1926 en Suisse. Très tôt reconnu comme un maître en matière de poésie, Rilke reste malgré tout méconnu.

Entre 1903 et 1908, Rilke entretient une correspondance avec Franz Xaver Kappus, un jeune élève de l'école militaire austro-hongroise. Ce dernier demande au poète conseils et critiques au sujet de ses écrits. Rilke lui répond en dix lettres qui seront publiées sous le titre « Lettres à un jeune poète ». Il y expose sa conception de la poésie, de l'artiste, mais mène également une réflexion sur les grands thèmes de l'existence humaine.

« Entrez en vous-même... »

Pour ce qui est des sujets abordés, Rilke conseille de s'écarter des grands thèmes trop traités et trop communs de la poésie. Pour lui, l'artiste doit puiser son inspiration dans ce qu'il connaît, dans ce qu'il comprend, c'est-à-dire dans son quotidien. Le poète doit savoir trouver en lui les sources de son œuvre. Ainsi, le poète doit bien « se faire voyant » comme le suggérait Rimbaud en 1971 dans sa lettre adressée à Paul Demeny. En effet, l'art exige de dépasser la vision ordinaire du réel et de voir de la grandeur là où le commun des mortels ne voit que banalités. La poésie exige donc que l'artiste sache transcender la réalité et de l'amener au rang d'œuvre d'art.

> « L'artiste doit puiser son inspiration dans son quotidien »

« Si votre quotidien est pauvre, ne l'accusez-pas. Accusez-vous sous-même de ne pas être assez poète pour appeler à vous ses richesses. »

La solitude de l'œuvre d'art...

Ce dépassement du réel aboutit à une place particulière de l'œuvre d'art, entre humanité et divinité. Ainsi, on ne saurait saisir une œuvre à partir des conventions purement humaines qui régissent notre vision du monde. Face à l'œuvre, l'Homme doit faire face à la barrière de l'interprétation. En effet, l'art reste silencieux et a pourtant tant à dire. Chez Rilke, cette opacité de l'art suppose une solitude immense de l'œuvre d'art. On ne peut pas comprendre l'art grâce à la critique qui apparaît alors comme inutile et infructueuse. Seul l'amour permet de comprendre l'œuvre. A la fois créateur et premier lecteur, le poète doit donc le premier aimer son œuvre.

« Et plus inexprimables que tout sont les œuvres d'art. »

... Et celle de l'artiste

Et comme son œuvre, l'artiste est seul. Il est un être en dehors du monde, sans cesse en retrait de la foule. Il devient bel et bien le « Grand Maudit » de Rimbaud ; le don se transforme en malédiction. Cette conception est aussi celle développée par Rilke ; l'Homme ne choisit pas l'art, c'est l'artiste en lui qui s'impose, qui l'oblige à créer. Le poète est soumis à son don. Il conseille alors au jeune poète de ne pas tenter de fuir la solitude mais au contraire de la cultiver. Elle est partie intégrante de sa condition, elle le définit, lui est nécessaire, vitale. L'artiste se nourrit de cette solitude. Cette vision de

l'artiste renforce l'image d'un être à part ; la puissance créatrice l'élève au-dessus de la foule mais, perdu dans les nuages, on ne saurait être accompagné par un autre que soi-même.

« Être seul comme l'enfant est seul quand les grandes personnes vont et viennent, mêlées à des choses qui semblent grandes à l'enfant et importantes du seul fait que les grandes personnes s'en affairent. »

L'Homme dans l'adversité

Cependant, Rilke ne se contente pas de donner à son jeune élève une définition de l'artiste. Attentif aux interrogations diverses de Franz Xaver Kappus, il livre sa conception de différents aspects de l'existence humaine, donnant à ces lettres une dimension philosophique complète. Rilke semble ainsi dresser le portrait de l'Homme dans sa vie quotidienne. Il aborde les thèmes de l'amour, de la sexualité, de Dieu, du travail... Il met aussi en lumière l'Homme face aux difficultés de son existence. Pour lui, l'Homme subit le flot de la vie qui l'emporte sans qu'il puisse lutter. Cependant, loin d'une vision pessimiste et fataliste de l'existence, Rilke délivre un message positif sur la condition humaine. Certes l'Homme est inévitablement confronté à des difficultés douloureuses, cependant, c'est face à l'adversité et aux épreuves qui le transforment que l'Homme acquiert toute sa grandeur.

« Tous les dragons de notre vie sont peut-être des princesses qui attendent de nous voir beaux et courageux. »

Finalement, plus qu'une philosophie de l'art, Rilke nous donne dans ses lettres des conseils précieux à l'Homme et à l'artiste qui vivent en nous. Ses réflexions et interrogations dépeignent l'Homme dans ce qu'il a de plus noble.

- Anais Alle


DR



Vente en rafale entre l'Egypte et la France

© DR

Vente en rafale entre l'Egypte et la France

La nouvelle est venue directement de François Hollande le 12 février. Un accord a été trouvé entre la France et l'Egypte pour une vente de vingt-quatre avions Rafales, une frégate FREMM ainsi que des missiles. Le contrat négocié en "seulement" cinq mois, s'élèverait à 5,2 milliards €. Après une euphorie quasi générale, des questions se sont vite posées sur le destinataire de ces équipements militaires. Arrivé suite à un coup d'Etat en juillet 2013, le Maréchal Al-Sissi n'est pas connu pour être un symbole de respect des droits de l'Homme. La France, en équipant un régime qui s'apparente à une dictature, renie-t-elle ses valeurs démocratiques ?

Lancée en 1976, la conception du Rafale a donné lieu dix ans plus tard au premier vol du prototype. En 2004 et 2006, la Marine et l'armée de l'Air reçoivent leurs premiers appareils. L'armée française est la seule détentrice de ce fleuron de l'industrie, souvent jugé comme un bijou technologique mais avec le prix qui va avec, c'est-à-dire souvent trop cher pour les acheteurs. L'un des nombreux atouts du Rafale est sa capacité de 14 points d'emport pour l'armement mais surtout sa charge utile de 9,5 tonnes soit 1,5 fois son poids (contre 6000 kg de capacité d'emport pour un Mirage 2000). L'avion est à la pointe de la technologie électronique avec des écrans tactiles, la nacelle AEROS, reconnue comme l'une des meilleures actuellement pour la reconnaissance. Le Rafale est également doté d'un radar ultra performant, placé dans le nez de l'avion, le RBE2. Sa portée est de 150 kilomètres, il peut suivre quarante cibles simultanément et réaliser des cartes 3D en temps réel. L'avion français a l'immense avantage de pouvoir réaliser tous les types de missions: de la défense aérienne à l'une des actions les plus sensibles, la dissuasion nucléaire en passant par l'attaque en mer, la reconnaissance, l'attaque au sol, le bombardement ou l'appui de troupes.

De nombreux échecs à l'export

La liste des négociations avortées est longue pour l'achat de Rafales par des pays étrangers : la Corée du Sud, les Pays-Bas (2002), Singapour (2005), le Maroc (2007), la Suisse (2011) et le Brésil (2013) ont tous choisi un concurrent à l'avion de Dassault. Le prix a souvent été un frein dans les négociations, étant donné que l'avion français coûterait à l'unité... 80 millions d'euros. Le Brésil et la Suisse choisiront par exemple l'avion suédois Gripen de Saab avec un coût d'environ 45 millions €. La maintenance est également prise en compte lors des négociations. En effet, en plus d'être coûteuses, les réparations sont complexes et nécessitent un personnel très qualifié au vu des technologies très abouties dont dispose l'avion français. Sachant que la durée de vie d'un Rafale est d'environ 50 ans, le prix à l'achat n'est qu'une partie du coût total. La concurrence américaine a également régulièrement été coupable de ces échecs. Lockheed Martin a souvent profité de l'immense influence des Etats-Unis pour vendre ses avions de chasse. Mais comment l'Egypte, en pleine crise économique, notamment avec la chute des recettes liées au tourisme, va-t-elle financer cet achat ? 50% des 5,2 milliards € seront garantis par le Coface, un organisme d'assurance-crédit... français, mais aussi avec le soutien d'une dizaine de banques françaises dont certainement le Crédit Agricole, BNP Paris Bas ou la Société Générale. La France a donc fortement soutenu cette vente. Et pour cause : l'Etat français avait tout intérêt à vendre des avions pour voir le programme Rafale être poursuivi. Sans vente à l'international, le budget alloué à l'avion de chasse aurait été réduit pour limiter son coût astronomique (44,2 milliards € selon le Sénat en 2012). Sans budget conséquent, le développement de l'avion utilisé par l'armée française aurait considérablement ralenti. Le contrat avec l'Egypte était donc essentiel pour la survie de la filiale militaire de Dassault Aviation.

L'Egypte, un carrefour stratégique

On peut se poser la question de l'utilisation de cet arsenal qui sera bientôt à disposition de l'Egypte. Depuis plusieurs mois, le pays subit la pression des djihadistes de Daesh dans le désert du Sinaï (à l'est du pays) mais aussi près de sa frontière avec la Libye. L'armée de l'air égyptienne a d'ailleurs effectué des bombardements "contre des camps et des lieux de rassemblement ou des dépôts d'armes en Libye" selon leur propre communiqué. Ces frappes sont la conséquence de la décapitation par le mouvement terroriste de 21 coptes égyptiens. Amnesty a dévoilé le chiffre de 7 victimes civiles dans ces bombardements, déplorant que le régime du Maréchal Al-Sissi n'ait "pas pris les précautions nécessaires". Le Sinaï et la Libye étant déjà problématiques, l'Egypte doit également assurer la sécurité du Canal de Suez. En plus d'être un lieu majeur pour le commerce mondial, le Canal rapporte à l'Egypte près de 5 milliards de $ chaque année. Lorsque l'on sait que la construction d'un deuxième canal, parallèle à l'actuel, sera terminée cet été, la question de ce carrefour, entre Méditerranée et mer Rouge, est d'autant plus sensible.

Al-Sissi, un dictateur ?

Depuis la chute du régime du dictateur Hosni Moubarak en février 2011, la vie politique égyptienne a connu de nombreux rebondissements. Mohamed Morsi a été le premier président élu par le peuple égyptien en 2013. Il était membre des Frères musulmans, organisation dorénavant considérée comme terroriste par plusieurs pays, dont l'Egypte, la Russie et l'Arabie Saoudite. En juillet 2013, le Maréchal Al-Sissi, Ministre de la Défense de l'époque, fait intervenir l'armée pour "empêcher l'Égypte de plonger dans un tunnel de conflits". En mai 2014, il est élu à la présidence avec "un score à la soviétique": 96% des suffrages. Cette élection peut toutefois être relativisée : le taux de participation était seulement de 47% environ et le régime a éliminé l'opposition que représentaient les Frères musulmans mais aussi l'opposition libérale et laïque. Depuis, les libertés fondamentales ne semblent toujours pas être un objectif pour Al-Sissi : "la police tue toujours" des manifestants rappelle l'ONG Human Right Watch. Depuis 2013, 1 400 partisans de l'ancien président Morsi ont été assassinés par la police égyptienne. Plus de 15 000 "pro-morsi" ont été placés en détention et les condamnations à mort expéditives par centaines s'enchaînent. Sur ce sujet, l'ONU a qualifié ces procès de "sans précédent dans l'histoire récente" du monde. La liberté d'expression est également en danger, tout comme la presse. Des journalistes, notamment de la chaine Al-Jazeera, sont emprisonnés depuis près de 2 ans pour avoir interrogé des membres des Frères musulmans.

Les Etat-Unis mis de côté, la France en profite

Depuis la répression policière lors du Printemps arabe, les Etats-Unis ont cessé de vendre à l'Egypte des armes "sophistiquées" comme des avions, des chars ou des missiles. Dassault a donc profité de la mise à l'écart de son principal concurrent, Lockheed, pour finaliser son premier contrat avec un pays étranger. Reste à savoir si ce premier contrat en amènera d'autres, créant un "effet boule de neige" selon les mots de Eric Trappier, PDG de Dassault Aviation. Actuellement, des négociations sont à un stade avancé avec l'Inde (pour 126 avions) et les Emirats Arabes Unis (pour 60 appareils). D'autres pays comme le Qatar, le Canada, la Malaisie, la Belgique ou la Pologne, seraient des acheteurs potentiels du Rafale.

Ne pouvant refuser un tel contrat et s'assurant une sécurité relative au Moyen-Orient, la France a tout mis en oeuvre pour vendre pour la première fois à l'international le fleuron de l'industrie aéronautique française. Le Maréchal Al-Sissi tient le pays d'une main de fer mais, dans certains cas, la démocratie semble secondaire...

- Arthur Sautrel

Avec le désert comme berceau

Dans les années 1930, alors que les hommes glissent encore vers l'abîme, un vent nouveau souffle sur l'Europe. C'est une rafale de rage, provoquée par une jeunesse désillusionnée, qui veut détruire des chimères et qui aspire au changement. Paul Nizan, normalien et agrégé de philosophie, compte parmi les rangs de ces gens révoltés. Quelques années auparavant il avait quitté la France pour le Yémen, en proie aux doutes ; il était revenu plein de conviction. Nizan s'engage. En 1931, il a vingt-six ans. Et il publie son premier ouvrage, Aden Arabie, avec son incipit célèbre :

« J'avais vingt ans. Je ne laisserai personne dire que c'est le plus bel âge de la vie. Tout menace de ruine un jeune homme : l'amour, les idées, la perte de sa famille, l'entrée parmi les grandes personnes. Il est dur d'apprendre sa partie dans le monde. À quoi ressemblait notre monde ? Il avait l'air du chaos que les Grecs mettaient à l'origine de l'univers dans les nuées de la fabrication. Seulement on croyait y voir le commencement de la fin, de la vraie fin, et non de celle qui est le commencement d'un commencement. »


DR

C'est comme si l'écœurement de Nizan était le nôtre. Elle est là, l'amertume, dans notre bouche. Et bientôt elle s'emparera de notre esprit, secoué par le flot ravageur des mots. Le jeune philosophe s'est bâti un style magistral en même temps qu'il a construit sa pensée. Les premières pages défilent et la société est mise à mal. L'École Normale Supérieure, que Nizan arpenta avant de partir chercher des vérités en Orient, est démolie – pour ne dénombrer qu'elle parmi les victimes. Le monde s'effondre. Celui de Nizan, et le nôtre aussi. Intemporel, ce pamphlet convient toujours à notre époque. Il ravit toujours les cœurs des jeunes gens lancés dans la crise. Le cri poussé au siècle dernier retentit encore.

Quand les comptes semblent réglés, le jeune homme prend enfin la mer. Il quitte l'Occident abhorré, en quête de la sagesse orientale ou, plus simplement, de la différence. Nizan est à la recherche d'un autre monde. Alors qu'il arrive à Aden, semblant suivre les pas d'un Rimbaud mystique, le jeune homme est assailli par la déception : « On découvre des maisons qui prennent peu à peu la taille des terriers où habitent les hommes, une ville à l'ombre de rochers éclatés. L'ancre tombe, une fumée de sable s'épanouit dans la mer : 12°45' de latitude Nord, 45°4' de longitude Est : c'est Aden. Je suis arrivé. Il n'y a pas de quoi être fier. ». Ce n'est que la première peine; plus loin, il déclare : « Le levant reproduit et commente le ponant. [...] Les habitants d'Aden comme ceux de Londres et de Paris – ce sont d'ailleurs les mêmes plantes dans une serre où la température leur permet de grossir – paraissent, s'arrêtent, marchent, pleurent, disparaissent, sont éclipsés sans rime et sans raison. ».

Mais par delà la foule de déceptions s'annonce déjà l'aboutissement de l'oeuvre. Paul Nizan est un intellectuel marxiste ; sa répugnance pour l'Occident est née de sa haine contre le capitalisme. Il écrit : « Économie mal ordonnée commence par les autres. ». Du haut de ses vingt ans, ainsi que ses semblables à travers les âges, il rêve d'un lieu où l'homme est homme. Cet autre monde qu'il cherche est un monde où ne régneront pas les asservisseurs du genre humain, ceux qu'il appelle « les ennemis des hommes ». Mais cet endroit n'existe pas. Ni en Europe, ni à Aden, ni ailleurs. Las, Nizan conclut : « Aden est un nœud qui boucle bien des cordes : il ne fallait pas beaucoup de mois pour épuiser le pittoresque de cet Orient et saisir les forces qui tiraient les ficelles et serraient fort ce nœud. C'est une croisée de plusieurs chemins maritimes, ces chemins jalonnés de phares et d'îlots hérissés de canons, une des mailles de la longue chaîne qui maintient autour du monde les profits des marchands de la City. Relâche pleine de signaux meurtriers, pendant de Gibraltar. ».

Il lui a fallu venir dans le désert pour constater que son espoir est un mirage. « Avais-je besoin d'aller déterrer des vérités si ordinaires dans les déserts tropicaux et chercher à Aden les secrets de Paris ? ». La débâcle des sentiments qui avait provoqué le départ de Nizan ne l'a jamais quitté. Très vite le philosophe retourne d'où il est venu. Malgré l'agonie des désillusions, il revient plus fort que jamais.

Aden Arabie apparaît comme un douloureux naufrage où les illusions de la jeunesse s'échouent sur des dunes d'amertume. Les jours d'hier semblent être un tumulte suspendu le temps d'un désenchantement. C'est une tempête que l'esprit de revanche ranimera. Lorsque le jeune homme désabusé quitte l'immensité du sable et des mers pour retrouver les pavés parisiens de naguère, il est plus déterminé que jamais. C'est comme s'il était né à nouveau et était promis à un autre destin : celui de se venger et de venger ses frères de vingt ans. « Il ne faut plus craindre de haïr », dit-il. Enfant de la douleur, il vient à la rencontre des séides du Capital. Et sa volonté grandit sans cesse, avec le désert comme berceau.

- Loic Pierrot

Les live reports de février

Bye Bye Leone + Lewis Evans + Natas Loves You @ Le Normandy, Saint-Lô

C'était au groupe saint-lois Bye Bye Leone d'ouvrir le bal de cette soirée au plateau soigné et éclectique. Né des cendres du groupe Born In Alaska, Bye Bye Leone a troqué sa musique contemplative pour un rock aux rythmiques accrocheuses et dansantes. Pour leur quatrième concert seulement, le groupe manchois fait remuer la salle avec les titres de leur premier EP, comme les très bons Electric Wood, Submarino et 4-4-2. Mais c'est aussi pour eux l'occasion de nous offrir un avant-goût de leur prochain EP qui sortira au printemps. Même si la foule n'est pas au rendez-vous (la dure vie des premières parties), c'était un plaisir pour nous de les voir sur scène. Vivement la prochaine !

Un autre saint-lois, plus british, prend alors la relève. Lewis Evans, le charismatique leader du groupe bas-normand The Lanskies, a dévoilé son projet solo. Plus intime, ce nouveau projet laisse sa voix de crooner se poser avec éclat sur des mélodies pop-folk, agrémentées parfois en live de touches de rock, se mêlant au timbre doux de la voix de Julia, qui l'accompagne sur scène. Dynamique, souriant et simple, Lewis Evans fait son show, même en solo.

Les excellents Natas Loves You clôturent en beauté la soirée. Avec un très bon premier album à leur actif (The 8th Continent), le quintet paraît confiant en arrivant sur scène. Titre après titre, le groupe franco-américano-finlandais, formé au Luxembourg distille un rock épais agrémenté de touches pop aériennes, harmonieuses et rêveuses permis par la voix cristalline de Alain et des chœurs presque célestes qui l'accompagnent. Le public conquis chante et danse sur les tubes du groupe comme Go or linger, Got To Belong et Skip Stones et se dandine sur le sensuel Zeppelins ou Scarlett Brown. Doté d'une énergie pétillante et de l'intelligence des conquérants, Natas Loves You nous a fait transporter sans hésitation vers leur huitième continent.

Gomina @ Le Bocal, Caen

Le Bocal était rempli pour découvrir en live Prints, le premier album de Gomina. Le set commence par une version alternative de Hotel Biarritz avec Etienne de Goldwave au chant. Ils rejoueront ce morceau juste après à cause d'un clavier qui ne voulait pas marcher au début d'Asleep. Malgré d'autres problèmes techniques (pas de retours, une corde de basse cassée) Gomina assure son set sans se laisser démonter. On entendra avec plaisir Ceremony, face B du 45 tours de Everywhere sorti sur WeWant2Wecord. Seul petit regret, l'absence des projections habituelles mais impossibles à mettre en place dans cette salle et dans ces conditions.

Allah Las + Eerie Wanda + les Kitchenettes @BBC, Caen

Pour ce dernier jour de février, le Big Band Café avait organisé une soirée pop surf avec en tête d'affiche les Californiens d'Allah Las. 20h30, les Kitchenettes, groupe de St Malo, ouvrent la soirée. Malgré un chanteur qui se donne et de bons musiciens, les compositions manquent terriblement d'originalité, et on a l'impression d'entendre une parodie de groupe de rock boogie avec des paroles en français vraiment simples. Après ce début de soirée mitigée la seconde première partie commence son set. Eerie Wanda, groupe choisi par les Allah Las pour faire la tournée avec eux, nous propose une pop minimaliste et reposante. Avec un guitariste à la joie communicative et leur reprise magique de Still As The Night, ce groupe d'Amsterdam est la surprise inattendue de la soirée. Enfin, les Allah Las cloturent cette soirée avec leur pop surf très inspirée des 60's. Leur set, composé des meilleurs morceaux de leur deux albums, approche la perfection. L'ajout d'un cinquième membre en tant que percussionniste étoffe leur son d'une touche orientale. On retiendra particulièrement leur dernier morceau, Every Girl, accompagné des 4 Eerie Wanda aux maracas et aux tambourins, un peu bordélique mais un tellement beau final pour cette soirée.

Gomina @ Le Bocal, Caen

Le Bocal était rempli pour découvrir en live Prints, le premier album de Gomina. Le set commence par une version alternative de Hotel Biarritz avec Etienne de Goldwave au chant. Ils rejoueront ce morceau juste après à cause d'un clavier qui ne voulait pas marcher au début d'Asleep. Malgré d'autres problèmes techniques (pas de retours, une corde de basse cassée) Gomina assure son set sans se laisser démonter. On entendra avec plaisir Ceremony, face B du 45 tours de Everywhere sorti sur WeWant2Wecord. Seul petit regret, l'absence des projections habituelles mais impossibles à mettre en place dans cette salle et dans ces conditions.

Allah Las + Eerie Wanda + les Kitchenettes @BBC, Caen

Pour ce dernier jour de février, le Big Band Café avait organisé une soirée pop surf avec en tête d'affiche les Californiens d'Allah Las. 20h30, les Kitchenettes, groupe de St Malo, ouvrent la soirée. Malgré un chanteur qui se donne et de bons musiciens, les compositions manquent terriblement d'originalité, et on a l'impression d'entendre une parodie de groupe de rock boogie avec des paroles en français vraiment simples. Après ce début de soirée mitigée la seconde première partie commence son set. Eerie Wanda, groupe choisi par les Allah Las pour faire la tournée avec eux, nous propose une pop minimaliste et reposante. Avec un guitariste à la joie communicative et leur reprise magique de Still As The Night, ce groupe d'Amsterdam est la surprise inattendue de la soirée. Enfin, les Allah Las cloturent cette soirée avec leur pop surf très inspirée des 60's. Leur set, composé des meilleurs morceaux de leur deux albums, approche la perfection. L'ajout d'un cinquième membre en tant que percussionniste étoffe leur son d'une touche orientale. On retiendra particulièrement leur dernier morceau, Every Girl, accompagné des 4 Eerie Wanda aux maracas et aux tambourins, un peu bordélique mais un tellement beau final pour cette soirée..

- Marie-Madeleine Remoleur
- Jules Gaubert



En France, on sait de quel coté de la frontière on habite selon la couleur de sa peau, entretien page 37

DR

aujourd'hui

La République du bon mot

Le mois qui vient de s'écouler a été prolifère pour les marchands de dictionnaires. Même si la profession tombe en désuétude, nous avons assisté en vrac à la résurgence des termes « Islamo- fascisme » « influence juive » , ou encore « français de souche ». On pourrait croire que c'est par zèle linguistique que nos politiques martèlent ces éléments de langage, qui fleurent bon le passé rance que nous avions tenu à l'écart jusqu'alors, mais la manœuvre est bien plus insidieuse. Si l'on est dans la nécessité d'inventer un nouveau terme pour qualifier ce qui nous menace, c'est donc que la situation est inédite, et donc qu'elle nécessite une réponse politique inédite ? Des éléments de langages opaques, définis comme allant de soi, repris partout en quelques heures, le cocktail est explosif. Si l'on peut déplorer ces écrans de fumée antidémocratiques, regrettons encore plus la surenchère à laquelle se livre nos politiques, en ces instants d'attaques antisémites. A l'heure des tweets, des posts, des chaines d'infos en continu. Chacun luttant pour se faire entendre plus fort que son voisin, dégaine alors son bon mot, concocté par les conseillers en communication dans la voiture amenant au studio, avant que la consigne ne soit passée aux copains. Puis amplifié par la caisse de résonance médiatique, quid de l'utilité de son apparition dans nos bouches ? Combien de reprises pour ce fameux terme « d'islamo-fascisme » qui accole le nom d'une religion, à celui d'une idéologie totalitaire ? Le tout pour désigner des nébuleuses extrémistes dont l'organisation n'a rien en commun avec l'organisation de l'état italien des années 30 ! Quelle cohérence également à parler de déni démocratique à propos de l'utilisation d'un article de la Constitution, ce fameux 49.3 qui permet d'envoyer une loi Macron boudée par les uns et les autres pour un vote au Sénat ?

L'audience fait loi, et parfois les ficelles sont si grossières, qu'elles en deviennent des cordes macabres. Ainsi la France assiste avec fascination à la chute d'un nonagénaire, proche de François Miterrand, ancien ministre des Affaires Etrangères, du haut de la tour RMC. Et alors que tout le monde se penche et crache sur le corps qui gît en contrebas, seuls quelques observateurs remarquent en haut Jean-Jacques Bourdin qui l'en a poussé, visiblement très satisfait de son effet. Comment pourrait il en être autrement d'ailleurs, les articles fleurissent sur des kilomètres de pages Google, réponse du Premier ministre, invitation sur les plateaux télé. Cerise sur le gâteau, le terme "d'influence juive" qui est sorti de sa bouche, s'est entretemps miraculeusement déplacé dans celle de Roland Dumas. Pousser un vieillard aux idées certes nauséabondes, vers le cimetière des éléphants, avant même le vote de la loi Clayes-Leonetti sur la fin de vie, admirable.

Serge July ancien patron de Libération qui s'exprimait récemment sur Canal + déplorait « la pollution de l'information » actuelle, copieusement enrobée de ce gros mot qu'est la « communication ». Il en va de notre responsabilité à nous, média, de ne pas rentrer dans le jeu politique, dans lequel nous serions réduits au simple rôle de perroquet. Il nous faut questionner sans cesse le bien fondé de ces termes dont nous sommes une des caisses de résonance. Questionner leur emploi, leur pertinence, et leurs implications démocratiques. Dans le cas contraire nous ne saurions venir nous plaindre du monstre que nous aurons contribué à créer. Il est évidemment, de votre responsabilité, ami lecteur, de questionner la stupidité de chacun des textes qui vous tombent sous les yeux, sans exception.

- Fabien Randrianorisoa

En France, on sait de quel côté de la frontière on habite selon la couleur de sa peau.

Historien, chercheur-associé au CRNS (Laboratoire Communication et Politique), Pascal Blanchard est un spécialiste de l'Empire colonial français. Connu dans le milieu intellectuel pour des ouvrages comme La Fracture coloniale. La France au prisme des héritages coloniaux (La Découverte, 2005), où il offrait un regard neuf sur les «héritages coloniaux» et la notion «d'identité nationale», il est aujourd'hui de ceux qui envisagent l'immigration à travers l'histoire, par opposition à ceux qui l'utilisent à des fins politiciennes ou souhaitent l'instrumentaliser. Partisan de plus d'éducation, de plus de connaissance et de ce qu'il appelle le récit partagé en Histoire, il a répondu à nos questions sur l'immigration, la tolérance, ou encore la diversité.

Avant toute chose, pouvez-vous nous donner un ordre d'idées des chiffres de l'immigration en France aujourd'hui, légale et illégale ?

On estime qu'il y a entre 320 000 et 370 000 personnes qui rentrent tous les ans. C'est une estimation, puisque par définition pour l'immigration illégale, aucune statistique fiable n'existe. Mais attention, ce chiffre n'a aucun sens si on intègre pas les personnes qui repartent ! L'immigration, c'est le même principe que celui de la baignoire : vous mettez de l'eau, et à un moment il y a de l'eau qui part. Aujourd'hui pour un coefficient 100 de gens qui rentrent, il y a un coefficient 50 de gens qui partent, qui circulent, qui reviennent. N'oublions pas non plus qu'il y a un flux très important de Français qui partent à l'étranger. Il y a donc un peu plus de 200 000 personnes « nettes » qui arrivent tous les ans (soit une évolution de 0,3%), sachant que la plupart des migrants qui arrivent sont là soit par le regroupement familial, soit pour faire des études. La partie de travailleurs migrants qui arrive sur le territoire est la partie la plus faible en pourcentage. Cela relativise la vision que l'on peut avoir sur la question d'une immigration massive.

Comment se place la France par rapport aux autres pays européens ?

Aujourd'hui la France fait rentrer beaucoup moins de migrants que d'autres grands ou petits pays européens. La France était un grand pays d'immigration, et l'est de moins en moins. L'immigration a beaucoup baissé : entre les années 50 et aujourd'hui, la courbe est constamment en décroissance. Aujourd'hui la France est peut-être au 7e ou au 8e rang dans l'Union Européenne des pays en termes d'accueil « réel », par rapport à sa population. On est par contre bien derrière les Anglais, les Allemands voire même les Suédois ou les Italiens, en terme de proportion de la population.
On est plus un grand pays d'immigration. On est une terre de mixité, et c'est normal car nous avons une histoire longue contrairement à des pays comme la Suède, qui accueille beaucoup d'immigrés depuis à peine vingt ans. Nous, notre histoire de l'immigration elle commence au XVIIIe siècle. Si vous aviez été acheter une baguette de pain dans une boulangerie parisienne en 1756, il aurait été normal de croiser une personne originaire de Saint-Domingue ou d'Afrique orientale.

D'où viennent principalement les personnes qui rentrent en France aujourd'hui ?

Selon si c'est pour le travail ou pour le regroupement familial, ça n'est pas du tout la même chose. Pour le regroupement familial, il y a une forte dominante des migrants venus d'Europe de l'Est, d'Afrique occidentale, ou du Maghreb, tout en sachant qu'il y a une population qui ne rentre pas dans les statistiques, c'est celle qui est présente sur les territoires ultra-marins (DOM – TOM) qui représentent un flux extrêmement important, puisqu'aujourd'hui la plus grande île des Antilles, c'est la métropole. Il y a plus d'Antillais qui vivent aujourd'hui dans l'hexagone que d'Antillais avec les descendants qui vivent aux Antilles.
Mais les chiffres ne sont que le reflet de politiques publiques. Vous me parlez de migrants, mais qu'est-ce que vous faites d'un enfant qui est

né en Algérie dans les années 50 et qui revient en France aujourd'hui, qui a la double nationalité ? Il est dans les statistiques ou pas ? Non, jamais. De même avec l'Europe, on ne sait pas par exemple combien de Belges font tous les jours la navette entre la France et la Belgique puisque les frontières sont ouvertes. Les chiffres d'aujourd'hui n'ont plus rien à voir avec ceux des années 30, parce que la notion d'étranger aujourd'hui n'a plus rien à voir avec celle que l'on avait auparavant : le Belge était un étranger dans les années 30, aujourd'hui il traverse la frontière comme il veut sans aucun problème communautaire. Cela veut dire que la focalisation aujourd'hui se fait surtout sur les populations qu'on qualiefrait de « post-coloniales », ou « extra-européennes ». Dans le débat intellectuel aujourd'hui, on insiste surtout sur les populations non-européennes, voire « musulmanes ». Quand vous dites « immigration », les gens pensent immédiatement à « non-blancs ». Le sujet a changé. Parler d'immigration, ça n'est pas tellement parler d'un phénomène mesurable, c'est beaucoup plus parler d'un phénomène sociologique, parler des « indésirables ». Aujourd'hui quand on parle d'immigration, les gens ne s'intéressent pas au statut de l'étranger qui est depuis moins de cinq ans en France, mais aussi à l'Antillais qui est Français depuis vingt-trois générations, des enfants de l'immigration et de ceux qui sont-là depuis plusieurs générations.

«Parler d'immigration, ça n'est pas tellement parler d'un phénomène mesurable.»

Contrairement à certains dans le débat public, vous ne pensez donc pas qu'il y a trop d'immigrés en France ? C'est une vue de l'esprit ?

Non, ce n'est pas qu'une vue de l'esprit. C'est exactement comme pour le ressenti par rapport à la criminalité, ça n'est jamais lié à la réalité des chiffres (même si celle-ci existe bien sûr). Vous avez des gens au fin fond du Cantal ou des Landes, qui vont avoir l'impression qu'il y a trop d'immigrés en France, pourtant il y en a extrêmement peu sur ces territoires. Mais leur ressenti est lié à la médiatisation, et à ce qu'ils voient au journal de TF1 ou de BFM tous les soirs. A l'inverse, ceux qui vivent dans des quartiers populaires ou il y a 3/4 de population non-européennes, ça veut rien dire la « surpopulation » dans ces quartiers là. Tout cela est relatif : si vous avez grandi dans un quartier populaire avec des populations migrantes, votre « seuil de tolérance » comme on disait dans les années 80 n'aura rien à voir avec nos amis du Cantal qui ne voient jamais (ou peu) de populations africaines, antillaises ou maghrébines.

Ce que je veux dire c'est que la notion de « il y a trop d'immigrés », est d'abord un phénomène politique et sociologique. Aujourd'hui, dans une période de crise, une période identitaire, un contexte international très dur, les gens ont peur de l'autre. Dans ce contexte de crise, les gens à qui la crise prend beaucoup, a peur que l'autre lui prenne le peu qui lui reste. Ce voisin qui est illégitime, car on a jamais expliqué dans ce pays qu'un Africain, un Maghrébin ou un Asiatique pouvait être Français. Ceux qui sont là, même ils sont nés en France, ils sont pas légitimes sur le territoire. Et cette situation, par définition, provoque un sentiment de « trop-plein ». C'est pas quantitatif, c'est un trop-plein par rapport au vécu que chacun a. On voit bien que c'est très compliqué ce que l'on est en train de se dire : parce qu'il y a trop de Belges, trop de Polonais ? Ou il y a trop d'Arabes et trop de Noirs ? Il y a 1,6 millions de personnes en France qui ont une origine belge sur cinq générations, c'est d'eux dont on parle ? Ou c'est des Africains et des Maghrébins ? Et là le sujet prend une toute autre tournure, car aujourd'hui on a des problèmes de rapport à l'altérité (et au passé colonial), et ça pose beaucoup d'enjeux, dont ceux dont parlent les gens : « y'en a ras-le-bol, ils nous piquent le boulot, ils viennent pour la sécurité sociale ! », c'est tout cela qui ressort dans une période de crise et dans un contexte international extrêmement compliqué.

C'est par ce contexte que vous expliquez le succès du Front National, et celui de penseurs comme Alain Finkielkraut ou Eric Zemmour ?

Il y a plusieurs problèmes ici. D'abord je pense que l'un abreuve l'autre, entre le FN et ces polémistes. Sur la vision décliniste de la société, portée par Finkielkraut et Zemmour, chaque génération a connu cela, ce moment où l'on dit la France a perdu ses valeurs d'hier. Il y a toujours eu des gens pour dire « c'était mieux avant ». En fonction des époques, ce qu'on va stigmatiser pour faire valoir le « mieux avant » change. Aujourd'hui, certains disent « c'était mieux avant, parce qu'il n'y avait pas d'Arabes et de Noirs ». Et ça marche, parce que c'est un argument véridique. Il y a plus d'Arabes et de Noirs qu'il y a cinquante ans. Et ces gens estiment que cette présence plus nombreuse nous fait perdre notre identité. C'est la connexion des deux qui fait que le discours de ces gens devient une justification pour d'autres.
Le Front National ne s'est pas créé que par le

mensonge, il s'est aussi construit sur une forme de peur : celle du métissage, du changement, de la rencontre de l'autre. Mais il ne faut pas ostraciser ceux qui ont peur, la peur est un phénomène tout à fait naturel ! On a toujours peur de ce que l'on ne connait pas. Alors il y a les gens qui veulent aller vers la rencontre à l'autre, par la culture, le savoir, les arts… Et puis il y a ceux qui jouent sur la peur, présentent l'autre comme le repoussoir. Il faut se souvenir que beaucoup au départ n'envisageaient pas que les femmes aient un jour le droit de vote, parce que ç'aurait été le déclin de la France. Il a fallu attendre 1945, alors que la Révolution française a eu lieu en 1789. Le FN s'est abreuvé là-dessus.

Ce discours s'appuie sur de vieilles pensées. Rappelons-nous que nous sommes un pays colonial (c'est notre histoire depuis le XVIe siècle). Nous avons commencé à découvrir les berges lointaines du Saint-Laurent en 1534. Cette histoire n'a jamais été assumée dans notre pays, car nous sommes la République, et la République n'aurait jamais dû coloniser nous sommes d'accord, le pays des droits de l'Homme a mis les femmes hors citoyenneté et les indigènes hors société commune, et ce pays a donné des leçons au monde entier. Nous sommes la génération, vous comme moi, qui devons hériter des éclaboussures impériales.

Le vécu d'un jeune issu de l'immigration européenne n'est pas le même que celui d'un jeune issu de l'immigration sénégalaise, malienne ou vietnamienne. Car ces derniers sont à la fois immigrés, et ex-indigènes. Et si on prend les Antillais, ils sont immigrés, ex-indigènes et ex-esclaves, ça fait beaucoup en terme de poids historique. Lorsque la présence de populations immigrés était mineure, ou dans une société coloniale où il y avait un rapport de domination, personne n'imaginait la société métissée dans laquelle on vit aujourd'hui. Lilian Thuram racontait cette anecdote en conférence un jour, il a découvert qu'il était noir à l'âge de huit ans quand il est arrivé en France hexagonale. Les gens sont égaux à la naissance, mais pas dans la pratique. Aujourd'hui un enfant de 8 ou 9 ans sait de quel côté de la frontière il vit, en fonction de la couleur de sa peau, il ne faut pas vous leurrer. Celui qui est black a bien compris que pour lui ça ne se passerait pas pareil que pour le petit blanc. Cela ne veut pas dire que notre pays est pire que les autres, c'est simplement qu'on le rend invisible alors que nous savons tous que c'est omniprésent. Il n'y a que nos élites politiques qui ne se rendent pas compte qu'un enfant de 8 ans le sait. Pourquoi les profs le savent ? Pourquoi vous quand vous rentrez dans un quartier populaire, vous savez que vous êtes dans un quartier populaire ?



Pourquoi le modèle d'intégration français est-il à ce point en crise ?

Il ne l'est pas pour toutes les populations. Il l'est sur les populations ex-coloniales, pas sur les Belges ou les Espagnols. Il est en crise sur ceux qu'on a pas considéré comme ex-étrangers, et ensuite citoyens. Du jour au lendemain, on a fermé les portes impériales, on a dit « Ok, tout le monde est pareil ». Mais attendez, votre grand-père et le mien ont appris à l'école dans leur manuel d'histoire, que la « race blanche » était amenée à diriger la Terre. On en sort pas comme ça, c'est une histoire qui est complexe. On croit qu'on en sort en claquant des doigts, mais vous pouvez décoloniser politiquement, décoloniser économiquement (et cela prend un demi-siècle), on voit bien que le débat sur l'intégration n'est pas lié à une longue histoire de l'immigration, mais à une histoire sur des populations données. Nous n'avons pas les mêmes cultures, les mêmes savoirs. C'est comme si demain matin vous mettiez cinq personnes qui se connaissent pas dans une même pièce, et que vous disiez « je veux que ça fonctionne ». Cela ne marche pas comme ça, il faut du temps.

Un exemple, que j'ai donné à des élèves de Première en conférence. En 1789, la Révolution française a lieu, en 1945 les femmes ont le droit de vote, et en 2015 on a la première élection totalement paritaire (ndlr : les élections départementales). Je leur ai dit : pourquoi ? Vous avez une heure. Prenez votre copie, essayez, vous allez voir du mal à… expliquer. Vous vous rendez compte de la durée ? 230 ans d'histoire, pour sortir d'un modèle, où l'homme blanc devait guider la société. Et on voudrait que du jour au lendemain, tout le monde pense que quelqu'un qui nait en France, quelle que soit la couleur de sa peau, est Français. L'Histoire pèse. C'est comme un mille-feuilles : c'est pas parce que vous mettez de la poudre blanche sur la dernière strate que les couches d'en-dessous ont disparu. Cela reste de la poudre aux yeux. Les stéréotypes de nos

aïeux nous les portons, même si nous avons appris aujourd'hui à les contourner, mais nous n'avons pas fait disparaître en nous tout ce qui est la culture globale. Quand je dis « nous », c'est valable pour les Japonais, les Sénégalais ou les Algériens. C'est pour ça que quand j'entends parler de la repentance ça me fait rire, parce que qui est repentant ? Les Maghrébins ne sont pas mieux quand ils parlent des Noirs, les Noirs du Sénégal ne sont pas mieux quand ils parlent de ceux du Congo. Nous avons ce background en nous, et tout cela fabrique un regard contemporain, sur lequel s'ajoutent de nouveaux stéréotypes. Vivre dans une société sans stéréotypes est une utopie. Au-delà de ça nous apprenons à y mettre des bémols. Mais ils persistent. Quand je vois mes amis dans les facs américaines, quand un Noir a un poste, on dit « il l'a eu parce qu'il y a les quotas », et pas parce qu'il est compétent. On est encore à ce stade là, certains disent « au stade primitif d'apprendre à vivre ensemble ».
Je vous pose une petite colle. Vous aurez des enfants un jour. Vous irez où pour leur montrer l'histoire coloniale dans un musée ? Il y a 12 744 musées dans ce pays, du plus petit au plus majestueux (le Louvre). Il y a 27 musées du sabot. Pas un sur l'histoire coloniale. Douze millions de Français-e-s ont au moins un grand-parent né outre-mer. Trouvez l'erreur. Quand vous ne racontez pas l'Histoire, vous rendez illégitimes les gens qui vivent sur votre sol.

« La France a toujours eu du mal avec l'identité »

Nous sommes donc dans un processus lent. Vous parliez un jour en débat d'une « révolution identitaire » que nous serions en train de vivre. La France a-t-elle un problème avec l'identité ?

La France a toujours eu du mal avec l'identité, et c'est normal. Certains pensent que c'est quelque chose de figé, ce qui est une hérésie quand vous êtes un intellectuel ou un chercheur. Elle a toujours bougé la France. Ce qui nous fait peur, c'est de perdre une soi-disante identité. Ce n'est pas à critiquer en soi, ce n'est pas grave de se poser des questions sur l'identité. Je ne suis pas contre. Je suis contre le fait d'en faire un point de fixation, une phobie pour rejeter l'autre, au nom de la défense d'une identité raciale. C'est ça le danger.
Je ne peux pas rejeter de manière sectaire quelqu'un qui pense qu'être Français c'est être blanc. Je ne suis pas d'accord, mais on a le droit de le penser, pourquoi pas ? Moi je trouve que c'est une aberration, par rapport à l'histoire des flux migratoires, par rapport à l'histoire collective... Mais en faire une théorie qui expulse l'autre de l'identité, ce que font Finkielkraut et Zemmour, alors là je m'y oppose intellectuellement. Parce que leur discours n'est pas seulement un ressenti, mais leur volonté c'est d'arriver à faire en sorte que les politiques publiques soit des politiques qui limitent l'arrivée des migrants « exotiques », parce qu'ils vont nous faire perdre notre « identité raciale ». Oui ça peut être violent. Mais quand les Romains sont arrivés en Gaule, ça a été violent, et ça a apporté quelque chose à la culture, c'est une partie constitutive de la France aujourd'hui. C'est important de le dire, ce droit à la perspective historique.
Cela ne veut pas dire que le métissage est bon en soi, il ne faut pas tomber dans une utopie absolue. Moi ce qui m'intéresse quand un individu rentre en France, et qu'il veut devenir Français, c'est « est-ce qu'il partage les mêmes valeurs que moi ? », pas la couleur de sa peau. C'est comme ça qu'on m'a appris ma République.
Ce débat il a existé un jour de manière très tangible. Le 28 juillet 1885, à l'Assemblée nationale. Jules Ferry se lève, et prononce son discours sur les races supérieures et les races inférieures, pour justifier la colonisation. Et c'est un « grand républicain ». Je tiens d'ailleurs à préciser que c'est cet homme que François Hollande a retenu pour ouvrir son quinquennat. Et alors un député d'Auvergne se lève, un ancien Communard, et il dit : « Vous osez dire cela Monsieur Ferry, dans le pays des droits de l'Homme ? ». Voilà, c'est ça ma République. Pas celle de François Mitterrand et de Guy Mollet en Algérie, mais plutôt celle de Michel Rocard et Pierre Mendès-France qui se battent pour l'indépendance des colonies.

Avez-vous été choqué d'entendre François Hollande parler de « français de souche » ?

Choqué, mais pas surpris. Le fait est que 95% des Français pensent comme ça. Pourquoi voulez-vous que le président soit différent des 95% de la nation ? La majorité des Français voit le pays comme ça, il y aurait des Français dits « de souche », qui seraient normaux, légitimes, et d'autres qui ne seraient pas « de souche » et donc moins légitimes. Le président ne fait donc que renvoyer une image de normalité, donc je ne suis pas surpris.
Mais bien évidemment je suis choqué, parce qu'un homme politique de cette envergure là a un devoir éducatif, et un devoir d'exemplarité. Mais je dirais que quand on voit la couleur des

cabinets ministériels, on est pas surpris. Il n'y a que des Blancs, ou du moins une forte majorité. Avant c'était les rédactions des médias qui n'étaient pas très bonnes sur la diversité, maintenant ce sont les cabinets ministériels.

Autre mot d'actualité, que l'on a entendu suite aux événements tragiques que nous avons connu début janvier, êtes-vous d'accord avec le terme « d'apartheid territorial, social, et ethnique » prononcé par Manuel Valls ?

Je suis d'accord avec les quatre mots, car je pense qu'ils correspondent tout à fait à la situation que nous vivons en France. Je rappelle simplement que les lois de l'apartheid n'ont été que l'adaptation « juridique » par le gouvernement sud-africain pour plaire à ceux qui les attaquaient au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, en disant que les lois de séparation raciale n'étaient pas légales.
En France, l'apartheid sociologique, politique, identitaire, territorial, social, et ethnique existe de fait dans ce pays. C'est le produit de cinquante ans de non-politiques publiques. Nous n'avons pas supprimé le modèle qui a existé pendant trois siècles dans les colonies. C'est inconscient mais c'est un constat.

Vous parlez des politiques publiques qui n'ont pas été à la hauteur. Qu'est-ce qui n'a pas été fait, et qu'il faudrait faire ?

D'abord en termes éducatifs. Est-ce normal d'expliquer à 12 millions de Français qu'ils ne sont pas légitimes dans ce pays ? Si vous allez dans un quartier populaire, et que vous parlez avec un habitant issu de l'immigration, il peut vous dire « je ne me sens pas Français, parce que l'Histoire de France je n'y appartiens pas. Il n'y a pas de héros politique qui me ressemble ». Il faut expliquer que notre société a changé, et que notre histoire est aux couleurs de cette société. Ça paraît être du détail, mais pour se sentir bien quelque part, il faut se sentir accueilli. Personne n'est bien dans un espace où il rentre en force.
Puis les politiques territoriales. Une anecdote : à votre avis on a fait quoi des 42 000 fonctionnaires des colonies en 1960 qui ont suivies les indépendances ? On les a mis à la retraite ? Et bien non, ce sont ceux qui ont fait en partie la politique urbaine de ce pays. Ils ont fait les HLM, ils ont sorti les gens des bidonvilles pour les mettre loin de la ville, et enfin ont mis en place les villes nouvelles. Ils ont géré les foyers Sonacotra, le Bumidom en provenance des Antilles. Et les politique migratoires. Tout cela crée un système territorial, et on peut dire ce que l'on veut aujourd'hui, les pauvres ce sont souvent les migrants dans un pays d'immigration. La conjugaison de cette politique de mise à la marge, et celle de la non-intégration citoyenne fait la situation dans laquelle nous nous trouvons. On est pourtant aujourd'hui avec la troisième ou quatrième génération, voire pour les Antillais de la vingt-troisième génération ! Et pourtant quand vous êtes Antillais, vous vous sentez pas forcément Français.
Nous n'avons pas construit une société où un jeune Antillais par exemple qui s'installe dans l'hexagone ne se sent pas pleinement dans son pays. Lui, avec son statut, son vécu, il est obligé d'être trois fois plus brillant que les autres. Et c'est terrible. Et nous, nous imitons, sans le savoir, ce modèle. Quand vous êtes pas black ou maghrébin, vous galérez pas à trouver un appartement, vous vous faites pas recaler de boîte de nuit, vous vous faites pas contrôler huit fois par mois. Tout cela ça vous fait un quotidien. Le système n'a pas été décolonisé, il a été en continuité, mais sans le cadre juridique ».
Quelle est la solution ? J'en sais rien. Il y a cinquante ans de boulot à reprendre ! Là clairement, il y a une génération sacrifiée, et le travail que l'on est en train de faire, il est pour la prochaine.

La France a été un modèle, dites-vous. Aujourd'hui, on voit que le modèle peut malheureusement être l'intégrisme religieux. La République n'est donc plus un modèle ?

D'abord sans parler de l'intégrisme, rappelons que pendant longtemps le catholicisme a pu être un modèle pour certains. Aujourd'hui on peut être musulman et Français.
Pour parler du djihadisme, cela concerne 2 000 personnes en Syrie, et peut-être 5 000 personnes un peu perdues sur internet qui ne savent pas quel est leur destin en France. Soit une partie infime de la population française. C'est rare que je « m'intéresse » à la minorité, et pour moi ils sont ultra-minoritaires. On a pas jugé la jeunesse française en 1937 à son rapport à la bourgeoisie quand certains sont partis faire la guerre d'Espagne. Et bien là on vit la même situation, ils cherchent ailleurs, manipulés par les médias, un nouveau destin.
Ces gamins qui sont en quête d'identité, qui sont perdus aujourd'hui, qui s'en vont pour un prétendu combat contre l'Occident, bien sûr que c'est intéressant de travailler par rapport à ces jeunes. Mais ils ne sont pas représentatifs. Moi ce qui m'inquiète beaucoup plus, ce sont ces milliers de gamins qui n'ont pas de boulot, pas d'avenir, pas de destin.
On est frappés lorsqu'on va dans les quartiers populaires. Avec Lilian Thuram en conférence, on a posé la question : « Qui est Français ? », très peu

ont levé le doigt, et quand on a demandé : « Qui a la nationalité française ? », 90% des gamins ont levé le doigt. Voilà l'éclaboussure impériale dont on parlait. Ces gamins ne rentreront jamais chez eux, parce que « chez eux », c'est ici, et en même temps ils sont loin de se sentir complètement Français. Donc ils vont se replier sur des identités autres, qu'elles soient noire ou arabe, mais peuvent très bien être marseillaise ou parisienne en allant supporter l'OM ou le PSG. Quand l'identité collective n'est plus suffisamment un modèle, vous en cherchez un autre.

Nous nous leurrons sur beaucoup de choses. Les travailleurs maghrébins qui étaient là dans les années 50, ils sont repartis chez eux. Les enfants c'est pas le même sujet, ils sont nés en France. Les parents eux, ils ont choisi le silence. Quand vous êtes la deuxième génération, que vous avez fait la marche des Beurs dans les années 80, que vos enfants nés dans les années 90 n'ont toujours pas de boulot et qu'on les traite d'Arabes à l'école, c'est normal que le débat devienne compliqué.

Ma réponse à cela, elle est très modeste. Elle est sur l'éducation, et le récit partagé en Histoire. Les élites politiques sont loin de tout cela. Je demandais à des députés un jour qui avait été le vice-président noir de l'Assemblée nationale en 1904. Pas un seul ne connaissait son nom. C'est Gaston Gerville-Réache. Nous sommes moins à l'aise avec l'altérité aujourd'hui qu'avant. Exemple, les Américains sont passés de Martin Luther King à Barack Obama, et nous de Gaston Monnerville qui préside le Sénat, à une société qui a peur de l'autre.

C'est pas en faisant chanter la Marseillaise que vous faites une nation, mais il faut aussi la chanter avec passion pour aimer son pays. C'est paradoxal. Mais l'un ne peut arriver avant l'autre. C'est en racontant une histoire commune. C'est en parlant d'amour, même si ça fait rire tout le monde quand on dit cela. Si vous dites pas aux gens que vous les aimez comment vous voulez qu'ils vous disent qu'ils vous aiment ? Plus personne ne vient discuter avec ces jeunes. J'aurais pas aimé être prof en France quand il a fallu faire la minute de silence. On a demandé à tous les gamins de ressentir la fraternité. C'est la première fois qu'on leur a parlé de fraternité. On ne le fait pas parce que ça n'a jamais rapporté une voix. Taper sur la tête des Algériens ça a rapporté des voix, taper sur les migrants comme le FN ça rapporte des voix, mais parler de fraternité et d'amour, jamais. Je ne serai pas élu, si vous voyez ce que je veux dire (rires).

Pour terminer, quel message vous voudriez passé aux jeunes qui ne vivent pas cette situation, quelle est la responsabilité de notre génération ?

Vous êtes une génération qui vit dans un temps historique très court. Le rapport au passé remonte à 3 ou 4 ans souvent. La connexion entre l'histoire et le présent est très rarement faite. Je rencontre des gamins qui ne savent pas ce qu'est la guerre d'Espagne, les croisades... Et pourtant vous ne comprenez rien à l'altérité, à l'identité, si vous ne commencez pas très loin dans l'Histoire. Complexifiez les choses, intéressez-vous, lisez. C'est comme ça qu'on pourra s'en sortir. C'est comme cela que l'on maîtrise son présent, et le présent.

-Propos recueillis p ar Kevin Dufreche


Le polémiste Alain Finkielkraut © DR France Info

American Sniper

A 84 ans, Clint Eastwood, revient avec son nouveau film American Sniper. A peine un mois après les attentats de Paris, sa sortie le 18 février a fait parler de lui. Après un Jersey Boys plus que moyen, le réalisateur nous raconte donc à l'écran l'histoire de Chris Kyle, le sniper le plus meurtrier de l'histoire militaire des Etats-Unis, sous un œil on ne peut plus... américain.

Chris Kyle, alias «la légende», voulait devenir cow-boy, mais s'est engagé dans les Navy SEALs. Il est très rapidement devenu tireur d'élite hors pair, protégeant ses confrères en Irak. Peu à peu sa réputation lui vaut la mise à prix de sa tête pour 180 000 dollars. Mais même en danger, avec une famille inquiète, Chris retourne sur le front pour «servir son pays» et se rend compte qu'à la maison il n'est plus lui même.



Alors... Que dire ? Oui, parce que qu'on se le dise, c'est pas parce que c'est Clint Eastwood que c'est toujours bien. Non, ce film n'est clairement pas le film de l'année mais il faut dire qu'il a quand même fait plus d'un million d'entrées en France (malgré le fait que le nombre d'entrées ne désigne pas les chefs d'oeuvre, loin de là). Un Oscar pour le meilleur montage son, oui pourquoi pas, c'était peut-être histoire qu'il en reçoive un. En fait, ce film n'est pas spécialement plaisant, mais le fait est que ce n'est pas un mauvais film non plus, et ça c'est difficile à expliquer.

Par où commencer ? Tout d'abord, on a une compilation de clichés américains (la chasse, les bières, les cow-boys, la musique country, les gros nounours dans les fêtes foraines et j'en passe) et puis vient un patriotisme on ne peut plus glorifié, suivi d'une simplicité des faits. Presque tout est prévisible dans cette histoire. Le suspense ne fonctionne pas. Cependant, cela vient certainement du fait que c'est l'adaptation d'une autobiographie. C'est un récit de vie, et il n'y a pas de rebondissements phénoménaux que l'on ne peut prévoir. Cette cible, que Chris vise alors qu'elle est à 1900 mètres, c'est comme ça, on sait qu'il va la toucher. C'est ce qui fait que ce film est plus ennuyeux que captivant. Il manque cruellement de subtilité. Et c'est ça qui est dommage.

L'histoire de la guerre, on en sait peu. Tout se joue sur le comportement de notre acteur principal Bradley Cooper, sur ce qu'il ressent quand il rentre retrouver sa femme, sur son état d'esprit. Et oui, American Sniper est un biopic avant d'être un film de guerre. On remarquera que Clint Eastwood a choisi de ne pas montrer l'assassinat de Chris, survenu le 2 février 2013, bonne idée car cela ça n'aurait pas été plus efficace. Peut être que ce choix vient du fait que le procès ne s'est terminé que ce 24 février dernier seulement. D'ailleurs Eddie Ray Routh est condamné à la prison à perpétuité ; plait-il ou non, ce débat n'a rien à voir avec le film, tout comme notre point de vue sur le personnage de Chris Kyle et son nombre de victimes élevé à plus de 200.

Les points positifs dans tout ça (et oui ils existent), c'est le jeu d'acteur de Bradley Cooper, qui est vraiment bon. A noter que l'acteur a du prendre vingt kilos pour ce rôle : bluffant. Sienna Miller aussi a fait ses preuves, elle est plutôt convaincante dans le rôle de la femme de Chris. On a de belles scènes, tout de même, avec une mise en scène qui fonctionne. On a quand même une certaine intensité. Entre admiration et déception, American Sniper est très controversé cela dit, c'est un film qui se regarde aisément et qui est relativement réaliste dans ses scènes de guerre, c'est au moins une chose que l'on ne peut pas lui reprocher.

– Noa Coupey



Enquête alarmante sur les violences sexuelles

Le 1er mars dernier, l'association Mémoire traumatique et victimologie, avec le soutien de l'Unicef, publiait son enquête sur « L'impact des violences sexuelles de l'enfance à l'âge adulte » dans le cadre de la Campagne « Stop au déni ».

Les chiffres tombent. Le constat est sans équivoque : il faut réagir. 81% des victimes d'abus sexuels en France sont mineures. Pire encore, 94% des agresseurs sont des proches. En 2014, l'OMS rendait public un rapport qui formulait que 20% des femmes et 5 à 10% des hommes dans le monde avaient subi des violences sexuelles pendant leur enfance.

Des chiffres effroyables

Au cours de cette enquête, 70% des personnes interrogées ont déclaré avoir subi des violences sexuelles, 68% au moins un viol, et 40% rapportent une situation d'inceste. Parmi ces victimes, 8 sur 10 ont déclaré que les faits se sont déroulés lorsqu'elles étaient encore mineures. Une sur deux avait moins de 11 ans. Une sur cinq moins de 6 ans. « Mon père m'a violée en moyenne 3 à 4 fois par semaine pendant plus de dix ans », témoigne l'une des victimes. A l'âge adulte, un viol sur deux serait un viol conjugal. Seuls 18% des viols de personne majeure seraient causés par un inconnu. « Le viol qui hante l'imaginaire collectif de nos sociétés patriarcales, celui perpétré sur une jeune femme par un inconnu armé, dans une ruelle sombre ou un parking, est donc loin d'être représentatif de la réalité » précise l'enquête.

Cette étude nationale a été réalisée de mars à septembre 2014 sur 1214 victimes de violences sexuelles âgées de 15 à 72 ans. Dans cet échantillon, 95% de femmes. Pour Muriel Salmona, cette enquête permet d'«évaluer l'impact des violences sur leur vie et leur parcours de prise en charge». L'étude, réalisée anonymement, s'axait sur trois piliers : les violences sexuelles subies, le parcours judiciaire, et la santé et la prise en charge médicale.

Des conséquences inquiétantes

Selon le rapport, plus la victime est jeune, plus les conséquences sur sa vie future sont lourdes : 42% des personnes interrogées ont déjà tenté de se suicider, parfois plus de dix fois, et 95% reconnaissent un impact des violences sur leur santé mentale et physique : anxiété, idées suicidaires, automutilation, dépression, phobies etc. 69% des victimes déclarent subir des conséquences physiques : « Et l'état de stress extrême peut générer des problèmes de tension, des douleurs chroniques, des troubles musculosquelettiques, des troubles alimentaires et des pathologies psychiatriques », déclare Muriel Salmona, psychiatre et psychotraumatologue, Présidente de l'association Mémoire Traumatique et Victimologie, qui déplore un manque évident de soutien proposé aux victimes.

> « 70% des personnes interrogées ont déclaré avoir subi des violences sexuelles. »

« Le coût humain des violences sexuelles, en particulier celles infligées aux mineurs, est alarmant » poursuit-elle. Cette enquête montre « l'absence de prise en charge adaptée, de protection et de reconnaissance des victimes, surtout les plus vulnérables, alors même que les conséquences sur la santé et la vie affective, familiale et professionnelle apparaissent extrêmement importantes » avant de renchérir « Il s'agit d'un véritable scandale de santé publique et d'une atteinte aux droits des victimes ».

Une prise en charge quasi inexistante

Cette étude était aussi un exutoire pour les victimes de ces violences. Pour l'association, qui décrit cette situation comme une « urgence sanitaire et sociale », « Les victimes interrogées avaient grand besoin de témoigner de l'enfer qu'elles vivent ainsi que de la solitude et de la souffrance dans lesquelles le déni ambiant les emmure ». Car oui, en parler, c'est déjà désamorcer. Bien souvent, trop souvent, les victimes sont confrontées à de nombreux

symptômes, dont le sentiment de culpabilité. Et si ce sentiment de culpabilité grandit autant, c'est que le soutien et l'accompagnement manque indéniablement. Seuls 18% des victimes de viol disent avoir reçu des soins adaptés. Pourtant, une prise en charge peut réduire les troubles psycho-traumatiques que les victimes développent.

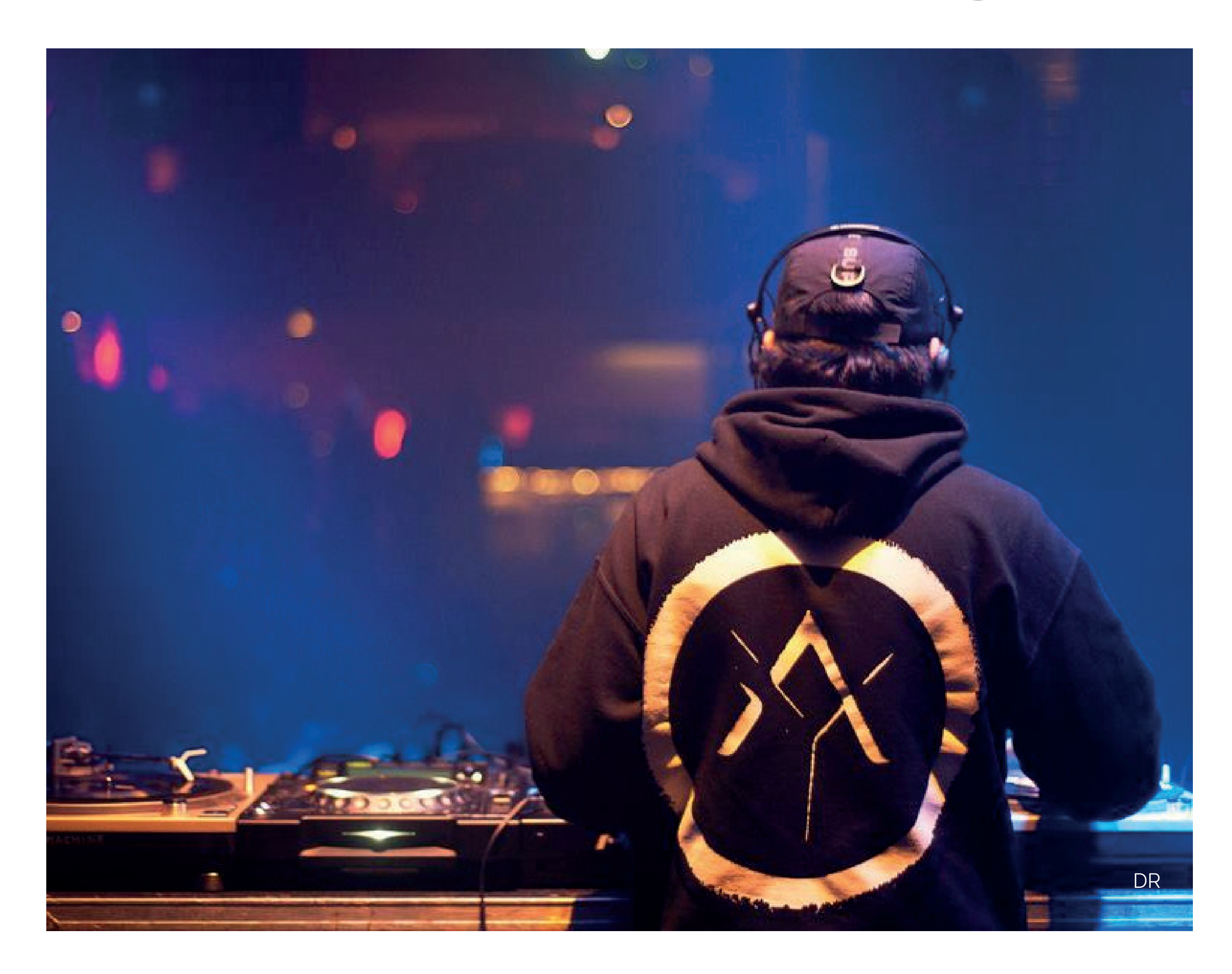
Par ailleurs, sur les 1212 victimes interrogées, 380 ont porté plainte (31%). Parmi ces dernières, « nombreuses sont celles qui déplorent avoir mal vécu le dépôt de plainte » (82%), relève l'enquête. Lorsque par chance, le dossier va jusqu'au procès, c'est presque pire. 89% d'entre elles déclare avoir mal vécu le « temps du procès ». « Ce sentiment d'injustice est renforcé par les trop fréquentes correctionnalisations des viols ainsi que par le problème des délais de prescription », écrivent les auteurs - qui militent pour leur allongement. Constat effroyable au centre de cette justice : plus les violences sont assorties de circonstances aggravantes (viol, inceste), moins les victimes ont été protégées par la police, la justice ou leurs proches. Ce sont seulement 4% des victimes agressées dans l'enfance qui indiquent avoir été prises en charge par l'Aide sociale. Pour le Dr. Muriel Salmona, « Il est urgent que les pouvoirs publics mettent en œuvre les moyens nécessaires pour protéger, accompagner et soigner efficacement les victimes afin d'enrayer le cycle infernal des violences ».

Cette étude tente de faire prendre conscience de l'ampleur de la situation : « Nous appelons les pouvoirs publics à une prise de conscience et à la mise en place d'un plan d'action », souligne Laure Salmona, coordinatrice de la campagne Stop au déni. Malheureusement, nous vivons dans une société qui apprend à ne pas être violé.e. plutôt qu'à ne pas violer. Il faut réagir, c'est indispensable. Si on désespère de ne pas réduire le nombre de viols, il convient cependant d'accompagner au mieux les victimes, pour qui il est déjà trop tard, et qui devront apprendre à se reconstruire après un tel événement.

- Amélie Coispel


DR

Yung Lean
à la Machine du moulin rouge


DR

C'est le 24 Février dernier que le jeune rappeur suédois investissait la Machine du moulin rouge dans le cadre de la tournée de son premier album unkwnown memory. Organisé par Allo Floride, la première partie était assurée par le dj parisien Supa (ou Supa! Never smiles). Accompagnés de nos bobs et nos air max, on y était, on vous raconte.

19h30, Supa commence directement les festivités sur un morceau de Sinjin Hawke, on assiste à un set hip hop très propre et très calibré avec des instrus trap parfaitement calculés. Toute la nouvelle scène hip hop y passe, entre Travis Scott, Asap Rocky, Young Thug, Drake et Big Sean, la salle est déjà gonflée à bloc. On assiste même à un premier pogo sur Work d'Asap Ferg, après une longue intro qui nous a donné de grands frissons.

On retiendra également le morceau Seydou de Sudanim récemment sorti sur la dernière compilation du label Sound Pellegrino qui fait grand effet, et le morceau That's Not Me de Skepta, nouvau prodige de la grime music qui retourne la foule (d'ailleurs, lors de son live aux Brit Awards, Kanye West a littéralement ramené sur scène tous les nouveaux artistes de ce genre musical émergent pour le premier live de son nouveau morceau All Day, et en faisait même une dédicace à Skepta, rien que ça.)

Supa termine son set, et le temps d'une petite clope, Yung Sherman s'installe aux platines et entame une longue intro comme il sait si bien faire, accompagné de visuels hypnotisants et psychédéliques dans l'esprit des sadboys.


DR

Yung Lean débarque ensuite sur scène accompagné d'un des membres du crew, et c'est parti pour une heure de show. Il pose son flow pendant que Yung Sherman assure les instrus, Yoshi City, Ghostown, Motorola, Kyoto : toutes ses plus grandes tracks y passent. Le public semble conquis et reprend en cœur ses lyrics.

Certes, la voix de Yung Lean en live n'est pas sensationnelle, mais il sait comment s'y prendre, on assiste à un concert très intense et physique. Le public donne tout, et on arrive seulement à reprendre son souffle lors de l'entêtant Ginseng Strip 2002. En à peine une heure on est déjà tout transpirants et essoufflés.

Mais le concert se termine aussi vite qu'il a commencé, après une heure de show, Yung Lean & son crew quittent la scène laissant un public assez dépité que cela se termine aussi vite. On aurait peut-être espéré un set de Yung Sherman pour conclure cette soirée. Même si c'était assez prévisible du jeune rappeur, on espère toujours plus.

A déjà 18 ans, Yung Lean s'est construit une solide fan base et un univers bien à lui. Avec un premier album plutôt à la hauteur et deux précédentes mixtapes qu'on connait par cœur, on espère le revoir très vite en France. Il sera d'ailleurs présent à Dour. C'est donc avec une bouteille d'Arizona qu'on repart sagement chez soi. #sadboys.

- François Leclinche

Harceler n'est pas draguer

Bien que le harcèlement de rue soit aujourd'hui régulièrement mis en lumière par les médias, il reste un problème méconnu et souvent mal défini. Il est pourtant important d'en connaître les tenants et aboutissants afin de faire avancer les mentalités.

Drague ou harcèlement de rue ? C'est la question qui s'est posée suite à l'agression d'une jeune femme rue de Lappe, à Paris, en décembre dernier. A la sortie d'un bar, un « différent » éclate entre un groupe d'hommes et la victime. Celle-ci est frappée au visage avec un tournevis, elle décédera de ses blessures quelques jours plus tard. Repris par différents médias, les circonstances de ce fait divers ont été qualifiées de « drague qui tourne mal », un terme qui a provoqué l'indignation sur les réseaux sociaux. En effet, comment de la simple drague peut-elle déboucher sur une agression aussi violente ? Selon les membres de Stop Harcèlement de Rue (StopHDR) - un collectif visant à lutter contre ces comportements - un tel drame est de toute évidence le résultat d'un harcèlement de rue poussé à son extrême. Un traitement médiatique qui fait débat, donc, mais qui pose également une épineuse question : qu'est-ce-que le harcèlement de rue aujourd'hui ? Comment le reconnaître ?

Du sifflement à l'agression.

« Vous êtes charmante mademoiselle » et autres petites phrases intrusives ont longtemps été considérées comme le banal résultat d'une drague du quotidien. Pourtant leur caractère importunant est lui bien réel, même si il n'a pas toujours été considéré en tant que tel. « La drague se construit à deux, là où le harcèlement est la responsabilité d'un individu, ignorant volontairement l'absence de consentement de son interlocuteur. » Là est toute la différence d'après le communiqué de presse de StopHDR. Une frontière essentielle à définir, pour bien comprendre de quoi retourne le harcèlement de rue. Pour le collectif, ce phénomène relève des « comportements tenus dans l'espace public, consistant à interpeller des personnes - verbalement ou non - en leur adressant des messages insistants, menaçants ou (...) insultants en raison de leur sexe, genre ou orientation sexuelle ». Ces actes peuvent donner suite à des gestes ou atteintes physiques prenant, parfois, un caractère sexuel.

C'est d'ailleurs le point de vue d'Yves Raibaud, géographe et spécialiste de la place des femmes dans la ville (1). « Les étudiantes dont j'ai dirigé les recherches ont réalisé une typologie du harcèlement de rue par gravité des agressions, allant d'être suivie dans la rue, jusqu'au viol. » Une définition et une gradation de la violence qui n'est pas fixe et qui dépend grandement du « sentiment d'agression » de la victime. « Certaines femmes peuvent avoir été complètement terrorisées par des agressions que la police qualifierait de bénignes, au point de s'interdire définitivement la traversée de certains quartiers, voire de changer de domicile » précise Yves Raibaud. Il ajoute également à cela une dimension urbaine à laquelle le harcèlement de rue est intimement lié, se référant à certaines études menées par des chercheuses américaines. Celles-ci définissent par exemple le harcèlement comme un phénomène structurant la place des femmes dans la ville, leur assignant une place bien identifiée. Il participerait également à une certaine objectivation et infériorisation du corps féminin dans la vie publique.

Quand le harcèlement prive de liberté

Barbara, 18 ans, et Lexy, 29 ans, ont subi plusieurs fois le harcèlement de rue. Une scène, revenant dans le récit de leurs expériences revient particulièrement. Accostées, puis suivies par un homme en plein centre-ville, les deux jeunes femmes ont du repousser, voire semer leurs agresseurs, devant finalement faire appel à une tierce personne pour se mettre en sécurité. Les mots diffèrent mais les situations et le traumatisme en découlant restent similaires. Lorsqu'on leur pose la question de la définition du harcèlement de rue, le sentiment est le même : celui d'une crainte constante de l'agression. Pour Barbara, le harcèlement se distingue par son caractère répétitif, la privant ainsi d'une certaine liberté. « Le harcèlement de rue, c'est une incapacité à pouvoir me déplacer en dehors de chez moi, sans craindre d'être importunée et agressée par des hommes, juste parce que je suis une fille. En fait c'est une agression sexuelle permanente » décrit-t-elle. Lexy, elle, caractérise ces comportements comme un rapport de force entre hommes et femmes prenant place dans l'espace public, où

la femme « part perdante » : « Si elle répond, il pense qu'il lui plaît ou qu'elle approuve; si elle ne répond pas, il se sent insulté et peut devenir violent. »

Une culture banalisante

Comment peut-on alors en arriver à caractériser une situation qui se termine dans la violence, de scène de « drague », minimisant ainsi la mesure de l'agression ? Selon Yves Raibaud, notre propre culture est à remettre en question, en particulier une certaine littérature dominée par le genre masculin et enseignée dans nos écoles, où « le thème de la ville-plaisir, du charme érotique de la rue est omniprésent ». « Il suffit de relire ces éléments au prisme du harcèlement, pour se rendre compte que ce sont des représentations masculines dont les femmes font les frais, et qui banalisent la drague agressive la plus vulgaire. Chez Baudelaire, Louis Aragon ou André Breton, le poète dérivant dans la ville, insatisfait après avoir suivi des femmes, pourra toujours trouver un bordel pour finir la nuit. » développe-t-il.

Ce serait donc en nourrissant cette culture masculine que le harcèlement de rue aurait trouvé sa place dans nos vies quotidiennes, effaçant par endroit la frontière entre rapport de séduction et rapport de force. Un phénomène dont il est difficile de prendre parfois conscience, le traitement médiatique du drame de la rue de Lappe en étant l'illustration poignante, mais qui trouve peu à peu sa place dans les esprits.

(1) Maître de conférences à l'Université Bordeaux Montaigne et chercheur au laboratoire Aménagement, développement, environnement, santé et société (Adess), CNRS

-Florine Morestin



DR

Selma
Un biopic fade pour Luther King

Encore un biopic ! Ca ne s'arrête plus. Le sujet change, la forme reste la même. Selma utilise la même recette, un personnage adulé, à quelques mois d'un anniversaire historique, un bon acteur, une réalisation ultra classique et quelques bonnes idées pour sauver le tout...

Cela va faire 50 ans en mars que des courageux habitants noirs de Selma se sont levés pour marcher et manifester pacifiquement pour leurs droits sociaux. Période idéale pour sortir un film sur ? La marche de Selma ! Et l'occasion, encore, de revenir sur la figure de Martin Luther King, vue et revue au cinéma.

Mais l'histoire de Selma, c'est l'histoire d'un «Bloody Sunday». Il y a eu trois marches de protestations, une seule arriva jusqu'à Mongtomery. Le film retrace la lutte entre la communauté noire et le pouvoir officiel pour les droits civiques à travers ces trois marches. Et plus intimement la lutte entre Martin Luther King et le président Johnson. L'histoire est retracée chronologiquement et l'émotion, la tension, montent peu à peu. Habilement, les scènes de violences pendant les marches sont réalisées en slow-motion. Petite pause dans la tension pour mieux assister à l'horreur qui se joue devant nous. Le souffle ralentit, les larmes montent, le pari est réussi.

Malgré un scénario bien écrit et bien ficelé, le film ne parvient pas à nous emporter et à nous détacher de la salle. Une fois de plus, c'est trop classique. Quelques flash-back ou flash-forward pour nous détacher de la chronologie trop parfaitement respectée. De beaux plans, surtout lors des marches, l'impression d'approcher de plus près Luther King alors que l'on ne fait qu'effleurer le personnage. On le voit dans l'intimité, dans ses doutes, dans ses peurs, on l'observe face au président, porté par ses convictions, on le côtoie au sein de sa communauté en train d'organiser les manifestations et de convaincre ses frères d'armes pacifistes. Mais on apprend pas grand chose. On ne voit qu'une façade qui le mystifie encore un peu plus.

David Oyelowo interprète plutôt bien le pasteur. Mais il semble s'être un peu trop inspiré du phrasé de Frank Underwood, célèbre manipulateur de House of Cards, pour être crédible. Il faut en revanche souligner le talent qui est le sien lorsqu'il est véritablement le Luther King lors des discours. Il n'interprète plus, il incarne. Il est plutôt bien secondé, on a même le droit à Oprah Winfrey qui semble se cantonner aux rôles secondaires dans les films faussement militants. Elle est une fois de plus productrice du film. Après Le Majordome l'année dernière, qui a fait un flop gigantesque aux Oscar, nouveau flop cette année avec Selma. Un Oscar seulement pour la chanson. On semble enfin comprendre qu'il faut cesser d'encourager les biopics qui se ressemblent tous un peu plus que les autres, pour pousser à l'originalité.

Le biopic est déjà un genre très classique alors que tout peut encore être inventé. Il faudrait simplement innover. Cela serait plus convaincant, plus touchant. Nous n'aurions pas l'impression de voir l'adaptation d'une page Wikipédia au cinéma.

-Philippe Husson


©Pathe Distribution

Creatures - Rone

immersif, onirique, électronique.

S'il est un musicien qui a su au fil des années, des parutions et des lives, se créer un univers artistique propre, qualitatif et médiatiquement apprécié à sa juste valeur, il s'agit assurément d'Erwan Castex, connu sous son nom Rone. Après deux albums, appréciés de manière quasi-unanime par la critique - Spanish Breakfast en 2009, suivi de Tohu Bohu en 2012 – et quelques EP en cours de route, c'est Creatures, un troisième album aux sonorités plus douces vet positivement édulcorées que nous livre ici l'artiste.


©Julien Lepeut

Outrepassant comme à son habitude les frontières des genres, Rone mélange ici avec finesse l'ambient, l'électronica et la techno pour une sortie des plus hétéroclites, mais également des plus dures à normer. En l'espace de douze titres est proposé tout en nuances ce que peut donner la rencontre entre la musique électronique et le concept d'onirisme.

Un album en tout cas bien plus sensible, voire plus personnel, que ses prédécesseurs. Loin du quasi-banger à 133 BPM de La Dame Blanche, Rone se plaît ici à explorer les secrets de l'intimisme. Légèrement jazzy - notamment sur le beau Acid Reflux, en featuring avec le trompettiste Toshinori Kondo -, Creatures se conçoit tel un cours d'eau tant son rapport avec la progression y est intéressant. D'(OO) à Freaks, l'auditeur est laissé seul face à de grandes et lentes montées aboutissant sur une apothéose « Rone-ienne » où se mélangent avec plaisir et volupté danse, admiration et introspection.

Une des grandes surprises de cet album est son impressionnant nombre de featuring. Du vocaliste de François & The Atlas Mountains aka François Marry sur la sublime poésie du nom de Quitter la ville à l'ode à la sensualité que s'avère être Sin Orfeo, où la chanteuse canadienne Sea Oleena prête sa voix, Rone semble avec ce troisième opus entamer une relation d'un nouveau type avec les vocaux. Jusque là uniquement réservés à de rares – mais remarquées – occasions (Let's Go avec High Priest ou Bora Vocal), ces voix et chants s'incorporent d'une manière assez surprenante mais assurément plaisante avec les productions de Rone. On note la participation sur le morceau Mortelle d'Etienne Daho, qu'avait avec brio remixé la valeur sûre d'InFine Records l'an passé.

Rone tend donc petit à petit à trouver une voie autre que celle qu'il avait jusque là empruntée : plus calme, plus douce, plus tamisée mais tout aussi de qualité. Que les puristes ne soient pas pour autant effrayés : des titres tels que Ouija, Sing Song ou Freaks se montrent magistraux, et j'oserai même dire grandioses. Constructions sonores des plus complexes, tant dramatiques que synonymes d'un bonheur profond et sincère, ces trois morceaux apparaissent comme être l'apogée de Creatures.

Mais quel fond sans forme appropriée ? La production ici est propre et maîtrisée, le sound design parfait, le son équilibré, pour un résultat optimal afin de profiter pleinement de l'album.
Creatures se révèle donc être une œuvre complète quelque peu dure à assimiler dans son entièreté dès la première écoute, tant les morceaux qui le composent trouvent différents échos en nous, dépendamment de notre état d'esprit du moment.

Sorte de rêve éveillé, Creatures a l'allure d'un voyage quasi spatial dans un ailleurs illuminé ; voyage que Rone se plaît d'ailleurs a faire vivre à l'aide d'une impressionnante scénographie et formation live. Loin d'un simple DJ-Set, Rone se pare d'une réelle décoration pour accompagner son concert. Vidéos et jeux de lumière aidant, la performance de l'artiste est pleinement immersive. Reconstruisant pendant 1h15 ses morceaux, allant jusqu'à les rendre méconnaissables, Rone enchaîne et alterne moments de calme et de tempête pour rendre compte au mieux des différentes facettes de sa musique.

Comment finir cet article autrement que par « Rone, on t'aime » ? Rone, on t'aime.

- Victor Jayet-Besnard

Warhol s'affiche

Après avoir exploré les différentes facettes de Roy Lichtenstein au centre Pompidou à l'été 2013, l'hiver 2015 a été sujet à la redécouverte d'une des figures de proue du Pop Art, le fameux Andy Warhol.

En l'espace de deux salles, le Musée des Beaux Arts prend le parti de nous présenter un travail moins connu de l'artiste. Le tout se focalise sur ses créations en tant qu'illustrateur, voire d'un certain point de vue, en tant que publiciste. En effet, au vu de la totalité du parcours, ce que l'on réalise c'est que l'artiste a eu une carrière transversale, entre art et culture industrielle. Un lien que l'on ne manque pas d'établir quand on découvre que l'avènement du Pop Art coïncide avec la pensée de l'école de Francfort.

Nous commençons notre cheminement entre pochettes et affiches réalisées en fonction des périodes de l'artiste. Des musiciens de divers horizons se retrouvent métamorphosés sous les mains de Warhol. Diana Ross, Aretha Franklin, The Beatles ou Michael Jackson sans oublier Debbie Harry qui illustre sa période camouflage. Camouflage de l'affiche dans le vinyle mais aussi dans la tenue de la chanteuse de Blondie.

Puis vient le temps de découvrir les différentes unes que Warhol s'est octroyé. Ses plus fameuses nécessairement offertes à Time Magazine sont présentées sous le format d'une sorte de polyptyque moderne. Warhol semble avoir développé un réel culte à son image. Ce n'est pas «un quart d'heure de gloire» que l'américain a vécu mais des décennies qui ne semblent pas prêtes de se terminer.

Le tout commence sous forme antéchronologique jusqu'à un mur recouvert de ses fameuses Cow maintes fois déclinées. Après les années 1980, nous remontons donc le temps pour retrouver ses Flowers (1964) et certaines affiches de festivals qu'il a effectué.

Au cours de l'exposition nous ne nous cantonnons plus aux sérigraphies connues de l'artiste, nous en observons un autre aspect représentant la quintessence sérielle de son art. Celui-ci est développé à la manière d'une production industrielle puisqu'il est même distribué sur les couvertures et dans les pages de magazines tel le Harper's Bazaar. Ensuite, un mur entier est dédié aux publicités qu'il a réalisées. Quel lien établir entre l'Art et la publicité ? N'en est-il pas aliéné ? Quel profit pour les produits des marques ? Quel profit pour l'artiste ?

Aujourd'hui encore, Perrier utilise les deux affiches colorées pour décorer les étiquettes de ses bouteilles. La vodka Absolut utilisait les posters de Warhol comme récompenses et outil promotionnel. L'Art devient alors un produit comme un autre au service du marketing. Ici, il est utilisé pour attirer le consommateur. Devient-on alors de simples consommateurs et non plus des observateurs des œuvres culturelles ?
Par ses collaborations, Warhol rend plus prestigieux le produit auquel il accorde sa signature, il est un acteur non négligeable de leur succès. D'un autre côté cela lui permet une plus grande visibilité, voire une démocratisation de ses dessins les rendant plus accessibles aux yeux de tous. Leur possession semble alors être plus facile. Obtenir un magazine dans lequel Warhol s'est exécuté permet à tout un chacun d'avoir un bout de l'artiste chez lui. Si cela mène à certaines interrogations, ce sont les mêmes que celles que l'on peut se poser aujourd'hui, notamment avec les artistes du monde de la rue.

Dans la salle suivante, Warhol s'arroge en génie de l'illustration. Toujours dans la bonne idée et dans la précision, il n'est pas une couverture qui nous soit inconnue. Du $ de Forbes au lapin de playboy, toute couverture devient iconique sous les mains de l'expert. Celles-ci réussissent même à être représentatives du contenu et servent à accrocher le regard et l'attention du lecteur potentiel.

Alcools, bijoux, parfums, chaussures, montres tout y passe ... Warhol exécute sans différenciation du sujet affiches et illustrations ... La musique, le cinéma, les campagnes politiques et même l'humanitaire semblent être mis au même rang que les autres biens de consommation. La limite entre culture et consommation se fait de plus en plus poreuse au fil de l'exposition.

Seconde pièce : les années 1950. Son travail d'alors est presque épuré, notamment les

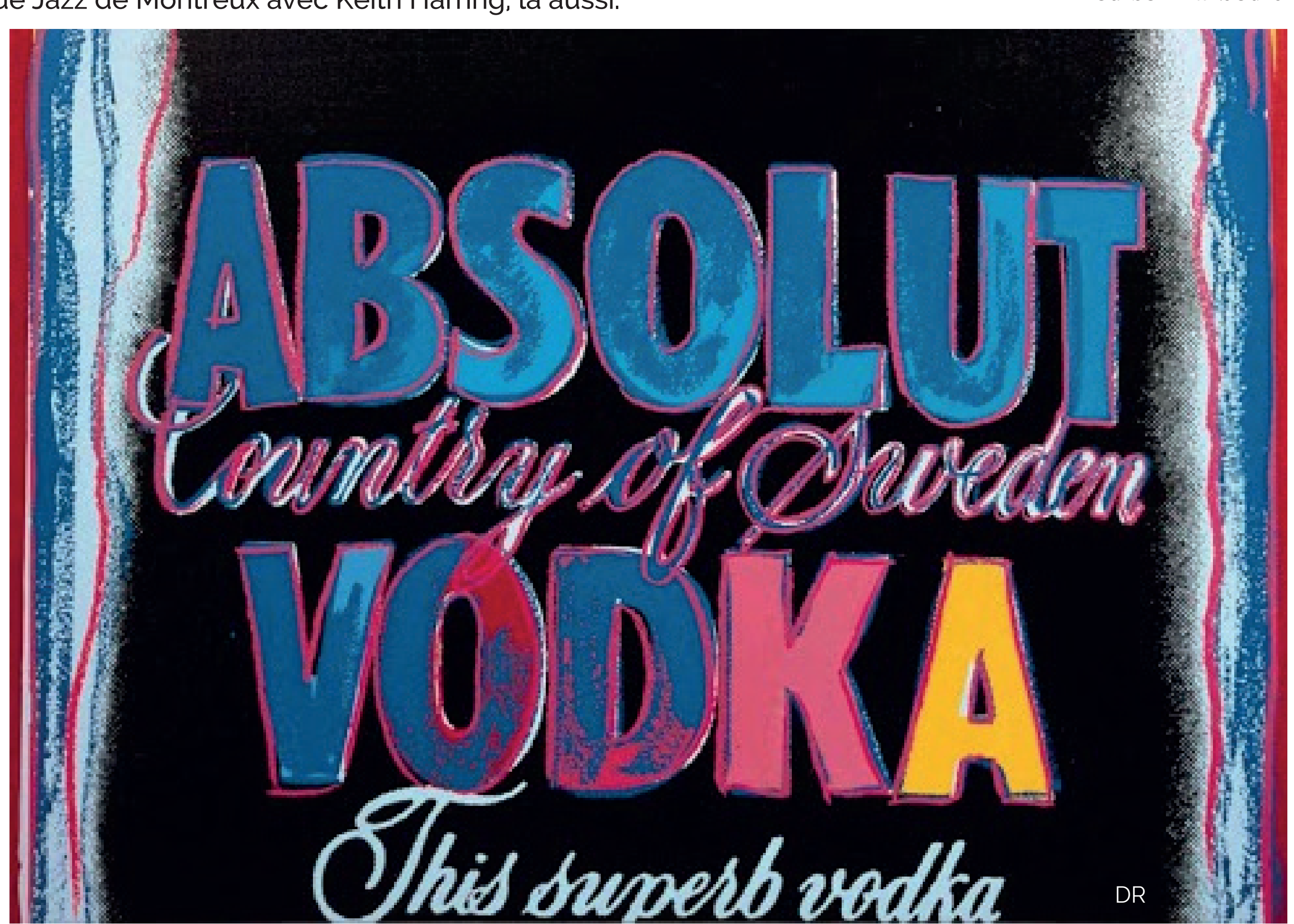
couvertures d'Interiors. Celles-ci présentent quelques touches sur des traits hâtifs, presque comme de simples esquisses tels les prémices d'une œuvre encore inachevée. Pour Dance Magazine les dessins sont délicats et précis. Une facette que l'on aurait presque oubliée, tant ses dessins relèvent de l'illustration et sont plus conventionnels.
En 1958, la couverture d'Opera News tranche déjà avec ses exécutions précédentes. Sur fond rose la production révèle toute l'effervescence de la tragédie ou de la comédie par le biais d'allégories. S'ensuit des unes pour des magazines féminins ou une affiche pour l'anniversaire du Brooklyn Bridge. Puis Querelle. En un triptyque les trois affiches en vert, bleu et gris du film de Fassbinder arrêtent. Les couleurs sont plus ou moins vives, le regard est interpellé. Malgré ses liens avec le cinéma et Hollywood, il a peu produit d'œuvres qui lui sont dédiées, mis à part celles servant à sa propre promotion.

Le théâtre, les festivals et l'humanitaire viennent en suivant. L'autre poster fort de l'exposition est sans aucun doute celui réalisé pour l'UNICEF en collaboration avec Jean-Michel Basquiat, découvert par Warhol, Keith Harring, Roy Lichtenstein et Yoko Ono. Rien que ça ! Le tout est cohérent et en harmonie. Délicieux, surtout apposé à côté de l'affiche faite pour le Festival de Jazz de Montreux avec Keith Harring, là aussi.

Finalement, que retient-on de toute cette exposition ? L'éclairage ni trop intense ni trop sombre permettait d'observer les travaux de Warhol. Ceux-ci s'appuyaient d'ailleurs dans de nombreux cas sur des photographies comme on pouvait déjà s'en douter. La multiplicité de l'artiste est une fois encore ressortie. Dans le cadre de la visite, nous avons alors découvert le réel talent d'illustrateur qu'était le sien, capable d'exécuter de quoi faire la promotion de n'importe quel objet culturel, ou non. Cependant, certaines interrogations résident alors : Warhol est-il artiste ? Son art n'a-t-il servi qu'à sublimer des biens de consommation ? Entre The Velvet Underground, les mémorables Marilyn ou les boîte de Campbell's, il a toujours indirectement assuré la promotion de produits culturels mais aussi de simple biens de consommation. Qu'est-ce qui aurait bien pu arrêter l'américain ? D'où venait son énergie créatrice ? Que cherchait-il dans l'Art ? Avait-il des valeurs, une éthique ?

En attendant, il ne reste plus que quelques jours pour profiter de l'exposition au Musée des Beaux Arts de la ville de Montréal, les affiches disparaîtront des murs le 15 mars prochain.

-Louison Larbodie



DR

Kingsman
services secrets - God save the Queen

Après Jupiter Ascending le mois dernier, nous continuons dans ces films auxquels Hollywood ne nous avait plus habitués. Matthew Vaughn quitte le monde des super-héros après en avoir fait une relecture pop (Kick-Ass) et une lecture tout court très habile (X-men le commencement) pour s'attaquer aux films d'espionnages, avec Kingsman. Une occasion de plus, il en fallait, de constater qu'il réside encore et toujours des résistants au formatage hollywoodien.

Le film débute sur un mouvement aérien au milieu du désert avec une bande sonore rock 'n' roll, les morceaux d'un fort explosent pour former les titres du générique. Quelques plans plus tard, la mort de l'un des membres de la compagnie d'espionnage marque la création du drame fondateur. Cette scène d'ouverture fait office de véritable note d'intention : un film rock, débridé, se reposant entièrement sur ses personnages. Le film ne perdra jamais de vue le développement de ses protagonistes incarnés par un Colin Firth à contre-emploi (le rendre crédible en machine à tuer est déjà un exploit en soi), et un Samuel L. Jackson qui a l'air de s'amuser comme s'il était chez Tarantino. Mais surtout, la révélation du film reste le jeune Taron Egerton en parfait marginal qui se révèle à travers son parcours initiatique. D'ailleurs à travers ce parcours, le scénario dégage une habile réflexion sur le besoin de prendre en compte l'héritage du passé, à travers les coutumes que se transmettent les Kingsman, mais aussi la nécessité de ne pas renier sa différence présente.

Ce film s'oppose radicalement aux James Bond version Daniel Craig (Skyfall en tête) et sa lecture très premier degré, très sérieuse (traduire par «plus mature») des films d'espionnages. Ici rien de tout cela, bien au contraire, Vaughn lorgne plutôt sur les James Bond des années 60-70 avec ses méchants mégalomanes extravertis et leur second degré perpétuel. En ces temps de «Nolanisation» à l'extrême de n'importe quel blockbuster monochrome, il serait dommage de bouder notre plaisir devant un tel feu d'artifice de couleurs et d'irrévérence. Kingsman s'inscrit dans la lignée d'un certain mouvement punk, contestataire de l'ordre établi dans la société et qui invite à faire éclater joyeusement tout ce beau monde. L'anarchisme assumé du film culmine dans un plan séquence de carnage dans une église (!) qui met subtilement en contradiction la morale du spectateur mais aussi son désir d'assouvir ses pulsions meurtrières, bien humaines. Vaughn s'autorise tout (le grand méchant n'est-il pas un ersatz de Bill Gates ou Steve Jobs ?), et livre avec générosité un grand défouloir où la population s'entre-tue aux quatre coins du monde. D'ailleurs comment ne pas évoquer le sort explosif réservé à l'élite de la planète, du Conseil de sécurité à la Maison blanche, à la fois extrêmement osé dans une telle production et extrêmement galvanisant. Matthew Vaughn compense son budget restreint (certains effets spéciaux s'en ressentent) avec une mise en scène toujours plus inventive et dynamique des scènes de combats. Il en profite même pour reprendre des idées antérieures, comme la vue à la première personne de Kick-Ass, pour les emmener encore plus loin.

Sans doute l'un des spectacles les plus fun (terme souvent employé, mais rarement à juste raison), et surtout politiquement incorrect, gore, subversif (depuis quand avait-on vu un héro de teen-movie autant sexualisé ?) et mal élevé que vous verrez cette année. En comparaison, le prochain James Bond nommé Spectre, toujours réalisé par Sam Mendes, risque de paraître bien fade.

- Nicolas Renaud



Paris is a moveable feast

Depuis quelques années Paris reprend du galon en matière de soirées et on la considère davantage comme une concurrente potentielle des soirées berlinoises. De nouvelles boîtes branchées ont en effet ouvert, mais elles sont confrontées à la tendance grandissante des squats : quand les fêtards fuient l'atmosphère aseptisée des clubs pour l'excitation d'une aventure illégale.

La capitale a vu naître de nouvelles figures de la nuit ces dernières années telles que le Wanderlust, le Carmen, ou encore le Showcase. Tous sont dans des complexes particuliers : le Carmen est dans une ancienne maison close, le Showcase dans un ancien hangar à bateaux sous le pont Alexandre III, et le Wanderlust se situe dans la cité de la mode, sur les quais. Ces endroits originaux sont rapidement devenus prisés par les fêtards, qui viennent autant pour le lieu que pour la musique. Cependant si chacun de ces clubs sont différents, les mêmes problèmes persistent pour leur clientèle : le budget de cette dernière explose vite entre le prix de l'entrée et/ou des consos, et l'on a souvent l'impression de ne voir qu'une catégorie de personnes y entrer.

C'est là que les squats interviennent. Comme l'explique Aladdin Charni, l'un des principaux acteurs des Free Parties à Paris, il y a vraiment une demande de lieux alternatifs dans la capitale. Les squats sont alors les endroits idéaux réunissant non seulement des concepts artistiques, mais aussi permettant à de jeunes artistes peu aidés d'exposer ou de mixer. Ce qui séduit d'abord les fêtards, ce sont les lieux improbables dans lesquels ces soirées clandestines se déroulent : le Poney Club et le Pipi Caca Poney Club étaient respectivement dans un ancien abattoir du XVème arrondissement, et dans des toilettes publiques abandonnées dans le Xème arrondissement, avant qu'ils ne soient fermés. On découvre des endroits oubliés de la ville blanche qui ont, malgré tout, un certain charme.

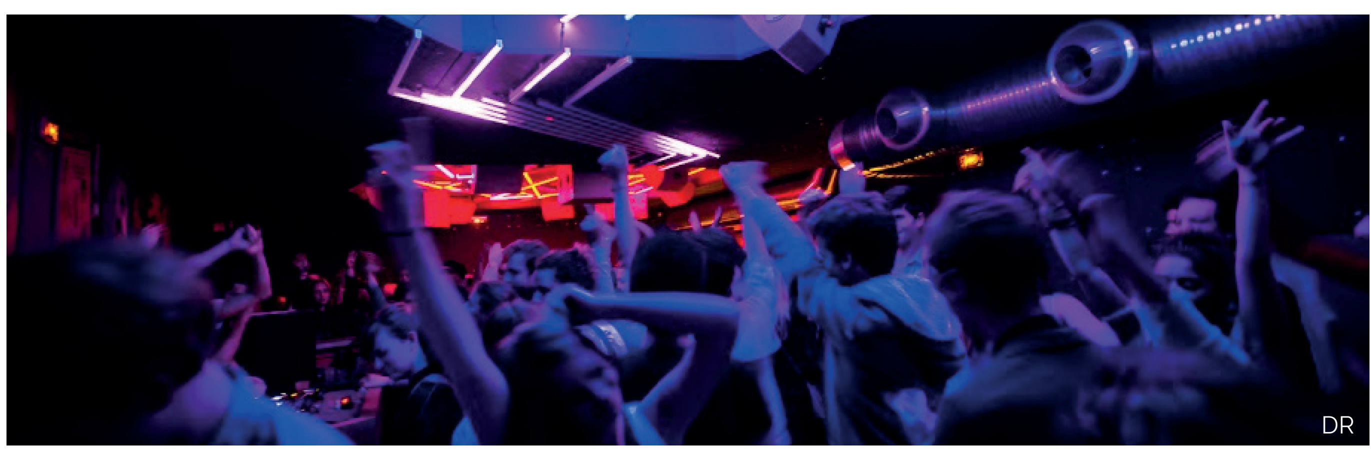
Et puis ce qui amuse, comme pour les soirées dans les catacombes, c'est cette inversions des codes des boîtes de nuits : rares sont ceux qui viennent en talons ou costumes, on ne sait pas vraiment où l'on met les pieds donc mieux vaut avoir une tenue dans laquelle on est à l'aise. Bien sûr les prix attractifs aident aussi à attirer un public, et qui plus est un public très large au contraire des clubs. C'est d'ailleurs ce que cherchent les organisateurs de ces évènements, démocratiser la fête, la rendre accessible à tous.

Enfin ce qui charme vraiment les noctambules, c'est le goût d'aventure que ces soirées procurent. En effet, savoir que l'on se met en danger en étant dans l'illégalité, et parfois en passant par des lieux peu sécurisés (si l'on prend le Pipi Caca Poney Club il fallait passer par les égouts pour rejoindre le dancefloor) rend tout de suite la soirée plus excitante et plus piquante.

Cependant ces fêtes sous adrénalines peuvent tourner au cauchemar, en témoigne ce fait divers datant de 2011, où des cataphiles (ndlr : amateur de catacombes) s'étaient perdus dans les galeries souterraines interminables avant d'être retrouvés par les pompiers deux jours plus tard, complètement épuisés. Pour les organisateurs les répercussions peuvent être conséquentes : garde à vue, chefs d'inculpation lourds, comparution devant un tribunal □ Les squats sont alors soient repris pour devenir des clubs, comme ce fut le cas pour La Main Jaune, soient ils retournent à l'abandon, et cela dans l'indifférence générale. Les organisateurs peinent à mobiliser les foules pour garder ces lieux ouverts et pour financer de nouveaux évènements : lorsqu'Aladdin Charni a voulu soulever des fonds pour recréer un lieu dans le même esprit que le Poney Club, la collecte n'a pas été aussi fructueuse qu'elle aurait dû être, puisque sur les 15 000 € demandés seulement 1 860 ont été récoltés.

Il semble que, finalement, les fêtards soient tout autant attachés au côté dangereux et illégal de ces lieux qu'à leur éphémérité.

-Alison Roi


DR

Les vieux, ce nouveau phénomène de mode

Ce n'est pas parce qu'on a plus de 60 ans que l'on est condamné à porter des pulls Damart et des chaussons Isotoner. Les marques de mode ne cessent de nous le prouver dernièrement à travers des campagnes affichant le 3ème âge dans toute sa splendeur. C'est ce qui s'est passé lors de la dernière campagne de Céline qui mettait en scène l'écrivaine octogénaire Joan Didion et qui a immédiatement fait le buzz sur Internet.


DR

Bien évidemment, la marque n'est pas la seule à avoir exploité le crédo puisque la marque Yves Saint-Laurent a utilisé l'icône folk Joni Mitchell comme égérie d'une de ses campagnes. Dans le même registre, Dolce & Gabbana ne cesse de produire des campagnes publicitaires où la famille traditionnelle à l'italienne est mise à l'honneur (et par conséquent les « mamas » italiennes le sont aussi). De même, The Kooples avait déjà encensé le 3ème âge avec son célèbre couple Jean-François et Tanya (septuagénaire et sexagénaire). Et enfin, la très controversée marque American Apparel avait photographiée Jacky O'Shaughnessy (62 ans) en petite lingerie dans une position acrobatique assez invraisemblable avec le slogan provocateur: "Sexy has no expiry date".

> « Sexy has no expiry date »

Mais n'oublions pas que ce phénomène n'est pas neuf, puisque Ari Seth Cohen, déjà nous proposait son blog de "street style" de personnes âgées « Advanced style » et nous démontrait ainsi qu'on pouvait avoir les cheveux gris et un sens du style redoutable.

Dans une société où la jeunesse est synonyme de beauté et où les diktats esthétiques ne cessent d'encenser de jeunes mannequins à la peau lisse et dénuée de quelconque imperfection, l'utilisation de personnes âgées pour des campagnes de mode fait office de véritable pied de nez à la profession.

La paupière tombante mais le regard malicieux, le coin des lèvres ridé mais le sourire insolent ; ces figures emblématiques d'une génération délaissée semblent nous affirmer avec aplomb: « la vieillesse comme la jeunesse ne sont que des états d'esprit. »

Mais il ne faut pas se leurrer : si la poésie de ces clichés sous-entend une certaine nostalgie quant à des époques révolues, l'utilisation marketing de personnes âgées n'est là que pour s'adapter à la clientèle vieillissante de ces marques. Sans doute lassées de ne pas se reconnaître dans des égéries toutes plus jeunes et plus parfaites les unes que les autres, les marques ont décidées de jouer la carte du mimétisme auprès de leurs clientes et il semblerait que ça marche. Devant ce constat, une seule phrase s'impose: longue vie aux vieux !

- Eloise Prével

Les Merveilles

Alice au pays des Abeilles

Les Merveilles d'Alice Rohrwacher est un peu l'intrus partout où il passe. OVNI de la croisette et méprisé par les salles de cinéma, il a pourtant raflé le Grand Prix à Cannes. La presse n'en a pas touché un mot. 2014, année de la bouillabaisse des émotions, n'a pas été séduite par ce petit film du terroir humble et poétique.

Une jeep parcourt un champ. Le blé est jaune passé et la mer d'un bleu puissant. Le vert ne se remarque pas et les couleurs chaudes diffusent leur aura autour d'elles. Le charme du cinéma italien et de cette esthétique typique est repris, respecté, magnifié. Lorsqu'une pirogue traverse la mer, Alice Rohrwacher filme l'eau sur presque tout l'écran. Un bout de la pirogue et un homme peinent à se frayer une place sur le bas côté de l'image. Ce plan dépecé de toute chair ne laisse que le squelette et amène à une forme d'essentiel. Cela rentre en symbiose avec l'histoire. Il y a autant de délicatesse dans la manière de diriger les acteurs que de choisir comment l'on va filmer le plant de tomates. Dans ce doux accord, l'espace participe à l'histoire. La mer, lieu de la liberté, lorsque le père proclame en slip les chevilles dans l'eau "Mes filles sont libres !". Elle reviendra plusieurs fois, témoin des moments calmes. A l'inverse, la maison est le lieu des tensions et de toutes les violences. L'espace a une utilité non seulement esthétique mais aussi narrative que de rares films savent utiliser avec autant de brio.

Dans une famille d'apiculteurs, les caractères du père et de Gelsomina, l'aînée, entrent en collision. L'amour qu'ils se portent l'un l'autre est confronté à leurs différences. D'un côté, le père, loin des réalités : il dira ainsi lors d'une conversation que lorsque l'argent ne servira plus, ils seront bien heureux de ne pas en avoir. Cette phrase édifiante sur le personnage le montre comme un vieil utopiste tentant de protéger ses filles contre le diable qu'il voit dans la société. Mais la prison qu'il crée autour d'elles est refusée par Gelsomina, la chef de famille officielle grâce à sa détermination et son courage. Adolescente, Gelsomina rêve de Milan, de robes à paillettes et de garçons. Jamais cela ne tournera dans le cliché ou dans la niaiserie. Cela restera toujours en arrière plan, comme si ce sujet n'importait pas à la réalisatrice. L'histoire se focalise donc sur ces deux personnages et leur amour entre le malsain et le bestial. L'aspect instinctif de la protection est omniprésent. Ils sont un clan. Une espèce en voie de disparition à sauvegarder.


DR



Les personnages sont approfondis, toujours entre la faille humaine et la perversité. Ils ne seront jamais définis comme fous mais jamais comme totalement sains d'esprit non plus. Ce regard ambivalent semble être celui de la société contemporaine qu'ils refusent. Pour la réalisatrice, ses personnages ne doivent pas être psychanalysés. Ils sont hors du temps, hors des normes, de sorte qu'on ne peut les comprendre.
Dans cette situation a priori inébranlable apparaît la merveille : Monica Bellucia toute de blanc vêtue. Présentatrice dans Le pays des Merveilles – émission ridicule visant à présenter les régions italiennes – elle rencontre Gelsomina lors du tournage de la présentation de la prochaine émission. Celle-ci se déroulera en Ombrie, la région de Gelsomina. De cette merveille, d'autres arriveront : un spectacle de Gelsomina et Martin – jeune délinquant adopté par la famille contre de l'argent – ou les chants des mamas italiennes aux mélodies sorties de la terre... En quelque sorte, la beauté est filmée pour elle même. Sans prétexte, sans atours, sans détours.
Alice Rohwacher tente le réalisme. Pour ce motif, les abeilles utilisées sont vraies, sans trucages. Les acteurs ont dû apprendre l'apiculture, introduire les abeilles et les autres animaux dans les champs des mois avant le tournage. Les Merveilles est une sorte de colonie de vacances pour apprendre la vie à la campagne. Mais il manque le contexte de toute cette beauté. Sans lui, les personnages sortent de l'intemporalité. Ils nous semblent fragiles et éphémères. Leur mort ou leur oubli est inévitable.

Les Merveilles reste comme un roman de vacances : anecdotes et expériences. Les Merveilles est donc l'invisible de 2014 ; victime de sa modestie, il signe cependant un retour à la tradition du cinéma italien avec splendeur.

– Emma Pellegrino

GOMINA : dansant et psychédélique

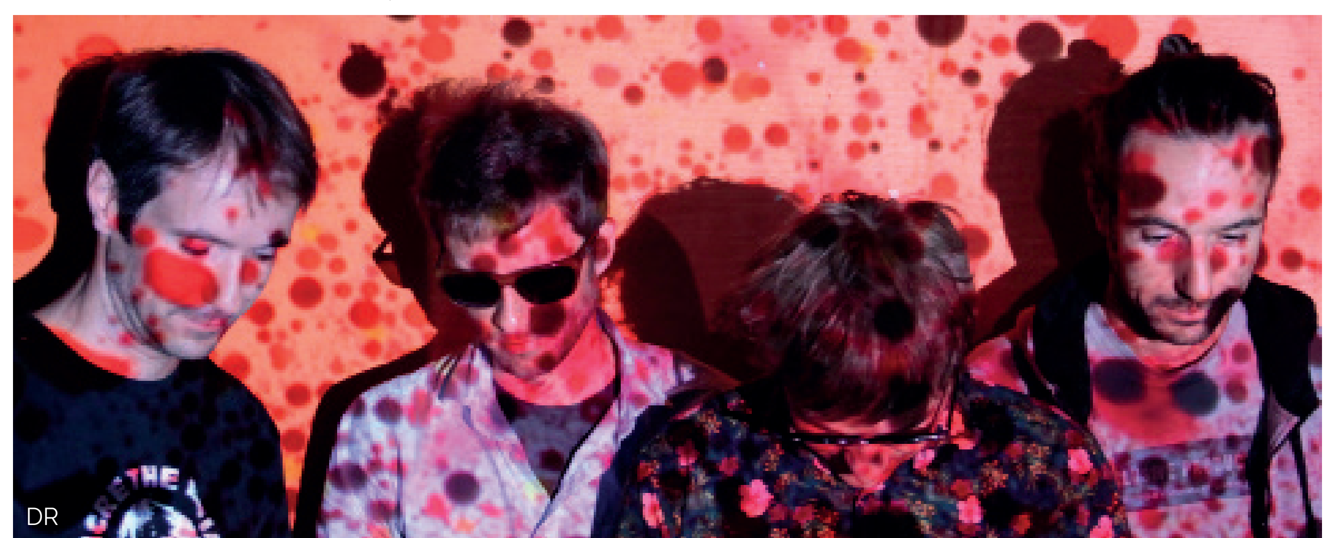
Mettons nous d'abord d'accord : Prints est le premier "vrai" album de Gomina, bien qu'avant le maxi EP Into The Sunny Gray avait pu nous donner un (très bon) avant gout. L'annonce de ce premier album, accompagnée du premier single Stupid déclencha chez nous une réaction aussi forte que la reformation des Stone Roses en 2011. Après avoir récupéré le disque à la Release Party Caennaise, une écoute approfondie s'imposait donc :

Hotel Biarritz ouvre donc ce disque de la manière la plus douce et planante qu'il soit, à la manière d'un prélude. Une instrumentale profonde et lointaine, quelques paroles murmurées, des chœurs aériens et voilà déjà le second morceau qui commence. Asleep porte bien son nom et nous fait bouger frénétiquement, l'impression que tout s'accélère se confirme jusqu'à la dernière seconde du morceau. Gomina Getcha revient sur une base plus pop et les différents claviers qui ondulent dans l'oreille nous rappellent bien ce style propre à Gomina. Cet album a la particularité de se balader dans différents styles tout en restant dans la pop, et Run Run nous emmène côtoyer des rythmes hip hop, tout comme Let Me Go plus loin dans l'album. L'interlude Circuits sert de connexion audio et nous permet d'accéder au tube de l'été 2014 : Stupid s'ouvre sur une longue introduction qui explose et laisse place à un couplet aérien. On chante les paroles dès la première écoute et on oublie le temps qui passe...

Peu de répit, Honolulu nous remet dans une ambiance rock avec une basse jouant des accords, ce qui fait toute l'originalité du morceau qui devient instantanément notre véritable coup de coeur. Mention spéciale à la deuxième partie du morceau qui est simplement magique. Sun's Gone est un mélange entre une rythmique énervée et des claviers au son très synthétiques. L'outro (ndlr : conclusion d'un morceau de musique) du morceau nous éloigne de plus en plus de la lumière jusqu'à présent permanente dans Prints, pour arriver a She's Like, qui est le morceau le plus torturé et étrange. Airline, courte interlude, nous annonce la fin, avec une instrumentale nostalgique. Le son de la mer vient ajouter un côté apaisant et dramatique qui laisse penseur. Commence alors Kinda Girl, douzième et dernier morceau de Prints. La beauté nous envahit, on écoute les paroles et on se met à chanter : "She was the kinda girl you like to hug ; She was a shiny pearl you'd like to hold". L'instrumentale posée nous ferait presque oublier que c'est la fin, mais tout nous y fait penser, surtout cette partie de clavier où l'on croit entendre le solo de Don't Look Back In Anger, chanson déprimante par excellence. Lorsque la dernière note se dissipe, le silence se fait insupportable, preuve que Gomina a réussi son final...

On retiendra le très bon travail des claviers au niveau de la modulation des sons, les chœurs sont toujours au plus haut niveau. Plus dansant et abouti que Into The Sunny Gray, Prints, approche la perfection, si ce n'est la touche, et on peut l'affirmer avec certitude, cet album a tout d'un grand.

- Jules Gaubert


DR

À l'heure de l'affaire SwissLeaks

Le journal Le Monde révélait au début du mois de février l'existence d'un système international de fraude fiscale et de blanchiment d'argent aux mécanismes bien huilés ; ainsi naissait l'affaire SwissLeaks. Encouragée par une banque, HSBC, l'étendue de l'affaire SwissLeaks ne se limite aujourd'hui évidemment pas à une simple question de morale mais ouvre la voie à une série d'interrogations. Qui se cache derrière ces révélations ? Comment une telle fraude a-t-elle pu être possible malgré tous les systèmes de protection relatifs au système financier actuel ? À qui peuvent bien appartenir les noms des clients liés à l'affaire ? Explications.



©AFP

Une enquête longue d'un an.

Si son dénouement date du mois dernier, le début de l'enquête a quant à lui des origines plus anciennes. Petit bond dans le passé, quand, en janvier 2014, le quotidien Le Monde se retrouve face à des données bancaires mondiales révélatrices d'une fraude internationale. Ces données portent sur la période 2005-2007 et permettent dès lors d'établir un rapport avec les données fournies par un certain Hervé Falciani, ex-employé d'HSBC et clé de voûte de l'affaire des évadés fiscaux de 2008. C'est cet homme, mis en examen par la suite, qui a soustrait sur cette période des milliers de données bancaires. Le mois suivant, une clé USB est remise au siège du journal, à Paris, et le Consortium international pour le journalisme d'investigation (ICIJ) se charge de l'enquête qui mobilise une petite cinquantaine de pays. La cigarette à la main, le téléphone dans l'autre et une tasse de café noir à côté de l'ordinateur qui affiche des chiffres vertigineux, le tout dans une pièce tapissée de Post-it, les quelques 154

enquêteurs de l'ombre mobilisés pour cette affaire n'ont pas dormi toutes les nuits. Ce sont eux qui ont structuré puis croisé les données, ce sont eux qui sont parvenus à collaborer pour faire de ces données bancaires une enquête aboutie avec ampleur et précision, entre fraude et évasion fiscale.

Alerte à la fraude organisée !

Derrière toute cette affaire, l'établissement britannique bancaire HSBC ; des filiales aux quatre coins du globe et un statut de deuxième banque mondiale qui reste indétrônable. Une de ses filiales est basée à Genève en Suisse, HSBC Private Bank, et c'est avec sa complicité que les 180 milliards d'euros appartenant à 126.000 clients précisément et 20.000 sociétés offshore ont été dissimulés dans des paradis fiscaux entre novembre 2006 et mars 2007.
Il faut savoir qu'il existe aujourd'hui au sein de la sphère financière un nombre important de protections mises en place afin de lutter contre la fraude fiscale des particuliers et des entreprises, notamment au niveau de l'Union européenne. La juridiction de cette association unique au monde en terme d'intégration économique et politique ne met pas de côté la lutte contre les fraudes. Ce n'est pas tout : l'Office européen de la lutte antifraude (OLAF) travaille depuis 2011 dans le but de protéger les intérêts économiques de l'Union, tout comme le tout récent Parquet Européen... Un coup « immense, retentissant » comme le décrit le quotidien Le Temps semblait donc inenvisageable.
Pour comprendre les rouages les plus abstraits au premier abord de cette affaire, il est nécessaire de revenir en arrière. En 2005, la direction d'HSBC prévient ses clients d'une nouvelle taxe européenne sur l'épargne en précisant que « de nombreux instruments et structures existent » pour échapper à cette taxe. Les plus riches clients de la banque, qui sont acceptés dans la filiale helvétique, vont alors vouloir placer leur argent dans le but de passer à côté d'une nouvelle taxe. Bien sûr, la banque entend préserver sa propre confidentialité mais aussi l'anonymat de ces clients, leur attribuant ainsi un numéro, la possibilité d'avoir plusieurs comptes et de ne plus être inscrite comme étant une personne physique mais morale et plus frappant encore, celle de créer une fausse entreprise ! En usant de stratagèmes innovants et ingénieux, HSBC est donc parvenu à détourner les puissants organes de protection contre l'évasion fiscale, mais aussi à créer un scandale d'ampleur planétaire.

Divers univers pour ces clients hors normes.

L'allergie aux taxes a conduit plus de trois mille français à dissimuler leurs avoirs au fisc. Leurs professions sont variées mais ils ont tous un points commun : le déstabilisant nombre de zéro sur leur(s) compte(s) en banque ! Entrepreneurs, médecins, avocats, ou même femmes aux foyers et retraités, stars du show-biz, héritiers... La diversité de ces clients ne manque pas et si aujourd'hui certains déclarent avoir déjà régularisé leur situation avec le fisc, une soixantaine de procédures judiciaires sont en cours pour d'autres.
Sur le plan international, ce sont deux-cent pays qui sont touchés par ce scandale. Alors que la variété de ces contribuables s'étend, on apprend que l'origine de la fortune de certains provient du blanchiment d'argent sale opéré. Ces clients nous permettent de nous plonger dans un registre plus sulfureux puisque leur argent proviendrait d'activités totalement illégales comme le trafic d'armes, de drogue ou encore de diamants.

L'affaire SwissLeaks, c'est donc non seulement une longue histoire d'évasion fiscale qui a remué le monde politique et économique, mais aussi et finalement une véritable mise en garde pour les autorités. Maintenant que l'immense réseau frauduleux a été démantelé, le fisc ne reste pas à l'abri de nouvelles évasions vers des paradis fiscaux aux avantages non négligeables pour les clients fortunés. Les capitaux des pays les plus en difficultés sont maintenant eux-aussi susceptibles de partir en cavale ! Ce que l'on peut aujourd'hui surnommer « l'opération chocolat » ne seraient donc que les prémices d'une affaire d'une ampleur encore – toujours ? – plus importante.

-Céline Jollivet

Sergio Mattarella, l'anti-berlusconien au pouvoir

PORTRAIT - Le 31 janvier dernier, le quatrième tour de l'élection présidentielle a permis à l'Italie de connaître son douzième président, Sergio Mattarella. Ancien ministre, cet homme discret en Italie est presque inconnu à l'étranger. Cependant, le successeur de Giorgio Napolitano présente un profil neuf au sein d'une classe politique suffisamment discréditée. Entre la perte d'influence de Berlusconi et le coup de maître de Renzi, l'avènement de Mattarella marque une rupture singulière en ce début d'année 2015.


DR

Napolitano n'en pouvait plus. Après avoir été réélu en avril 2013, par défaut, par les grands électeurs de la péninsule, le prédécesseur de Mattarella tirait sa révérence, la faute à sa fatigue et ses 89 ans. Son dernier mandat, il le doit à l'incapacité des parlementaires et autres grands électeurs de s'entendre : l'enjeu de cette nouvelle élection de janvier était donc fort. Il fallait ainsi un nouveau président digne de ce nom. Pour remplacer le très populaire Napolitano, le combat fut difficile et indécis. Tout d'abord, les trois premiers tours ne donnèrent pas de vainqueur du fait que la majorité des deux tiers est nécessaire pour accéder au Quirinal, l'énorme résidence présidentielle. Cependant, le tour suivant était attendu, car une simple majorité de 505 voix permettait de mettre fin au suspens. Ce tour, Matteo Renzi l'attend. En effet, le président du Conseil prépare ce scrutin depuis plusieurs semaines. Redoutant une mésentente comme lors de la réélection de Napolitano, son aura politique lui permet de regrouper suffisamment de voix pour permettre au méconnu Sergio Mattarella, 73 ans, d'accéder au poste le plus prestigieux de l'État.

Un homme touché par la mafia

Très longuement applaudit au Parlement après l'annonce de sa large victoire, ce Sicilien de naissance présente depuis le début de son mandat une discrétion sans pareil. Grandissant auprès de sa famille, le jeune homme s'intéressait au droit, se destinant à être professeur. Cependant, un événement tragique touche sa famille, investie en politique. Mattarella n'a pas oublié l'assassinat

de son frère Piersanti au début des années 1980. Celui qui était président de la région de Sicile voulait rompre avec la mafia en votant des lois contre ce système, et il le paya de sa vie.

Mattarella se lance ainsi en politique, et devient militant dans la Démocratie Chrétienne sicilienne. Il gravit rapidement les échelons : parlementaire pendant un quart de siècle, il est plusieurs fois ministre. C'est d'ailleurs lors de son mandat de ministère de l'Instruction en 1990 que cet homme de conviction démissionne. Il marque à ce moment son désaccord avec la loi Mammi, permettant selon lui à Berlusconi de garder son emprise sur les télécommunications. L'opposition à celui-ci est constante durant sa vie. Mattarella change ainsi de bord politique et se place à gauche, pour ne pas être trop proche de l'ex-Cavaliere.

L'année 2011 marque un nouveau tournant dans la vie de l'actuel président de la République. Certainement lassé des querelles politiciennes auxquelles il n'a jamais pris part, il dit au revoir à la politique et devient juge à la Cour constitutionnelle. C'est pendant ces quelques années qu'il se porte garant du respect de la Constitution et est présenté comme le défenseur de la République péninsulaire. Veuf depuis 2012, ce père de trois enfants vit à quelques centaines de mètres du Quirinal, dans la discrétion. C'est en ce début d'année 2015 qu'il sort de cette vie bien rangée. N'acceptant aucune interview ni invitation sur les plateaux de télévision, il est choisi par Matteo Renzi comme candidat à l'élection présidentielle.

« il garde un rôle majeur lors des crises politiques. »

Le coup parfait de Matteo Renzi

Son élection est finalement un coup politique de Renzi, ayant réussi à répondre aux nombreux défis qui l'attendaient. Le leader du Parti démocrate était attendu au tournant, après la grande victoire de sa famille politique aux dernières européennes (40 % des voix). Le scrutin de ce début d'année permet à Renzi de reformer une majorité large et solide : il ne s'est pas entendu avec Silvio Berlusconi pour présenter un candidat commun. L'actuel président du Conseil a profité de la fragilité de Berlusconi (condamné pour fraude fiscale), qui souhaitait garder une alliance avec lui pour obtenir une grâce et ainsi retrouver un rôle politique. Mis au pied du mur, l'ex-Cavaliere voit ainsi son parti fissuré entre ceux lui reprochant son manque de tactique et ceux rejoignant la majorité. De plus, le jeune Renzi réunit les partisans de son parti, dont une partie lui en voulait de ce rapprochement passé avec Berlusconi.

Le résultat est sans appel en ce 31 janvier : le quatrième tour donne la victoire au candidat de Matteo Renzi, rassemblant autour de son nom 665 voix des 1 009 sénateurs, députés et délégués régionaux. C'est une victoire pour le sulfureux Matteo Renzi, une cuisante défaite pour Beppe Grillo et Silvio Berlusconi. En effet, Beppe Grillo, l'étoile filante du parti Movimento 5 Stelle n'a pas eu d'influence dans ces résultats, tout comme les partisans de Berlusconi, ayant voté blanc. Contrairement à 2013, les grands électeurs se sont entendus, la grande majorité place ainsi l'homme aux cheveux blancs au poste le plus prestigieux de l'État. Pourtant, les pouvoirs du président de la République sont limités, il garde surtout une influence spirituelle et un rôle majeur lors des crises politiques.

Finalement, ce résultat permet à Matteo Renzi de démontrer ses talents de leader d'une vaste majorité parlementaire : il gouverne à partir de maintenant avec la majorité ayant soutenu le candidat Mattarella, sa propre famille politique ainsi que les anciens berlusconiens. Le bouillant président du Conseil va ainsi pourvoir se servir de ce serviteur incorruptible de l'Etat comme une base pour sa politique. Fidèle, Sergio Mattarella occupe cependant un poste plus honorifique qu'autre chose, mais il représente les espoirs de lutte contre la mafia. Déjà que Matteo Renzi domine largement la scène médiatique par une personnalité hors du commun, l'austérité du nouveau chef de l'État ne changera pas la donne. Bien au contraire, puisque ce retrait médiatique va sublimer le président du Conseil. Permettant également à ce dernier de continuer sa politique, Mattarella veut être, plus que jamais, l'antithèse du médiatique Berlusconi dont le souvenir n'est pas forcément agréable.

La tranquillité et la discrétion du Sicilien de 73 ans peuvent devenir un handicap, après le mandat d'un Napolitano très populaire et aérien face aux crises. C'est ainsi que la majorité parlementaire peut être fragile : il reste maintenant au duo à la tête de l'Etat à ne pas faire regretter aux Italiens le départ du prédécesseur de Sergio Mattarella.

- Sergio Mattarella

Black Mirror

Confession d'un visionnaire pessimiste

Êtes vous à l'aise ? C'est la question que vous pouvez vous poser après avoir vu un épisode de Black Mirror. La série britannique diffusée sur Channel 4 depuis 2011 fut créée par le journaliste Charlie Brooker. Son style d'humour décalé se trouve plongé dans un pessimisme satirique qui lui valu plusieurs récompenses, notamment en tant que chroniqueur mais aussi en tant que meilleur espoir aux British Comedy Awards. Brooker se met au service d'un humour qui lui permet d'attaquer un sujet de polémique grave tout en l'appréhendant sous un angle prudent. Mais c'est en mettant cet humour de côté qu'il crée la série Black Mirror, concentré de déshumanisation, de terreur et d'un effrayant réalisme qui pousse d'abord les spectateurs vers un malaise commun puis vers une réflexion plus mure sur une société qui nous façonne.


© Channel 4

Contrairement au format classique d'une série, Black Mirror trouve son cheminement dans un format qui constitue à ce jour sept épisodes, c'est à dire trois épisodes dans une première saison, trois autres dans une deuxième et un épisode spécial Noel. La rareté des épisodes est en parti due au fait que chacun d'entre eux constitue une intrigue différente qui peut autant prendre place dans un futur proche que dans un futur éloigné. Au delà de l'intrigue c'est aussi la distribution et la réalisation qui se voient renouvelées à chaque épisode mais toujours dans un habile scénario sorti tout droit de la plume de Charlie Brooker. Le point en commun qui permet de les rassembler dans une seule et même série, c'est cette visée dénonciatrice de la place de la technologie dans un monde qui pourrait difficilement s'en passer.

L'ironie du sort est que Brooker se sert des médias et de la télévision pour diffuser son invention, un choix tout à fait pertinent puisqu'il s'approprie l'addiction du spectateur pour en faire une cible plus facilement réceptive à ses idées.
Tirer les ficelles d'une addiction, c'est ce que chaque épisode montre très bien ; souvent cette série d'anthologie nous fait suivre plusieurs personnages victimes de la montée en puissance d'une technologie qui se manifeste sous toute ses formes : la pression des médias, la facilité d'accès à la vie privée, une surveillance constante et régulière. Les sentiments des personnages sont ainsi représentatifs des répercutions qu'entraine une dépendance à ces différentes formes de soumissions : la paranoïa prédomine (ici l'impression d'être toujours surveillé), la perte de sentiments concrets à l'égard d'un autre personnage, l'absence de vie privée... en bref, nous avons sous nos yeux la vision d'un monde que la technologie a rendu dystopique.

Si Charlie Brooker pose un regard sombre et, nous l'espérons, exagéré sur la société de demain, c'est bien dans l'idée de faire réagir le spectateur face aux effrayantes similitudes que la série entretient avec le monde d'aujourd'hui. De plus le choix de thématiques d'actualités (à travers une vision futuriste) rend les sentiments du spectateur plus facilement atteignable de par la simplicité que l'on a à s'identifier au personnage principal ; une forme d'empathie créée par la tournure tragique que prend le destin du protagoniste mais aussi grâce à une performance avisée d'acteurs plus ou moins renommés face au défi qu'est l'interprétation d'une situation si démoralisatrice.
Enfin Charlie Brooker ne semble pas non plus appeler à la rébellion puisque lui même se met au service des médias, il semble plus objectivement recommander la prudence face à l'ampleur que prennent certains produits du monde moderne.

Regarder Black Mirror c'est donc regarder demain d'un œil pessimiste mais informé, c'est ouvrir les yeux sur une société de consommation que l'on croit naissante mais qui opère depuis déjà plusieurs années, c'est réaliser que nous sommes le futur d'un monde dont certaines faces sont instables, c'est placer sa vulnérabilité au service d'une série dont on ne sort pas indemne.

– Nicolas Cury

Photographie Urbex l'exploration au bout des doigts


© Florent

Passionné de photographie et de musique, Florent, 28 ans et photographe amateur, nous plonge dans l'univers de l'exploration : la photographie urbex. Alors si les ronces, les lieux désaffectés et interdits de visite ne vous font pas peur, c'est le moment de jeter un coup d'œil. Portrait.

Who's this guy ?

Animateur d'équipe sur un plateau téléphonique dans la distribution de gaz le jour, photographe d'exploration lors de son temps libre. Florent, 28 ans et originaire de Rouen est amateur d'urbex depuis désormais 2 ans. Armé d'un Canon 7D et accompagné de Matthieu son binôme (M.Michel Photographie), il arpente les lieux abandonnés, désaffectés et interdits d'entrée. Quitte à entraver la loi pour profiter du paysage, autant en faire profiter les autres. Il s'approprie le temps de quelques heures châteaux, manoirs et usines, le regard fixé à son objectif.

Le déclic du clic

« En fait j'ai toujours été attiré par l'image et la photo, en 2007 déjà j'avais tenté l'expérience en m'achetant mon premier reflex, mais j'avais des connaissances qui maitrisaient la photo et qui ne m'ont pas forcément encouragé à continuer, du coup j'ai laissé mon appareil au chaud dans un placard, jusqu'en 2013 ». C'est suite à une opération qui le cloue au lit durant 5 mois, qu'il replonge dans la photographie à travers la toile. « Ce sont des explorateurs connus tels que : Matthieu Pegard, Thomas Boivin et André Govia qui m'ont donné envie de me lancer à mon tour ». C'est alors le déclic et en quelques clics, le voilà remis sur pied, dépoussiérant son appareil photo, accompagné de son binôme qu'il a rencontré sur le net pour tenter à son tour l'exploration.

Evolution 2.0

Il créé alors sa page Facebook dans la foulée en Janvier 2013, dès ses tout premiers début dans la photographie. « Il fallait que je me frotte aux critiques et encouragements pour avancer et surtout pour progresser ». Deux ans plus tard, la page compte désormais 1 752 fans et 129 albums photos. Bowling désaffecté, châteaux, hangars, usines, manoirs... Le voyage est garanti. Photographe amateur, Florent a tout appris et testé en autodidacte à l'aide de son binôme.

L'urbex ? Pas si sex !

Pratiquer la photographie d'exploration entraîne forcément quelques petites anecdotes et complications□ « Se faire attaquer par une chouette, faire un cache-cache avec une autre personne présente sur les lieux, arriver sur un spot et se trouver face au proprio ou encore accéder à un lieu par 1m60 de ronces□ », chaque spot a son lot d'adrénaline. Pour pratiquer l'urbex, préparation et


© Florent

prudence sont donc de mise afin d'opérer dans les meilleures conditions. « Avec mon binôme, nous sommes relativement prudents et préparons nos expéditions, ce qui fait que nous n'avons eu aucun problème, pas de gros bobos, pas d'interpellation... Quelques frayeurs obligatoirement et coups de pression, mais tout s'est toujours bien passé ».

Une seconde jeunesse

Si l'urbex est son domaine de prédilection, ce n'est pas pour rien. « Je voulais retransmettre le passé à travers des lieux laissés à l'abandon. C'est un peu contradictoire dans le monde dans lequel on vit : de plus en plus de gens à la rue, de plus en plus de patrimoine sans vie, en ruine ». Faire revivre des lieux parfois oubliés, raconter une histoire à travers un cliché et susciter la curiosité des personnes qui suivent son travail. « Où as-tu pris ce cliché ? C'est magnifique », « C'est dingue comme endroit ! », « Je suis toujours émerveillé par d'aussi belles trouvailles », les commentaires d'encouragement fusent à chaque nouvelle exploration.

Lieux à l'abandon ? Oui, mais pas que...

Excepté l'urbex, Florent dispose d'une autre corde à son arc : la photographie de paysages. Aimant voyager, chaque excursion lui permet de s'immerger dans la photographie : Rouen, Evreux, Berlin, Londres, Paris□ Ses clichés nous font voyager entre gratte-ciel, grande roue, fleuves, ponts et panoramas, pour le plus grand plaisir de nos petites pupilles.

Doghy : mascotte de l'exploration

Partout où Florent shoot, Doghy est présent. Mais qui est ce Doghy ? « C'est une peluche que j'ai trouvé en 2012 dans un centre commercial, j'ai voulu l'amener à l'accueil pensant que c'était un doudou, mais personne n'en voulait. J'ai donc décidé de le faire vivre en le photographiant dans tous les lieux où je vais ». Ce petit compagnon est la mascotte de sa page Facebook et passe, pour son plus grand bonheur, d'un manoir abandonné au mur de Berlin en quelques clichés.

« Le passé dans l'objectif, l'avenir dans les clichés »

En pratiquant l'urbex, voyage et imagination sont de mise. « J'essaie de proposer quelque chose d'original et de faire en sorte que les gens s'évadent face à mes clichés. Ma devise : le passé dans l'objectif, l'avenir dans les clichés. En shootant des ruines ou des lieux à l'abandon, mon but est de leur redonner un regard neuf et un peu de vie ». Alors pour les plus courageux d'entre vous, il ne vous reste plus qu'à vous doter du matériel nécessaire, d'une bonne dose de courage, d'un regard décalé, d'une pincée de curiosité et le tour est joué ! Quant aux timides ou simples curieux, ne vous en faites pas, les liens ci-dessous sauront vous émerveiller.

- Marion Danzé

Better call saul, à la hauteur ?

Vince Gilligan, créateur de la série Breaking Bad, nous replonge à Albuquerque avec Better Call Saul, l'histoire du fameux avocat de Walter White (alias Heisenberg) et Jesse Pinkman : Saul Goodman. L'intrigue se déroule quelques années avant qu'il ne rencontre les personnage de la série Breaking Bad. Voyons donc ce que nous promet cette nouvelle série...


© Netflix

Il ne faut d'abord pas oublier que la série bénéficie de la notoriété de Breaking Bad qui avait fait exploser les audiences à l'époque. Ainsi, l'annonce de la sortie de Better Call Saul était largement basée sur son lien avec Breaking Bad. La série a d'ailleurs battu des records d'audience lors de la diffusion de son premier épisode : 6,9 millions de téléspectateurs étaient devant leur télévision sur la chaine AMC le 8 février dernier ! A priori, on pouvait donc s'inquiéter d'une production facile qui profiterait simplement d'un ancien succès. Pourtant, les premiers épisodes sont assez prometteurs, et les références à Breaking Bad ne sont pas si présentes. Evidemment, de nombreux fans se sont amusés à chasser les "easter eggs" dans la série ; en effet, on peut trouver quelques petits clins d'oeil à Breaking Bad, mais rien de très important si ce n'est le casting (on retrouve notamment Bob Oderick [Saul Goodman], le personnage de Tuco, le personnage de Mike Ehrmantraut) ainsi que le lieu puisque la série se déroule également dans la ville d'Albuquerque. La photographie ainsi que le montage sont très similaire à ceux de Breaking Bad.

Il s'agit donc de la vie de Jimmy Mc Gill avant qu'il ne devienne le célèbre Saul Goodman. C'est un petit avocat qui tente de faire au mieux son travail mais il est systématiquement confronté à des affaires où il est commis d'office et dans lesquelles il ne gagne que très peu d'argent. Cela l'amène à tenter certains coups pas tout à fait légaux. Une des forces de l'intrigue se trouve donc ce point : le personnage de Jimmy Mc Gill voudrait pouvoir faire les choses légalement et correctement mais il se retrouve rapidement et presque malgré lui dans des situations très délicates et illégales. Ce balancement entre légalité et illégalité permet de créer une tension très forte. Le jeu de Bob Oderick est très savoureux, on retrouve la frénésie et les flots de paroles qu'on avait pu découvrir dans Breaking Bad.

Pour faire court, la série est pour l'instant très prometteuse et c'est pourquoi nous n'irons pas vraiment plus loin dans l'analyse afin d'éviter les spoils.

- Tom Vander Borght

Vincent n'a pas d'écailles

Un super-héros qui se mouille

Il est grand. Il est maigre. Il est timide. Il porte des chemises à carreaux mais ne fait pas du tout l'effet d'un bûcheron. Il travaille lentement. Il est ailleurs, tout le temps. Est-il solitaire, libre comme l'air ? Non, il préfère l'eau. Et quand il en sort, il devient très fort. Il, c'est Vincent, un mec normalement surhumain, et Vincent n'a pas d'écailles raconte son histoire.

Générique terminé, le premier plan montre ce mec normal, pensif au bord d'un quai. Les plans s'enchaînent, sans lourdeur, et suggère, sans dialogues, un malaise. Toujours avec autant de subtilité et sans expliquer, Thomas Salvador, réalisateur et acteur du film, nous montre le pouvoir de Vincent et sa rencontre avec Lucie, jeune brune aimant aussi les rivières froides. Le nœud de l'intrigue se met alors peu à peu en place : il est amoureux mais doit à tout prix cacher son pouvoir. En transposant le topos du super-héros américain dans un univers « à la française », Thomas Salvador démontre que la narration a une véritable capacité à nous émerveiller, même sans effets spéciaux.

« Le premier film de super-héros français », « 100 % garanti sans effets numériques » et une bande annonce complètement atypique, la communication de ce film faisait déjà partie intégrante de l'œuvre. Vincent n'a pas d'écailles se revendiquait comme une œuvre « à la française », et joue de cela. Dans l'imaginaire commun, un film français est nécessairement dans une esthétique naturaliste, au plus près de la vie, sans artifices ou effets spéciaux. Un film américain, lui, sera souvent rattaché au grand spectacle, à la figure du héros total. Thomas Salvador confronte ces deux conceptions : il préserve les rebondissements d'un film de super-héros tout en le rendant le plus réaliste possible. Une histoire d'amour, l'utilisation du pouvoir en tant que justicier, une course-poursuite, une confrontation avec un homme des forces de l'ordre, les retrouvailles, tout y passe. Cela nous offre des moments d'anthologie comme lorsque Vincent, poursuivi par des policiers, bondi de voiture en voiture dans un petit village du sud de la France - Spiderman ne lui arriverait même pas à la cheville. Le cinéaste ne se perd jamais dans la parodie débile ou la transposition ratée. La singularité de son personnage lui fait réinvestir des lieux loin de notre quotidien ; les anciens lavoirs trouvent leur utilité avec Vincent et nous redécouvrons fleuves et lacs souvent sous des couleurs merveilleuses. Même si parfois l'équilibre lumineux du film semble un peu bancal, tout est soupesé, pensé. Vincent n'a pas d'écailles nous émerveille de joie et de rire.

- Benoit Michaely

Rencontre

Odezenne

Des punchlines de fou, des instrus sympas et des clips décalés, le groupe Odezenne prépare son prochain album et un concert à l'Olympia. C'est depuis une cuisine qu'on a parlé avec Jaco, chanteur de ce groupe qui, même en restant sur un banc, pourrait faire danser vos parents.



DR

Alix me disait hier au téléphone que le groupe ne pouvait pas vraiment avancer sans lui pendant les répétitions mais en dehors de ça, en création, comment le groupe travaille ? Les textes sont posés avant les sons ? Les compos sont travaillées ensemble ?

Ecoute sur ce nouveau disque on a vraiment beaucoup travaillé tous les trois, c'est-à-dire qu'on est constamment ensemble, on vit ensemble donc plutôt qu'un pôle écriture qui va amener ses idées et ses textes, un pôle musique qui va amener ses boucles, les choses, elles se créent un peu sur le moment, c'est-à-dire quand Mattia cherche des sons (ndlr : le compositeur du groupe), on lui dit si ça nous intéresse, on commence à travailler dessus et après on va poser un texte ou deux. Et puis des fois, on va commencer à travailler sur un texte, une thématique et Mattia nous dira si ça l'intéresse du coup il va trouver une rythmique à partir d'un flow : il n'y a pas vraiment de recette établie c'est surtout un travail de recherche et sans fausse humilité, c'est souvent de la chance et du hasard ; à force de chercher tu trouves des choses, mais c'est du travail aussi.

Et plus précisément au niveau du travail de l'écriture, comment vous travaillez ? Vous balancez des phases en impro et vous les retravaillez ensuite ?

L'écriture on va la travailler. L'impro, ça nécessite beaucoup de travail autant que bien écrire nécessite beaucoup de travail aussi, c'est vraiment deux façons différentes de composer. Pour te donner un exemple tu peux être super fort en golf classique ou super fort en street golf et du moment où l'un ou l'autre va changer de discipline, c'est là qu'on se rend compte que c'est pas du tout la même chose (rires). Pour revenir à l'impro, hormis Mattia qui en musique va travailler ses sons et ça va être de la recherche et une fois qu'il a quelque chose qui tient debout, on commence à travailler dessus nous dans les textes – déjà on les travaille à deux avec Alix – et ça va être plutôt énormément de travail pour choisir le bon mot. Aujourd'hui en plus on a



DR

changé de façon de travailler, on veut réduire au maximum le nombre de mots pour moins prendre en otage les gens dans ce qu'on dit et pour qu'il y ait une compréhension un peu plus large donc les textes ne vont jamais vraiment être de l'impro, on va vraiment être sur du travail d'écriture, de la recherche.

Tout à l'heure tu évoquais le fait que vous travailliez sur des thèmes, est-ce que vous avez des sujets de prédilections sur lesquels vous revenez ?

Souvent l'Amour, la Mort, les grandes questions existentielles quoi mais nos thématiques, c'est plus une question de ressenti ; il y a des textes qui vont pas être très explicites sur ce dont on va parler mais qui vont plus être fondés sur le ressenti. Par exemple dans Rien, ça va pas être explicitement une rupture – tu me manques ou tu ne me manques pas – ça va être quelque chose qui va t'amener dans le ressenti de la thématique : on essaye de s'échapper de la précision chirurgicale d'une thématique. Quand on va parler de la rupture, on va pas dire « 16h30 le lundi tu m'as dit que tu m'aimais plus tu es partie□ ». On était peut-être un peu plus précis avant, sur les précédents disques. Mais en même temps on pense que l'émotion qui en ressort est beaucoup plus précise ; le résultat touche peut-être plus de gens.

« on vient sur scène comme on arrive et advienne que pourra. »

Et est-ce que vos clips participent à cette volonté de toucher un plus large public, est-ce que c'est une part importante de votre création ?

Premièrement, c'est une dimension de compréhension supplémentaire parce que c'est la façon dont le réalisateur va interpréter le morceau et après faut pas oublier qu'un clip c'est un outil formidable pour communiquer sur ta musique, et puis c'est un outil important, un autre support que des affiches etc. donc on essaye de le faire le plus sérieusement possible et on fait toujours appel aux mêmes équipes donc oui. C'est comme dans les thématiques et dans la façon dont on va les traiter en texte, si on parle de la rupture dans Rien, on est clairement pas dans un clip d'amour où il y a deux êtres qui sont en train de se déchirer, à aucun moment on a quelque chose de romantique, de sensuel□ mais l'interprétation que Romain Winkler (ndlr : leur réalisateur de clip) a fait du morceau et de la rupture.

Quand on cherche Odezenne sur Google, on tombe assez vite sur le clip de votre morceau Je veux te baiser, mais est-elle vraiment représentative de ce que le groupe veut faire ?



On fait de la musique avant tout, on fait ce qu'on aime faire. Tu vois là on sort de quatre jour de résidence, on met en place le live du 10 mars qu'on va faire à l'Olympia et on se rend compte que c'est assez schizophrénique y'a pas vraiment de chansons qui se ressemblent, y'a pas de thématique qui se ressemblent Je veux te baiser c'est à partir d'un texte que j'ai écrit à ma meuf, je le pose sur un sample, je le fait écouter aux gars, ça les inspire du coup Mattia compose une instru, ensuite on le fait écouter à notre réal' il nous dit que c'est nickel et il en a une autre lecture avec de l'innocence au milieu d'une soirée débridée où tu as deux jeunes qui font rien, qui s'ennuient et d'autres qui se droguent, qui baisent, qui se lèchent et compagnie et à la fin ils s'embrassent sur la plage devant un putain de coucher de soleil. Pourtant la lecture elle est simple mais après tu peux interpréter comme tu veux les choses. Personnellement, j'aime beaucoup ce morceau, c'est pour ça qu'on l'a mis tout simplement, on recherche pas quoi que ce soit de toute façon dès qu'il est sorti il ne t'appartient plus le morceau, c'est les gens qui l'écoutent et qui en font ce qu'ils veulent, nous on fait juste ce qu'on veut et ce qu'on aime.

« l'essentiel c'est de faire un bon concert, l'essentiel c'est de se donner à fond quand tu fais un disque, un clip, surtout de rester soi-même. »

Tu as évoqué l'Olympia, j'ai compris que vous vous autoproduisiez mais concrètement ça se passe comment ? C'est une volonté d'indépendance ?

Pour te dire la vérité il y a un soir où on était à Berlin pour commencer la production de ce troisième album et un soir on était entre nous, on parlait, on se demandait ce qu'on pourrait faire comme connerie – parce qu'on aime bien faire des conneries – (rires) et on avait peut-être un peu trop bu et on s'était dit bah tiens on va faire l'Olympia et un peu comme un pari où tu donnes ta parole, tu t'organise. Et comme l'album sort en fin d'année – septembre-octobre – on va pas refaire une tournée avec les morceaux avec lesquels on a déjà fait une tournée, on s'est dit on va faire qu'une scène cette année là, on va faire l'Olympia et ce sera la fête, la grosse fête avec plein de gens qui je pense nous ont déjà vu ou nous connaissent déjà et il y a déjà beaucoup de monde qui devrait être au rendez-vous et ça va être un gros bordel (rires) ! Du coup on se le produit parce que bon, on a 30 ans passés, on a envie de le faire, on a toujours fait ce qu'on a eu envie de faire, on peut se permettre de le faire aujourd'hui, on pourra peut-être pas se permettre de le faire l'année prochaine parce qu'on sait pas ce

que la vie nous réserve donc autant qu'on le fasse et je pense que ça va être un moment épique. En fait je pense pas j'en suis sûr, je sais pas pourquoi mais on le sent très bien.

A la suite du festival des Solidays, certains médias vous ont donné une réputation de « hors-cadre », c'est une étiquette qu'on vous a collé de façon un peu gratuite ?

La réalité c'est que quand on fait une tournée on fait plein de festivals, plein de scènes et tout ça avec un petit camion, on fait dix heures de route ou alors on prend le bus parce que se déplacer demande de gros moyens qu'on a pas, on est sappé comme la veille, on parle comme on parle, on boit comme on boit, on s'amuse, on est entre nous et quelque part ça déstabilise un peu tout ce milieu où souvent t'es un artiste donc tu es forcément derrière une image, derrière quelque chose, nous on est en indépendance donc l'image on s'en fout un peu, l'essentiel c'est de faire un bon concert, l'essentiel c'est de se donner à fond quand tu fais un disque, un clip, surtout de rester soi-même alors peut-être que ce qui fait qu'on est un peu « sales gosses » c'est qu'on reste nous-même. Et c'est pas pour faire de la démagogie mais si tu veux venir manger à la maison un soir tu verras qu'on est pareil que quand on est en backstage d'un concert - on continue de prendre le bus et le tram hein. Donc on est vraiment pas derrière cette conception du spectacle où il faudrait mettre des costumes, on vient sur scène comme on arrive et advienne que pourra.

Toujours dans cette dynamique d'indépendance, vous organisiez des concerts à la demande il y a deux ans, tu peux nous expliquer un peu le concept ?

A l'époque on nous annonce une tournée il y avait je sais pas, une quinzaine de dates - peut-être un peu moins - et donc on l'annonce sur Facebook à nos fans : on sera là à telle date, et là à une autre. Et là on commence à recevoir plein de messages de gens qui disent « et pourquoi pas Toulouse », « et pourquoi pas Lilles » donc on se dit qu'on peut pas vraiment aller dans chaque ville braquer les programmateurs avec un calibre pour avoir un concert (rires) - déjà on nous prend assez pour des dingos - donc on a dit à nos fans « vous voulez qu'on vienne dans votre ville, eh bien on va mettre des événements dans chaque ville que vous demandez et à vous d'inviter des gens, à vous de dire que vous voulez participer, à vous de faire marcher ces événements et on verra si ça motive les programmateurs de votre ville » et à partir de là - on a fait ça un dimanche soir - et en deux heures y'avait 30000 participants, la mayonnaise a pris, t'as des programmateurs qui ont joué le jeu. Donc il y a eu une vingtaine de concerts grâce à ça et d'autres concerts qu'on avait pas programmé dans les Odezenne à la demande mais les gens se sont dit bah vas-y on va les programmer aussi. Et c'est complètement stupéfiant parce qu'en


DR

fait des gens sur un événement facebook, qui invite sa liste d'amis ça coûte zéro francs zéro centimes mais est-ce que les gens vont venir pour autant ? Et on a eu l'heureuse surprise de voir que les gens remplissaient les soirées presque à chaque fois et c'était une émotion de fou dans la salle parce que tu te retrouves avec des gens qui ont envie que tu viennes jouer chez eux et donc tu vis des moments assez dingues.

Est-ce que l'Olympia s'inscrit dans la même dynamique par rapport à votre public ?

A l'époque où on l'a programmé c'était l'Olympia le moins cher pour notre public. Et quand tu fais une scène dans l'année, que les gens vont venir de partout, ça va aussi être un truc de dingue et j'suis pas en train de le vendre, j'en suis sûr, je le répète – je le répète peut-être beaucoup trop – (rires) mais bon quand t'offres à 27 balles à tes fans la possibilité de venir te voir dans une salle mythique, on s'est dit faisons-le et on verra bien : au début on croyait qu'il y aurait 300 personnes qui viendraient mais comme à chaque fois on se rend compte que les gens répondent présent et à chaque fois on est assez bluffé que les gens nous suivent. Nous on est à Bordeaux, on a l'impression de faire notre petite musique dans notre coin, de faire comme on peut et derrière t'as tout ce public qui nous suit, qui vient, qui nous donne beaucoup d'amour et on leur donne en retour parce que si on est des sales gosses on est pas des connards non plus. Les gens suivent le mouvement et ça se passe bien : c'est un super cadeau.

> « dès qu'il est sorti il ne t'appartient plus le morceau, c'est les gens qui l'écoutent et qui en font ce qu'ils veulent »

J'ai cru comprendre que le groupe adorait Salut c'est Cool et qu'ils allaient faire un after-show à l'Olympia, vous entretenez quoi comme relation ? Est-ce que vous avez déjà composé avec eux ou est-ce que c'est prévu ?

Non on a jamais vraiment composé avec eux. Après c'est pareil au niveau de la musique on est sur deux disciplines différentes, ils font très bien ce qu'ils font, nous on fait à peu près bien ce qu'on fait, c'est pas dans l'ordre du jour de faire quelque chose. Notre rencontre s'est faite sur le web – et je te parle d'une époque où les gens ne les connaissaient pas, fin 2012 – on trouvait ce qu'il faisait assez pertinent au niveau de l'écriture, au niveau des sons et tout ça : on a fait une scène à Bordeaux où ils étaient venus et ça s'était super bien passé, on avait bien sympathisé. Pour l'Olympia, vu qu'ils faisaient une musique vraiment énervé, on s'est dit qu'on allait les mettre en aftershow surtout qu'on a trouvé un groupe, Robbing Millions, qui fera notre première partie. Si tu veux soit tu mets une première partie pour combler et c'est hyper dur pour le groupe qui vient, des fois tu les connais même pas ; soit t'aimes bien des choses ou des groupes et tu leur propose de jouer, et là c'est beaucoup plus sympa.

Et si jamais l'Olympia marche vraiment bien, que vous vous faites vraiment plaisir, lancer une tournée dans la foulée est envisageable pour le reste de l'année ou pas du tout ?

Non, on va sortir l'album en fin d'année et on partira en tournée en 2016, mais pour l'instant c'est le disque. Ça prend du temps de se mettre dans une bulle pour bosser ton disque, de partir quatre jour pour bosser et en revenir complètement éclaté, il te faut une semaine pour te remettre donc non, on va attendre 2016, vraiment. Et pour une belle tournée j'espère.

Nous y serons.

– Propos recueillis par Benoit Michaely

Inherent Vice

D'après le roman de Thomas Pynchon, publié en 2009. 1970, Los Angeles, citée des anges coincée entre deux âges. Le rêve psychédélique hippie et son réveil accompagné de désillusions. Larry Sportello, Inspecteur privé, reçoit la visite de son ex-petite amie, Shasta, prise dans un complot contre son amant, un célèbre promoteur immobilier, Mickey Wolfmann.


© Warner Bros

Larry, surnommé Doc par tous, traité de hippie par les bouches méprisantes, mène son enquête. Celle-ci se révèle être d'une complexité accablante de rencontres en rencontres. Il erre dans une jungle de personnages et de lieux, souvent sous l'emprise d'une drogue douce bien connue. Nous nous laissons porter passivement par les tournants de son investigation et les indications d'une voix off maternisante. Le rythme du récit ne connait pas vraiment de pic. Il est plutôt soumis à la logique hypnotisante d'un langoureux solo de rock psychédélique. Son évolution est progressive, diffuse, mais segmentée en parties distinctes qui s'enchaînent harmonieusement. Ce ton provoque un détachement qui nous rapproche de celui du personnage principal. Ce n'est pas une aventure qui prend aux tripes. C'est plus un égarement, un navire qui avance dans le brouillard, image d'ailleurs présente dans le film.

Cet univers parcouru est peuplé par des personnages pantins. Des figurines charmantes, guidées par leurs vices : argent, luxure, drogue, autorité... Dans ce monde, il est naturel d'offrir de la cocaïne à son prochain, de se faire passer pour mort ou d'assumer un désir sexuel comme une faim. Le vice a remplacé les émotions. Comme nous le fait remarquer cette voix off, "Love" est un mot usé, vidé de son sens par les idéologies de l'époque. Nous débarquons au moment où les envies de paix et d'amour (peace & love) se sont épuisées et s'endorment dans leur propre transe psychédélique. Les premiers réveillés se prélassent dans cette désillusion décadente tandis que d'autres dorment encore. Face à eux, dans une autre forme d'inertie, l'autorité et la morale conservatrice. Les deux groupes cohabitent dans ce brouillard, incapables de communiquer sans mépris.

Paul Thomas Anderson nous livre un jeu de pistes sans frissons. Une quête sans grandes motivations. Un paysage où le fantasme côtoie le dégout et habité par un superbe casting d'acteurs et d'actrices. "Inherent Vice" est une expression pour désigner un objet défectueux. Est-ce que le titre désigne la fatalité de cette utopie ? Cette contemplation de la lente auto-dégradation de la société n'est pas un sujet historique mais intemporel. L'histoire ici se déroule en 1970 mais d'autres films ont proposé un tel regard critique abordant différentes époques avec les thématiques qui vont avec. Quelque soit le contexte, le sujet est là et nous tend un miroir sur nos vices et nos utopies passées.

Ce film est une longue marche solitaire à travers une mosaïque de poupées désenchantées. La passivité qu'il déclenche n'est en rien un défaut, même si elle risque d'ennuyer quelques uns. Elle est nécessaire pourtant pour apporter cette contemplation.

- Anna Fournier

Goodbye Weizsäcker

Le 31 janvier dernier, Richard von Weizsäcker, président de la République fédérale allemande de 1984 à 1994, décédait à l'âge de 94 ans, laissant derrière lui l'image d'un homme politique d'après-guerre aux grandes convictions, ayant donné à la charge de président de la République "une dimension morale" selon les mots de l'actuel président, Joachim Gauck.

Richard von Weizsächer débute sa carrière à la faculté de droit et est très vite confronté au deuxième conflit mondial qui lui vaut d'être officier dans l'armée allemande jusqu'en 1945, tout en étant secrètement proche de groupuscules résistants notamment à l'origine de l'attentat contre Hitler en 1944. Son doctorat achevé, il accède à la présidence du Congrès des églises protestantes où il oeuvre pour un dialogue et une solidarité entre chrétiens de l'Allemagne de l'Ouest et chrétiens de l'Allemagne de l'Est.
En 1969 il entre véritablement dans la vie politique lorsqu'il se fait élire, sous l'étiquette de l'Union chrétienne-démocrate (CDU), parti d'Angela Merkel, au Bundestag. Il multiplie d'ailleurs les mandats jusqu'en 1981, date à laquelle il devient maire de la ville de Berlin pour trois ans.
Dès 1969, l'objectif de Weizsächer est bien défini : accéder à la présidence. Visée plutôt atypique dans la mesure où la fonction de président de la République est surtout représentative et honorifique en Allemagne. En accédant à cette charge, il n'entend pas accaparer le pouvoir mais veut jouer un rôle de pédagogue en prenant place dans le débat en Allemagne et en Europe. Cette volonté lui vaut de redéfinir les prérogatives de président de la République, qui apparaissait désormais comme une "instance morale" (Joachim Gauck). Instance morale qui se fait l'écho d'une nouvelle politique : celle du dialogue. Les discussions débutent au sein même de l'Allemagne entre l'Est et l'Ouest, jusqu'à la réunification allemande le 3 octobre 1990. Le dialogue s'engage également avec l'extérieur notamment avec la Pologne et Israël, ayant des rapports tendus avec l'Allemagne depuis que des propos mal accueillis avaient été tenus par Helmut Kohl, alors chancelier. Dialogue également avec les Allemands eux-mêmes. En effet, pour la célébration du 40e anniversaire de la capitulation allemande, le 8 mai 1985, Richard von Weizsächer appelle son peuple à assumer, gérer mais surtout faire face à son passé :

"Personne n'attend des jeunes Allemands qu'ils portent une chemise de pénitent simplement parce qu'ils sont des Allemands. Mais leurs aînés leur ont laissé un lourd héritage. Nous tous, coupables ou non, vieux ou jeunes, devons accepter ce passé. (...) Celui qui ferme les yeux devant le passé s'aveugle pour l'avenir. Celui qui ne veut pas se rappeler l'inhumain s'expose aux nombreux risques d'infection".

Il remet également en cause la notion de "capitulation" et annonce pour la première fois, dans ce même discours, que le 8 mai 1945 ne marqua pas la défaite de l'Allemagne mais "la libération du système qui méprise la dignité humaine érigé par la tyrannie nationale-socialiste" à partir de 1933 par Hitler.

Par son expérience et son héritage familial, - en étant fils du directeur de cabinet du ministre des Affaires étrangères Joachim von Ribbentrop de 1938 à 1943 condamné par le procès de Nuremberg -, Richard von Weizsächer n'a eu de cesse de vouloir d'une Allemagne et d'une Europe pacifiée et unifiée."Témoin de ce siècle" selon Joachim Gauck, il était une figure morale majeure de la période d'après-guerre.

- Roxane Thébaud



© Julianne Werner

Fatigue, stress, recherche de stage, examens qui approchent, froid, pluie ... STOP ! Le burn-out hivernal pointe le bout de son nez, une seule solution : faire ses valises et se ressourcer le temps d'un week-end. Maze vous a concocté une liste anti-loose, garantie 100% détox dans l'attente des beaux jours.

Un peu d'air, de l'air !

La Bretagne ça vous gagne

Moins coûteuse qu'une session ski, la Bretagne vous accueille les bras ouverts avec des billets TGV à moins de 50 euros aller-retour au départ de Paris. Rennes, Saint-Malo (moins de 10 euros en covoiturage au départ de Rennes) pour ceux qui souhaiteraient voir la mer. On opte pour une session char à voile, suivie d'une balade en centre-ville avec en pause gourmande, une crêpe bretonne bien évidemment.

Retour en arrière avec les châteaux de la Loire

Aussi beaux qu'impressionnants, on file (re)visiter les mythiques Châteaux de la Loire, Chambord, Saumur, Valencey , profitez-en pour réviser votre histoire . Si le soleil est au rendez-vous, on cours louer un vélo et profiter des grands espaces. Une bouteille de vin rouge, un saucisson, du fromage, une baguette et ça y est on y est. Comme disait Bob Dylan « Knock Knock Knockin' on heaven's door ».

En covoiturage : Moins de 30 euros pour un Paris-Chambord

En train : entre 40 et 50 euros au départ de Paris

Banlieue Parisienne

Pour recharger les batteries en une journée et oublier le tumulte parisien, la banlieue regorge de (bonnes) idées. Avec un pass' Navigo dé-zoné le week-end, on hésite pas, on fonce.

Château de Chantilly ou Château de Versailles pour les amoureux de l'époque monarchique, sans oublier leurs fabuleux jardins.

Disneyland pour un aller sans retour en enfance (réduction avec un pass' Imagin'R)

Ou enfin, La forêt de Fontainebleau, pour finir ce superbe herbier inachevé, commencé en CM2.

- Margot Ladiray


notreterre.org

Tourbe

«C'étaient là des temps obscurs, rythmés par les saisons, les guerres et les récoltes. Ce n'était pas encore le Moyen-Age, loin de là, mais les hommes d'alors faisaient face à une bien rude époque ! J'ai énormément de respect pour eux, et je me garde bien de les juger ! Je les respecte pour ce qu'ils furent, face à leurs temps. C'est d'ailleurs comme cela que j'aimerais être perçu par celles et ceux qui nous succèderons sur cette Terre. Pas vous ? »

Le regard du professeur Claughan se perdait devant la mer, grise et calmement tumultueuse face à eux, chargée d'embruns salés qui se conjuguaient parfaitement avec le froid de cette journée de mars. Un vent soudain manqua d'emporter au large son béret, lequel ne dut son salut qu'a des réflexes que les bières qu'ils venaient de partager n'avait pas ankylosés.

« L'Âge du Fer, s'exclama-t-il en sortant un mouchoir en tissu usé d'une poche intérieure, l'Âge du Fer ! Un jour se lève, et se couche pour laisser place à un jour qui lui ressemblera. Rien d'autre ne change que le labeur, la peur et la récolte. Et pourtant, jeune fille, pourtant, c'étaient des hommes comme vous et moi. Ils respiraient, ils aimaient, ils mangeaient, et cherchaient un système politique pour gérer au mieux leurs relations sociales qui nous semblent aujourd'hui primitives, barbares. Comme vous et moi ! Pourquoi deux mille ans plus tard nous semblent-ils si éloignés de nous ? »

Amélie haussa les épaules, en espérant que le bruit des vagues qui commençaient à s'agiter sous ces falaises irlandaises n'allait pas parasiter l'enregistrement du reportage qu'elle devait réaliser pour sa radio, une fois de retour sur Paris. Se sachant enregistrée, la jeune journaliste usa de son plus bel anglais qu'un Erasmus à Londres avait rendu chantant pour lancer au vieil homme :

« Pouvez-vous me parler des tourbières, professeur ?

- Je suis content que vous posiez cette question, jeune fille, car la tourbe a fait vivre mes ancêtres des siècles durant. Les Irlandais s'en servaient comme combustible ou comme matériau de construction. Et c'est là qu'on les a trouvés ! »

Enfin ! On rentrait dans le vif du sujet ! Jusqu'à présent, Claughan n'avait parlé que des origines de ses passions pour l'Ile et l'archéologie, et il s'était étonné au détour de la conversation, vers la fin de la première bière, qu'Amélie ne connaisse pas le football gaélique.

« Nous voila face à la tourbière. Celle-là est bien sauvage, comme je les aime. Sans doute pas recensée, ni protégée. Je serai vous, j'enlèverai mes chaussures. »

Et, bravant le froid, ils les retirèrent pour s'enfoncer dans l'espèce de boue.

« Les sols sur lesquels nous marchons sont saturés en eau, et pendant des siècles, la terre a réagi avec elle pour former ce qu'on appelle la tourbe, cette boue issue de végétaux et animaux décomposés depuis des millénaires. Les tourbières sont de fait des écosystèmes précieux, que nous cherchons à préserver aujourd'hui. Je viens d'ailleurs de publier une étude dans notre littérature universitaire sur les meilleures manières de récupérer nos hommes sans trop fragiliser le milieu d'où on les repêche !

- Comment trouvez-vous les corps ?

- Oh, le hasard y est pour beaucoup ! Souvent durant des travaux agricoles, les machines leur tombent dessus, et les sortent de leur long sommeil.

- Qu'est-ce qui permet de les dater ?

- Le carbone 14, notre meilleur allié, d'une très grande précision. Prenez l'homme de Clonycavan, on sait qu'il est mort entre moins trois cent quatre-vingt-douze ou moins deux cent un. Notez qu'à mes yeux, le

plus intéressant chez cette moitié d'homme découverte dans la tourbe, c'est la superbe conservation de sa chevelure rousse, qu'il avait sculptée à l'iroquoise sur vingt centimetres avec du gel. Quand je vous disais, des hommes comme nous ! Il devait être très élégant. »

Amélie, tout en luttant intérieurement contre le contact froid de la tourbe qui glissait entre ses orteils se rappela du dégout qui l'avait envahi la veille lorsque, se renseignant sur les hommes des tourbières, elle était allée voir l'homme de Clonycavan au musée national de Dublin. Décharné, bruni par des siècles sous des kilos de tourbe, ignoble, affreux, le regard inexistant, on avait peine à penser que ce tronc surmonte d'une ignoble tete plate noire etait autrefois un homme que le professeur qualifiait d'élégant. Elle essaya de faire fonctionner un instant son imagination tandis que, courbé, Claughan grattouillait la tourbe à ses pieds. Il poussa soudain un cri, en se jetant sur son téléphone portable perdu dans la même poche intérieure que son mouchoir. Avec le pire accent irlandais, qu'un confus mélange de panique et de joie rendait hautement effrayant, il lanca, le doigt pointé vers le sol :

« Il y a en un ! Il y en a un je le sens ! »

Le manoir familial de Claughan allait le temps d'une nuit accueillir le cadavre. Toute sa vie paré à éventualité d'une telle découverte, le professeur avait fait aménager à grand frais une pièce en sous-sol capable de garder le précieux corps sans qu'il ne subisse l'altération d'un nouvel air, après des siècles passes écrasé sous la tourbe. D'aucuns avaient alors, expliqua-t-il à Amélie, considéré ces travaux comme ridicules et excentriques. Mais le rêve d'autrefois était aujourd'hui devenu une réalité.

L'homme qu'on venait de sortir de sa tourbe n'avait plus ses jambes, et son bras gauche s'arrêtait à l'humérus. Sa tête, coiffée d'une crête orange pelliculée de terre, avait un nez d'aigle rabougris, et s'était compressée sur elle-même, ressemblant plus a un ovale irrégulier qu'à un cercle. Amélie, un peu écœurée, remarqua soudain qu'il n'avait plus que trois doigts, à son unique main, et que la langue noire et à moitié rongée par les siècles sortait. Pourtant, quelque chose de majestueux se dégageait de ce cadavre ridicule, recroquevillé sur lui-même. Le poids du temps, sans doute ?

« C'est tout de même étrange, murmura le professeur Claughan devant sa trouvaille, vraiment très étrange. Voila des années que je viens sur cette tourbière et aujourd'hui, à vos cotés, je sais, comme dirigé par mon instinct, l'endroit exact où il faut creuser pour délivrer notre homme de cette sépulture. J'ai réfléchi a cela dans la voiture tout à l'heure, tandis que mes gens conduisaient cette découverte ici. Je ne l'explique que parce que mon âme entière s'est alignée sur celle du défunt. Étrange, n'est-ce pas ? »

Amélie, masquée comme une chirurgienne et coiffée d'une ignoble charlotte, scruta du regard les restes face à elle. On avait du mal à imaginer que c'était autrefois un homme...

« Ne craignez-vous pas une quelconque malédiction de l'avoir découvert ? Comme avec la momie de Toutankhamon ? »

Claughan fut pris d'un rire inquiétant.

« Toutankhamon n'était qu'un gamin difforme et malade ! On n'a rien à craindre de lui ! Quand à celui-ci, on dit chez les vieux qu'ils sont habités par des esprits mauvais, qui peuvent vous rendre fou. Si l'on devait croire à toutes nos légendes irlandaises ! Et de toute façon, je suis déjà fou de ces hommes des tourbières ! »

Amélie préféra se recentrer sur des questions plus techniques, pour rendre son reportage plus sérieux.

« La peau entière est tannée. Est-ce l'effet du temps ?

- Oui, tout comme le ratatinement des tissus, mais avouez que l'état de conservation est incroyable ! C'est au moins le troisième mieux conservé que j'ai pu voir dans ma vie consacrée à l'étude de ces hommes là. Cela ne vous dérange pas s'il passe la nuit avec nous, j'espère ? »

Amélie avait pensé dormir à l'hôtel, mais Claughan – « en tout bien, tout honneur » – avait insisté pour qu'elle reste dans une chambre d'ami. « Votre reportage n'en sera que plus authentique, éclairé d'une nuit à quelques mètres de notre homme. », avait-il essayé d'argumenter. Dans le fond, l'idée de dormir uniquement séparée du cadavre par le sol l'effrayait autant que ce qu'elle ne la séduisait. Aussi, elle ne put refuser, comme elle ne refusa pas la deuxième part de l'excellent ragoût de mouton de la cuisinière du professeur Claughan.

S'avançant respectueusement vers la main de l'homme des tourbières, Amélie contempla les nervures des doigts qui semblaient, si l'on omettait leur teint marron, celles d'un être humain encore vivant.

« Comment expliquez-vous le fait qu'il lui manque des doigts ? Est-ce le temps ? »

Claughan prit une inspiration étrange.

« Voyez-vous, la grande majorité des hommes des tourbières dont le décès remonte avec certitude à l'Âge du Fer, montre des mutilations ignobles, des traces de blessures insupportables, qui nous rappellent les pires boucheries de la torture du vingtième siècle. Aucun n'a eu une agonie paisible, avant d'être jeté dans les tourbières, et certains ont même été balancés avec la corde qui a servi à les étrangler. La souffrance de leur fin est une certitude. »

Amélie eut un petit haut le cœur.

« Sommes-nous face à l'un des plus vieux criminels de l'Histoire, qu'on aurait condamne à mort ?

- Je dirai plutôt que nous sommes face à un Roi. »

Le sourire de Claughan face à la mine interloquée d'Amélie montra qu'il semblait satisfait de son petit effet. Frénétique, il pointa du doigt des parties du corps.

« Voyez cette tête coiffée a l'iroquoise, comme chez l'homme de Clonycavan. On sait aujourd'hui que la résine de pin qui servait a fixer la chevelure était importée d'Espagne, ou du Sud de votre France. Seul un homme riche aurait alors pu se parer de la sorte ! Et regardez les ongles impeccables de notre momie ! A une époque ou les travaux agricoles formaient la majorité du quotidien des individus, de tels ongles ne semblent-ils pas justifier la haute appartenance sociale de notre homme ? Tout cela confirme la théorie la plus répandue sur les hommes des tourbières, celle du violent massacre d'un Roi. D'ailleurs, observez comme le corps est marqué de traces de coups, d'entailles béantes et mal cicatrisées.

- Mais pour quelles raisons l'aurait-on massacré ? »

Claughan, avant de répondre, l'invita a sortir de la pièce, dont la porte scellée avec un code et un scanner rétinien se referma derrière eux.

« Les hommes de l'Age du Fer croyait en la Mère nature, et c'était sans doute d'elle que, dans ces temps reculés qu'il faut appréhender en abandonnant notre morale judéo-chrétienne, leurs rois tiraient leur légitimité. Les récoltes étaient dépendantes du climat et lorsque la météo n'avait pas permis qu'elles soient bonnes, on en jugeait que la Mère nature était courroucée. Il fallait donc lui rendre grâce, pour tenter de la calmer. Alors, et comme les Grecs qui sacrifiaient à la même époque des animaux, on devait en venir au sacrifice. Et quoi de mieux qu'un Roi, comme mortel cadeau à la Mère nature ? C'étaient là, et je vous l'ai déjà dit, des temps fort obscurs, Saint Patrick n'ayant pas apporté la Parole de notre bon Seigneur sur l'Île. Vous savez tout, maintenant, et il se fait tard. Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter une bonne nuit. »

La nuit ne fut pas des plus agréables pour Amélie. Le matelas de la chambre d'ami était terriblement mou, et son esprit n'arrivait pas à se porter sur un autre sujet que ces rois massacrés sur l'autel d'une déesse de l'Âge du Fer. Étaient-ils désireux de mourir ainsi ? Était-ce pour eux un honneur ou une contrainte ? Elle songea à ces Seigneurs de tribus, regardant les nuages au-dessus des maigres récoltes. Certains avaient-il fui, sachant le destin funeste qui les attendait ? Un Christ sur un crucifix du mur face à son lit lui rappelait que la souffrance est l'un des fardeaux de tous les hommes, fussent-ils rois ou fils de Dieu. Si le cadavre en sous-sol pouvait parler ! Quelle étrange époque que cet Âge du Fer !

Soudain, un bruit la tira de ses rêveries. Un grincement de porte, sec et violent. Cela venait d'en bas. Puis, elle entendit de forts bruits de pas. La découverte de Claughan devait sans doute attirer les convoitises. Il ne fallait pas que des voleurs l'emportent dans la nuit. Bravant sa peur légitime, elle décida de descendre, armée d'une lampe torche et de son couteau-suisse dont elle doutait de l'efficacité en cas d'urgence.

Les mains moites contre la rampe de l'escalier qui donnait sur la salle où patientait le corps, elle constata à sa grande surprise que la porte était entrouverte. C'était de là que les bruits se faisaient de plus en plus forts. Le ventre retourné par la peur, elle rentra dans la salle et poussa un petit cri : le cadavre avait disparu, et Claughan se trouvait dans un coin de la pièce.

« Vous m'avez fait peur, professeur ! Où est le Roi ? » Hilare, Claughan lui lança : « Mais, ne cherchez plus. Il n'y a qu'un roi dans cette tourbière, et c'est moi. Je suis le Roi de la tourbe ! »

Il fondit sur Amélie. Ses yeux étaient celui d'un fou.

- Basile Imbert

Dossier spécial

Etat de notre planète en 2015

Jusqu'où détruirons-nous notre planète ?

C'était en 2009. Une équipe de chercheurs publiait et théorisait dans la revue Nature la notion de « limites planétaires », c'est-à-dire des seuils à partir desquels l'existence humaine pourrait se retrouver menacée à cause des dégradations faites à la planète Terre. Des limites qui visaient à tirer la sonnette d'alarme – une fois de plus – pour alerter la communauté internationale sur les risques environnementaux encourus par la suractivité humaine. Dix indicateurs avaient alors été étudiés (neuf pour être exact car deux d'entre eux sont regroupés) et ces derniers étaient censés couvrir le champ le plus large possible pour juger l'état réel de la planète. Quelques années plus tard, les nouvelles sont loin d'être rassurantes...

Déjà en 2009, lors de la parution de l'étude, trois critères s'étaient révélés critiques – leurs limites fixées par les scientifiques ayant déjà été franchies. En janvier dernier, ces mêmes scientifiques ont décidé de mettre à jour leur travail et ont conclu que ce nombre devait être porté à quatre, avec d'autres limites étant par ailleurs en cours de dépassement. Une situation préoccupante sur bien des fronts qui semblent être délaissés par les instances internationales.

Le premier des critères déjà dépassé en 2009 était la mise en danger de la biodiversité sur le globe terrestre. Les scientifiques avaient alors fixé la limite suivante : sur un million d'espèces, un seuil de disparition de dix par an est le maximum acceptable car cela n'a qu'un faible impact sur les populations humaines. Ce seuil est déjà supérieur au taux d'extinction dit « naturel» des espèces.

Mais la réalité est toute autre, avec un seuil d'extinction bien supérieur à cent espèces pour un million, soit une érosion vertigineuse de la biodiversité sur la planète. Une situation qui se détériore année après année et qui menace certaines espèces animales ou végétales dans leur quasi globalité.

Par ailleurs, le changement climatique est un autre critère alarmant. C'est l'un des domaines les plus touchés. En effet, la concentration atmosphérique de dioxyde de carbone ne doit pas dépasser un seuil de 350ppm (parties par million, 10-6), stade qui a déjà des conséquences néfastes sur certaines régions du globe – « ce que l'on peut par exemple observer avec les canicules et les sécheresses en Australie » analyse le climatologue Will Steffen, interrogé par Le Monde. Aujourd'hui, la concentration atmosphérique en CO2 est d'environ 400ppm, et se rapproche du seuil critique de 450ppm qui causerait des dommages alors irréversibles et globaux.

Selon les chercheurs, c'est une autre limite qui vient d'être dépassée : celle de l'utilisation des sols. Les scientifiques ont estimé qu'il est nécessaire de conserver 75% de la surface forestière du globe, or le taux à l'heure actuelle n'est que de 60%. La déforestation massive est pointée du doigt, et là encore le problème semble global et toucher directement tous les continents. Les surfaces converties en terres agricoles ne cessent d'augmenter et peuvent expliquer grandement ces chiffres inquiétants.

Cela a un impact direct sur la question des ressources en phosphore, un autre critère sur lesquels les auteurs de l'étude se sont penchés. Là encore, les limites semblent avoir été dépassées. Les pertes de phosphore sont extrêmement importantes chaque année, et les réserves disponibles de cette ressource indispensable aux cultures s'amoindrissent à vue d'œil. « Les stocks fossiles de phosphore seront épuisés d'ici 100 à 300 ans » analyse Sylvain Pellerin, qui étudie la question pour l'INRA de Bordeaux. La seule solution semblent le recyclage, qui permettrait ainsi de limiter les pertes de phosphores en les réutilisant. Ce constat, que les chercheurs ont intégré dans un critère global de « cycles biogéochimiques », vient s'ajouter au problème de perturbation du cycle de l'azote par l'homme, dont les limites avaient déjà été franchies il y a six ans lors de la parution de l'étude.

Ainsi, si l'on prend les neuf domaines globaux étudiés, et donc leurs « limites planétaires définies par les chercheurs », quatre ont été franchies.

D'autres sont en passe de l'être, comme celui de l'acidification des océans. Le phénomène, qui s'est accru depuis la période préindustrielle, pourrait encore s'aggraver. Les océans pourraient alors voir « leur acidité augmenter d'environ 170 % par rapport aux niveaux préindustriels d'ici à 2100 » si le rythme actuel est conservé, selon des chercheurs s'étant penché sur la question

à l'occasion de la Convention sur la diversité biologique de Pyeongchang, en octobre dernier.
L'aspect le plus inquiétant de ces problèmes pourrait résider dans le fait qu'ils soient tous liés. En effet, l'acidification des océans a un impact direct sur la biodiversité ; cette dernière dépend également des conditions climatiques ou du changement d'usage des sols avec la destruction d'écosystèmes, par exemple. On ne peut ainsi fixer de réelles frontières entre des critères qui sont tous étroitement liés.

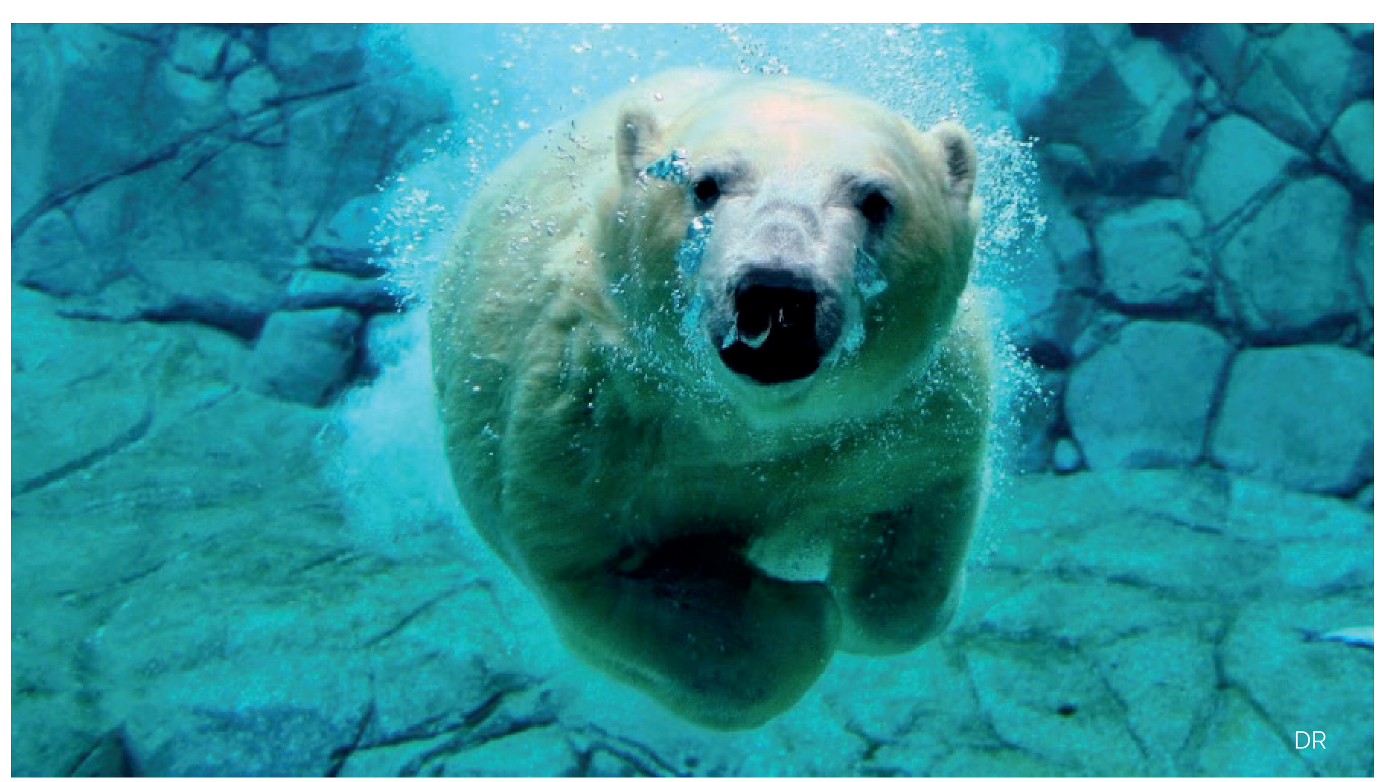
Parmi les autres critères que les chercheurs ont étudiés, certains peuvent s'avérer plus positifs. L'utilisation d'eau douce, qui reste un enjeu majeur de notre temps, semblent être encore maîtrisée par rapport aux limites fixées par les scientifiques – tout comme la question de l'intégrité de la couche d'ozone. Les répercussions sur la planète concernant la pollution chimique ou la présence d'aérosols atmosphériques sont plus difficiles à déterminer : il n'existe en effet pas de façons de déterminer de réelles limites.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que, malgré leur aspect un peu trop catégorique et tout à fait questionnable, ces quelques limites fixées par des scientifiques auront le mérite de faire comprendre à la population le processus de destruction perpétuelle de la planète dans lequel nous vivons. Ce phénomène doit être géré de manière multilatérale pour s'attaquer à des questions de tout ordre et essayer d'appliquer des solutions globales – et locales – qui permettraient de ralentir cette détérioration de notre planète.

En France, une volonté d'agir réelle mais encore timide

« L'écologie et l'économie, l'écologie et la compétitivité, l'écologie et la croissance ne sont pas opposées. » C'est par ces mots que Manuel Valls, premier ministre, expliquait l'importance qu'il souhaitait donner à l'écologie dans sa politique devant le Syndicat des énergies renouvelables il y a quelques jours. Il faut dire qu'à quelques mois de la COP21, la conférence des Nations Unies sur les changements climatiques qui se tiendra à Paris en décembre prochain, la priorité est mise sur l'environnement au sein du gouvernement.

En effet, la conférence environnementale qui s'est tenue à l'automne 2014 commence à livrer ses premières mesures, qui vont venir compléter les grands projets déjà enclenchés, tels que celui de la transition énergétique par exemple. Le mercredi 5 février, à l'issue d'un conseil interministériel, Manuel Valls a donc officialisé la feuille de route de son gouvernement en proposant 74 mesures qu'il a réparti dans trois grands thèmes étant le climat, le transport, et la santé environnementale.
Si l'on étudie le volet du climat, l'une des principales annonces reste le conditionnement des aides allouées aux énergies fossiles. Un soutien sera également apporté aux énergies vertes via la mise en place de structures de financements intéressantes pour attirer les capitaux vers l'économie verte. Enfin, le secteur privé sera appelé à se mobiliser, avec une sensibilisation sur le rôle environnemental et énergétique que les entreprises vont être amenées à jouer.


DR

Le dossier des transports a été lui aussi travaillé en profondeur pour essayer de mettre fin au réflexe « tout diesel » des français, si l'on reprend les mots du premier ministre. Dès cet été, des vignettes seront apposées sur les véhicules, en fonction de leur pollution. Par ailleurs, des bonus seront instaurés pour l'achat de véhicules électriques et hybrides. Ce sera ensuite aux collectivités territoriales de mettre en place des systèmes innovants pour favoriser les véhicules les moins polluants au sein de leurs routes. Certaines villes comme Paris envisagent par exemple de créer des zones de « circulation restreinte » où seuls les véhicules les moins polluants circuleront. Ces projets s'accompagneront de la mise en place de 20.000 bornes de charge supplémentaires pour véhicules électriques d'ici deux ans.

Par ailleurs, une plateforme web sur la mobilité durable devrait voir le jour dans les prochains mois. Elle permettrait de calculer le temps de transports d'un individu et les moyens dont il dispose pour se rendre à sa destination. Enfin, dernier aspect de la question des transports polluant : la modernisation des structures portuaires afin de limiter les émissions de gaz à effet de serre.

Dernier domaine étudié dans les 74 mesures récemment proposées : le lien entre environnement et santé. Désormais, les projets de loi de santé devront comprendre un volet environnemental. De plus, des mesures de sensibilisation et d'information seront mises en place sur les effets de certains médicaments ou produits phytopharmaceutiques. Enfin, l'agriculture biologique sera favorisée à la fois dans la restauration collective et via l'extension des possibilités de crédits d'impôts dont le secteur bénéficie.

Toutes ces mesures, plus ou moins concrètes et dont l'utilité n'est pas encore prouvée, auront au moins le mérite de s'inscrire dans le projet du gouvernement, celui de faire de l'année 2015 une année plus « verte » que les autres. Cela ne peut être dissocié du texte sur la transition énergétique que la ministre Ségolène Royal défend depuis plusieurs mois maintenant. Néanmoins, ce projet que François Hollande a annoncé il y a plus de deux ans, continue de connaître des difficultés et semble encore loin d'être définitivement mis en place. Adopté il y a quelques mois par les députés, il est désormais entre les mains des sénateurs. Or, depuis fin septembre, la droite est de nouveau majoritaire dans la chambre haute. Ainsi, les sénateurs proposent une version modifiée du texte, avec comme principale divergence la question du nucléaire. Ces derniers ont adopté en commission un texte prônant ainsi une réduction de la part du nucléaire à moins de 50% dans la production électrique, mais le tout sans date butoir, supprimant ainsi l'objectif de 2025 fixé par les socialistes. De plus, en relevant la capacité maximale de production nucléaire initialement proposée, deux réacteurs pourraient être épargnés de fermeture. Le débat sur cette loi de transition énergétique est donc loin d'être fini, et le texte risque de faire encore la navette entre les deux chambres jusqu'à être définitivement adopté dans quelques mois.

Enfin, l'écologie étant au centre des débats, Mme Taubira, garde des sceaux, proposera un texte sur le préjudice écologique et la responsabilité civile environnementale, permettant ainsi de protéger davantage la faune et la flore lors de catastrophes.



© AFP

Cela correspondrait à une application du principe pollueur-payeur à des biens, végétaux ou êtres vivants et à la mise en place d'un système de dédommagement plus important, pour lutter contre la « criminalité écologique ».

Cet arsenal de mesures pour l'environnement tombe à pic avant que Paris n'accueille la COP21 à la fin de l'année. Simples actions symboliques ou genèse d'un plus vaste projet vert, seul le temps prouvera leur réelle efficacité et leur impact sur la situation de plus en plus préoccupante de notre planète.

Une écologie à dimensions variables

Prolongée jusqu'à un accord trouvé in extremis, la conférence internationale sur le changement climatique de Lima de décembre 2014 a rappelé que la question de l'écologie n'occupait pas la même place dans toutes les économies et surtout que la géopolitique conservait une place prépondérante dans les négociations internationales, même purement climatiques.

En réalité, le principal reproche que l'on puisse faire à cette conférence, c'est son incapacité d'avoir su faire un pont entre Nord et Sud, une sorte d'intérêt commun au sens le plus strict du terme, qui aurait alors pris en compte des nécessités différentes qui demandent une action globale.

Prendre des décisions à 194 pays, dans des conférences où d'importants intérêts politiques se trament en coulisses, ne paraît pas facile. Mais dès lors que certains intérêts plus économiques peuvent se retrouver menacés, la chose se complique encore davantage. D'où toute la difficulté de trouver des terrains d'entente satisfaisant tout le monde.

La convention de l'ONU de 1992 reconnaissait « une responsabilité commune mais différenciée » des pays sur la question du réchauffement durable, alors séparés en deux groupes : les pays développés et les pays en développement. Si l'on étudie la situation des pays émergents, on voit que le Brésil, l'Afrique du Sud, mais surtout la Russie, l'Inde et la Chine font désormais partie des pays les plus polluants du globe. Néanmoins, ces derniers rappellent souvent –à juste titre– que les gaz à effet de serre accumulés dans l'atmosphère depuis des décennies sont principalement dus aux pays du Nord, qui polluent depuis la révolution industrielle. En valeur absolue, la Chine est devenue depuis quelques années déjà le plus grand émetteur de gaz à effet de serre du monde, mais reste cependant bien en retrait si l'on étudie les valeurs rapportées au nombre d'habitants. Les États-Unis, le Canada, l'Australie et l'Arabie Saoudite gardent quant à eux des quantités de GES émises par habitant très élevées.

Si l'on étudie les spécificités de chacun des pays concernés, on remarque de fortes disparités dans les moyens mis en œuvre pour lutter contre le réchauffement climatique. Dans les pays du Nord, l'économie semble s'être globalement tertiarisée et le rapport des populations à leur mode de consommation –et donc pollution– évolue. Néanmoins, ces pays restent parmi les plus polluants du monde, mais ils consentent de plus en plus à agir en faveur du réchauffement climatique car leur niveau de richesse le permet.

Dans les pays dits « du Sud », la situation est plus complexe. D'un côté, les pays les moins avancés ne polluent que très peu, mais leur manque de moyens les empêche d'essayer de baser leur


© AFP

développement sur des modes de production moins polluants, par exemple. De l'autre côté, les pays émergents. Ces derniers tirent principalement leur croissance de l'exploitation de ressources énergétiques polluantes et d'un secteur industriel tout aussi nocif pour l'environnement. Leurs législations sont souvent peu regardantes sur de tels domaines, même s'il est évident que ces pays sont en train de prendre conscience des risques encourus à vouloir suivre un modèle dont les limites sont aujourd'hui flagrantes dans les pays du Nord.

La pollution dans les grandes métropoles du Sud est un exemple parmi tant d'autres, mais montre qu'au-delà d'être un thème en vogue, la question du réchauffement climatique conditionne l'avenir d'une population en plein essor qui n'est pas préparée à de tels changements. S'ils veulent confirmer leur puissance sur la scène diplomatique, ces pays émergents vont ainsi devoir s'engager dans une optique plus durable qui leur permettra alors de « verdir » leur croissance tout en limitant son impact sur leur environnement.

La jeunesse s'engage pour faire entendre sa voix dans les prises de décisions

Vouloir limiter les problématiques environnementales de nos sociétés à quelques grandes instances internationales tronquerait incontestablement le spectre d'actions mises en place en faveur de la planète. En effet, de nombreux mouvements se développent à tous échelons de la société et avec des ampleurs plus ou moins importantes, mais avec une volonté globale de sensibiliser le plus grand nombre aux enjeux de demain. Parmi eux, les initiatives étudiantes se multiplient et tentent de défendre des alternatives pour les générations de demain. Enquête dans un paysage associatif en plein essor.

« Unir, sensibiliser et former la jeunesse aux enjeux environnementaux » : voici la mission du collectif WARN –entendez par là « We Are Ready Now »–, un rassemblement de jeunes de toute la France qui tente d'apporter des « réponses concrètes aux défis actuels ». En réalité, leur mission ne se limite pas à de simples enjeux écologiques, mais à des questions de société plus vastes telles que l'emploi, l'alimentation, la santé, etc. Une vision plus globale dans une optique plus durable, tel est le leitmotiv de ce vaste projet qui veut promouvoir la voix de la jeunesse à l'approche de la COP21 (Conférence des parties sur le réchauffement climatique) de Paris, fin 2015. « Ce point d'étape très important pour le WARN » sera également accompagné de l'organisation de la Conférence des jeunes (COY) quelques jours auparavant. Une année charnière donc pour cette association, qui avait déjà organisé des rassemblements autour du thème du réchauffement climatique l'an dernier, comme le week-end de formation des jeunes ambassadeurs du climat, en octobre 2014.

« We Are Ready Now » se veut comme innovant dans le paysage associatif. Porté par cinq structures déjà existantes (Animafac, CliMates, Générations Cobayes, Avenir Climatique et le Refedd), ce projet croise des compétences très variées. Son objectif premier reste le développement et l'accompagnement de projets à l'échelle locale, en proposant un encadrement à des initiatives qui existent déjà.

Le Refedd, réseau français des étudiants pour le développement durable, cherche lui aussi à fédérer les projets estudiantins montés à travers la France. Avec plus d'une centaine d'associations membres, son action se veut la plus vaste possible, quitte à défrayer la chronique. En 2011, le réseau avait organisé une fausse manifestation anti-écolo à la Défense devant le siège de Total ; l'objectif était alors de « sortir des clichés d'une écologie militante, moralisatrice et culpabilisante par l'autodérision» selon l'un des organisateurs. Plus simplement, le Refedd cherche désormais à apporter un soutien à toutes les associations locales étudiantes qui s'inscrivent dans une optique de développement durable.

De nombreuses initiatives sont également valorisées par le concours Génération 2D (comme développement durable), qui célèbre cette année son onzième anniversaire. Tous les projets sont étudiés s'ils s'inscrivent dans une démarche durable, dans des domaines de la vie de tous les jours. L'eau, l'alimentation, la mobilité, la nature : autant de thèmes qui reviennent dans les travaux des lauréats, qui doivent avoir un niveau d'études entre le Bac+0 et le Bac+5 pour participer.

Toutes les structures mises en place pour favoriser les initiatives citoyennes des nouvelles générations s'appuient principalement sur deux piliers. Leurs stratégies consistent en effet à pousser les jeunes se sentant concernés à agir, mais également à entraîner les autres à s'intéresser au développement durable et à l'impact qu'il pourrait avoir dans leurs vies quotidiennes.

Du côté de la demande, l'affluence est également forte. De plus en plus de jeunes, se sentant directement impliqués dans les choix à effectuer pour leur avenir, s'engagent dans des causes citoyennes et souvent apolitiques en faveur du développement durable. En cette année de COP21 à Paris, il faudra donc compter sur la jeunesse pour faire avancer les débats !

- Thomas Philippe

Les critiques musique de février

Compilation Citrus City Tape, Vol.1



Pour tout amateur de musique, découvrir de nouveaux artistes est quelques chose de vraiment excitant, et quoi de mieux qu'une compilation pour ça ? La Citrus City Tape n°1 du label du même nom nous offre un tour d'horizon de la nouvelle scène pop surf, élevée au son des Smiths et aux boîtes à rythmes, influences résumées parfaitement par le morceau d'ouverture Wild Days de Jade TV. Malgré une grande majorité pop, cette compilation propose aussi des artistes alternatifs comme IBV et son electronica possédé ou Midriffs et son garage punk qui n'est pas sans rappeler les Californiens de FIDLAR. Au final Citrus City nous présente la relève de la scène indépendante avec ces 17 groupes qui font ou feront bientôt parler d'eux. On espère fortement une suite à cette compilation, qui sera, on ne doute pas, toujours plus riche en découvertes (la compilation est disponible en téléchargement prix libre sur le bandcamp du label).

- Jules Gaubert

Edyth - Bare I



Natif du Soudan, Edyth est un jeune producteur au talent prometteur. Il distille avec éclat une musique à la croisée du trip-hop organique et de la house. Il vient tout juste de dévoiler son premier EP, Bare I sur le label parisien Fake Music. Mise à nue totale et sans complexe, Bare I est aussi le récit d'une aventure vaporeuse et aérienne. Entre intimité profonde et escapade sinueuse, il dévoile cinq titres aux arrangements racés et éthérés. Après un Crystxls vaporeux et aérien voix, The Smokesphere dévoile tout le génie de notre jeune producteur. Le titre est d'abord mené par une rythmique soutenue et oppressante, dans une course effrénée vers le ciel. Puis la douceur planante s'installe, comme si on passait une nouvelle couche de l'atmosphère, une couche vaporeuse et paisible. Après un Herbal Blend sombre mais énergique Habibti, qui repose sur un sample de Aaliyah, nous fait visiter de nouveaux airs. Entre ambient et voix soul, ce titre est un petit bijou pour planer. L'EP se clôt sur Vogue, morceau plus house qui nous rappelle qu'Edyth est un alchimiste intimiste de l'équilibre.

- Marie-Madeleine Remoleur

Cat's Eyes – The Duke of Burgundy

Derrière le joli nom de Cat's Eyes se cache un duo atypique, formé par Faris Badwan (leader du groupe anglais The Horrors) et Rachel Zeffira, chanteuse soprano et multi-instrumentiste canadienne. Mélange savamment dosé, leurs compositions offrent une pop légère etmaxresdefault chimérique, entre musique lyrique et indie rock psychédélique. Après un premier album sorti en 2011 (Cat's Eyes), le groupe revient cette fois-ci avec la bande originale de The Duke of Burgundy, film sensuel réalisé en 2014 (et bien mieux réussi que Fifty Shades of Grey si l'on en croit certaines critiques). Une bande son voluptueuse et magnifiquement orchestrée, où la voix soprano de Rachel Zeffira transporte l'auditoire encore un peu plus loin dans l'univers sombre et érotique du film. De Moth au sublime Lamplight en passant par Door No. 2 et Carpenter Arrival, violons, hautbois et clavecins se confondent dans une pop onirique et planante. Requiem For The Duke Of Burgundy attire particulièrement l'attention. Inspiré du Requiem de Mozart utilisé à l'origine par le réalisateur, le morceau a été composé par Rachel Zeffira en une seule soirée. Faris Badwan explique par ailleurs les particularités imposées par cette nouvelle expérience : « Nous composions pour le réalisateur et pour le film plutôt que pour nous, et cela était en un sens libérateur. Nous avions des scènes spécifiques à suivre, des mouvements subtiles à mettre en avant... C'était vraiment différent de la composition d'un album classique ». Une bande son à découvrir absolument et dont l'univers feutré se suffit à lui même si vous n'êtes pas cinéphile



– **Florine Morestin**

Aline - La Vie Electrique

Deux ans après leur très bon premier album Regarde le ciel dont on se souvient du tube Je bois et puis je danse, les marseillais ex – Young Michelin désormais Aline sont enfin de retour. Plongé dans un univers à la croisée de la pop des années 80 et de la new wave, Aline a fait le choix de manier avec brio la langue de Molière. Leur deuxième album, la vie électrique, sortira le 1er juin chez PIAS. Il a été enregistré au studio ICP de Bruxelles en compagnie du légendaire producteur Stephen Street (qui avait déjà travaillé avec les Smiths, Blur ou Kaiser Chiefs). Pour nous faire patienter, les garçons venus du pays du pastis ont dévoilé un premier titre, éponyme et groovy de ce futur album, véritable cocktail d'énergie et de danse à découvrir rapidement !



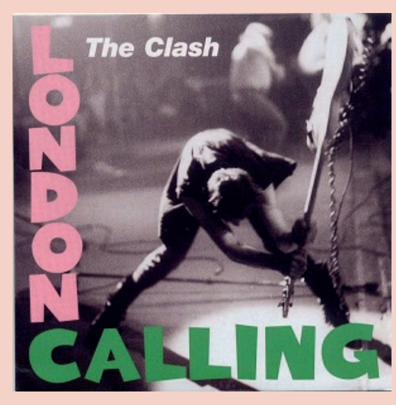
– **Marie-Madeleine Remoleur**

Playlist urbaine

Elles ont inspiré de nombreux poètes à l'image d'Apollinaire, de Verlaine, de Prévert, d'Aragon et même d'Emile Verhaeren. Les villes. Nous les sillonnons au quotidien, nous y vivons, nous nous y adaptons, nous les aimons ou les détestons. On s'y sent libre ou prisonnier, seul ou entouré. Bref, place à la musique !



Barbara
Göttingen



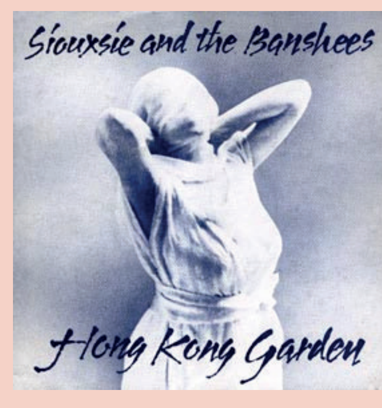
The Clash
London Calling



Tara Perdida
Lisboa



Miossec
Brest



Siouxsie and the Banshees
Hong Kong garden



E.Fitzgerald & L.Armstrong
Apri in Paris



David Bowie
Panic in Detroit



La Femme
From Tchernobyl with love



Benjamin Clementine
London

- Julia Coutant

Grand Palais
26-29 mars 2015
Singapour
& l'Asie du Sud-Est
à l'honneur
www.artparis.com

ART PARIS ART FAIR


Bates Motel revient, page 100

demain

Rencontre avec Bye Bye Leone

Né des cendres de Born In Alaska, Bye Bye Leone est l'un des groupes bastions de la scène musicale saint-loise, avec les fameux Lanskies ou MmMmMm, groupes parfois exilés vers de plus grandes villes. Revendiquant fièrement son identité saint-loise, le quatuor distille une pop-rock sautillante et entraînante, dopée aux rythmiques accrocheuses. Quelques heures avant leur passage au Normandy, à Saint-Lô, aux côtés de Lewis Evans (leader de The Lanskies) et de Natas Loves You, nous avons rencontré Alex, chanteur du groupe.

Comment est né le projet Bye Bye Leone ?

Bye Bye Leone est né à la fin d'un ancien projet musical, Born In Alaska, qui s'était arrêté fin 2013 avec la distance géographique et des désirs de directions musicales différentes entre les membres. A la fin de Born In Alaska, j'avais envie de faire quelque chose de plus dansant, des compositions et l'envie de continuer à faire de la musique. Le bassiste et le batteur de Born In Alaska m'ont suivi pour consolider ce nouveau projet. Un guitariste nommé Mathieu a ensuite rejoint le groupe.

Vous êtes passés d'un style musical plus contemplatif avec Born In Alaska à une pop-rock dansante avec Bye Bye Leone. C'est un style finalement plus abouti et qui vous ressemble plus ?

Le style et la direction musicales sont souvent liés à ce qu'on vit. A la fin de l'époque Born In Alaska, j'avais besoin de faire quelque chose qui bouge, une musique plus joyeuse. J'écoutais souvent des groupes comme Hot Chip ou Future Island. J'avais envie de faire une sorte de mélange Radiohead / Bon Iver. Ensuite chaque membre du groupe a apporté sa touche personnelle.

Vous venez tout juste de sortir votre premier EP, après avoir sorti des titres et des clips au compte-gouttes. C'est quoi la suite des projets pour Bye Bye Leone ?

On a déjà enregistré notre deuxième EP au Studio Session Audio Lab à Saint-Planchers, près de Granville. Il devrait sortir en avril ou en mai. Je m'occupe des clips aussi et j'ai une idée pour un prochain qui va bien me faire rire... L'objectif du clip pour moi c'est vraiment de ne pas se bloquer sur les images mais d'écouter la musique. C'est pour ça qu'ils sont parfois un peu farfelus. Après au long terme bien évidemment, on a le projet de faire un album.

Ce soir, c'est votre quatrième concert. Quelle expérience vous avez tiré de vos premières dates ?

Tout s'est assez bien passé. On a fait une date à Caen, on a surtout bien rigolé. Ensuite Argentan dans une chapelle et Paris à l'International.

Et l'expérience Born In Alaska vous aide-t-elle à être plus confiants et sereins sur scène, malgré le fait que ce soit vos premiers concerts ?

Le stress est toujours là et heureusement. Mais c'est vrai qu'avec l'expérience, on arrive mieux à l'appréhender.

Quel est votre avis sur la scène musicale actuelle saint-loise qui était une dynamique scène rock alternative ?

Il y a beaucoup de jeunes qui attendent qu'on leur donne leur chance ici. Il y a deux bonnes structures que sont le Normandy et Art Plume qui permettent d'accompagner les jeunes groupes. Après ce qui est dommage, c'est qu'aujourd'hui de plus en plus d'artistes ou de groupes migrent vers Caen ou se revendiquent de cette ville... même lorsqu'ils sont de Saint-Lô, parce qu'à Caen, il y a plus de structures d'accueil comme le Cargö, le BBC, Beauregard, Nordik Impakt, des associations ou ateliers qui accueillent des groupes pour des concerts etc. Comme Born In Alaska avant, Bye Bye Leone est et reste un groupe saint-lois.


©DR

Pixel, le hip-hop décomplexé qui flirte avec le virtuel

Mourad Merzouki a réussi l'exploit de capter l'attention complète de son auditoire dès les premiers instants de sa représentation. Cette prouesse aurait pu présager une euphorie vite retombée qui aurait laissé place à la déception, mais non. Car «Pixel» est un OVNI futuriste du spectacle vivant qui propose une synergie parfaite entre danse contemporaine, hip-hop, musique et technologies numériques. L'artiste se paye même le luxe d'ajouter des éléments du cirque à ses chorégraphies, créant ainsi une danse hip-hop hybride et métisse totalement décloisonnée de son univers urbain.

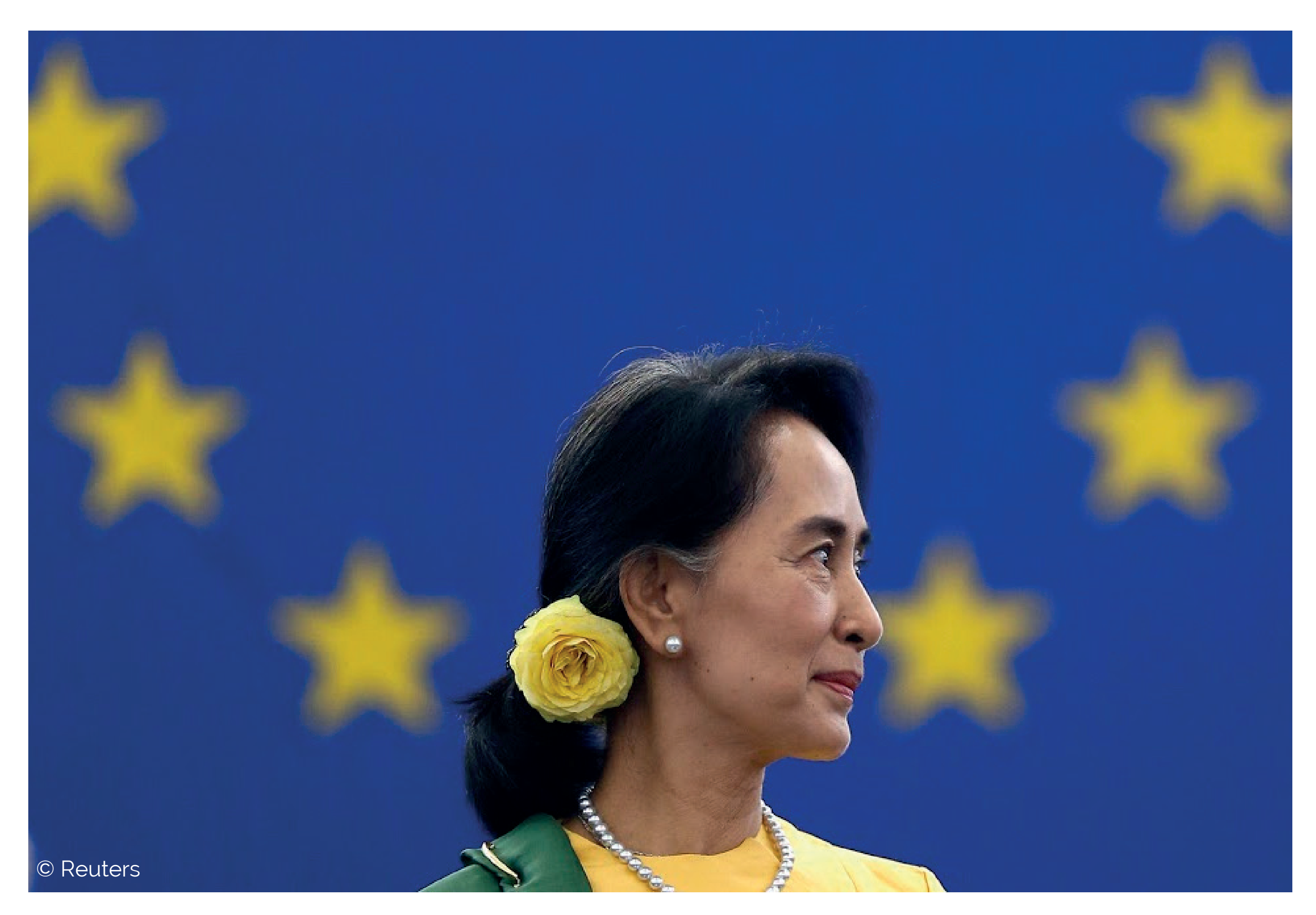

©Dan Aucante

La prouesse technique et artistique est poussée si loin qu'elle en vient à faire perdre ses repères au spectateur, effaçant ainsi la frontière entre virtuel et réel. Les danseurs eux-mêmes oscillent entre danses mécaniques et mouvements fluides, tels des parties intégrantes de cet écran de pixels. Où commence l'écran, où s'arrête la scène ? Est-ce un être humain ou un hologramme ? Autant de questions qui viennent pâtir de quelques manques de synchronisation entre les danseurs et l'image, brisant ainsi quelques instants l'illusion, ce qui est le seul point faible de la pièce.
Enfin, ce ne serait pas rendre justice au talent de Mourad Merzouki que de ne pas évoquer le caractère poétique de cette mise en scène. Comment peut-on s'attendre à trouver du lyrisme dans des pixels, des écrans, des points lumineux ? Grâce à une danse aérienne tout en souplesse qui vient épouser les courbes de ces outils numériques ou au contraire les défier. La représentation nous offre un véritable moment de poésie numérique. Pixel est un chef-d'œuvre novateur qui nous plonge dans des abysses vertigineux et qui offre des perspectives inédites au monde du spectacle vivant. Un seul conseil : courez-le voir.
Informations et dates de la tournée : le 12 mars à Cusset, du 17 au 18 mars à Annecy, le 20 mars à Orly, le 24 mars à Compiègne, le 26 mars à Bron, le 28 mars à Saint-Maur, le 3 avril à Noisy-le-Grand, le 8 avril à Vannes, le 22 avril à Amiens, le 28 avril à Bourg-en-Bresse, le 9 mai à Metz et le 21 mai à Montceau-les-mine.

-Eloïse Prével

Élections générales de 2015 en Birmanie

Lundi 9 février, des combats ont éclaté dans la région de Kokang, dans l'Etat Shan, en Birmanie, dans une zone frontalière de la Chine riche en jade. Le bilan est lourd : 47 soldats tués, 73 blessés, et des véhicules détruits comme l'a indiqué le journal Global New Light of Myanmar. Ces affrontements ne sont pas un cas à part entière, en effet ils se multiplient depuis le 9 février, et plus généralement depuis ces derniers mois, réveillant un vieux conflit en sommeil depuis près de six ans. Un pays mal connu au passé - et présent - houleux.


© Reuters

La Birmanie, ou Myanmar, est un pays peu connu. Indépendant du Royaume-Uni depuis le 4 janvier 1948, il se situe en Asie du Sud-Est continentale et partage ses frontières avec le Bangladesh, la Chine, l'Inde, le Laos et la Thaïlande.

La Birmanie est un pays au régime autoritaire. Elle a été sous dictature militaire marxiste après un coup d'Etat en 1962, dirigée par Ne Win, qui a occupé les postes de premier ministre, chef de l'Etat, et chef du parti unique de l'époque, le Parti du programme socialiste birman. Il a démissionné en 1988, ouvrant la porte à une prise de pouvoir par une junte militaire, le Conseil d'État pour la Restauration de la Loi et de l'Ordre, qui a pris en 1997 le nom de Conseil d'État pour la Paix et le Développement. Ce dernier a laissé la place à un pouvoir civil dirigé par l'un de ses anciens membres en 2011. « Pouvoir civil » en théorie seulement ; en effet, l'autorité militaire reste prépondérante dans les faits. Ce pouvoir quasi civil avait promis de mettre fin aux conflits internes du pays entre le pouvoir central et plusieurs des nombreuses minorités ethniques du pays. Pourtant, l'année de son accession au gouvernement, le cessez-le-feu qui tenait depuis 17 ans dans le pays s'est rompu.

Les organisations internationales des Droits de l'Homme classent la Birmanie parmi les pires pays du monde en matière de libertés publiques : la liberté de la presse et les droits de l'homme n'existent pas, le pouvoir judiciaire n'est pas indépendant de

l'exécutif et les partis d'opposition sont interdits. Selon l'indice de corruption 2014 de Transparency International, la Birmanie est classée 156e sur 175.

Aung San Suu Kyi, le «Papillon de fer» birman

Aung San Suu Kyi est une des grandes figures politiques birmanes. Elle mène le parti d'opposition, nommé la Ligue nationale pour la démocratie (NLD). Ce parti a remporté les élections législatives en mai 1990 avec plus de 80 % de voix en sa faveur. Cependant, la junte militaire, qui ne s'attendait pas à un tel score et qui utilisait les élections afin de légitimer son pouvoir a invalidé leurs résultats.

Être leader du parti d'opposition dans un pays tel que la Birmanie est dangereux. Cependant, la position d'Aung San Suu Kyi joue en sa faveur et oblige la junte à adopter une position ambiguë envers elle. En effet, elle est tout d'abord très populaire, surtout depuis la remise de son prix Nobel de la paix en 1991. De plus, elle est la fille du héros national Aung San, lui procurant une certaine protection. Face à cette situation délicate, la junte l'a placée à plusieurs reprises en résidence surveillée.

Une multiplication des émeutes inquiétante qui met en danger les civils

Des négociations relatives à un accord de cessez-le feu entre le pouvoir birman et les groupes armés de minorités ethniques ont eu lieu en septembre dernier, mais ont échoué. Les rébellions sont un défi majeur pour le gouvernement. Après son accession au pouvoir en 2011, des cessez-le feu ont été mis en place avec la plupart des groupes. Cependant, l'arrivée d'élections législatives fin 2015 a brouillé le tableau. Les espoirs de paix nationale se sont heurtés à la méfiance et à la poursuite des affrontements dans certaines régions du pays.

Quatorze des seize principaux groupes rebelles ont conclu une trêve. Mais elle est plus difficile à obtenir avec la KIA et l'Armée nationale de libération Ta'ang (Etat Shan). Le pays souffre de la multiplication des combats, notamment les civils, que l'ONU a appelé à protéger. Près de 100 000 personnes ont déjà fui le pays, vers la Chine.



© Associated Press - Gemunu Amarasinghe

Une rébellion d'une autre forme : les revendications étudiantes

En plus des conflits avec les groupes armés, le pays fait depuis peu face à des manifestations étudiantes. Ce mardi 3 mars, la police birmane a encerclé dans l'enceinte du monastère d'Aung Myae Baikman dans le but d'y bloquer quelques 300 étudiants qui avaient commencé une marche de 600 kilomètres entre les deux plus grandes villes du pays, de Mandalay jusqu'à Rangoun, afin de protester contre le gouvernement et de demander la révision d'une réforme de l'éducation. Ils critiquent la centralisation du système éducatif et souhaitent la création de syndicats ainsi qu'un enseignement dans les langues des minorités. Bon nombre de ces militants arborent des bandanas ornés d'un paon, hommage à un mouvement étudiant datant de 1988 et qui fut violemment réprimé.

Des élections municipales...

En décembre dernier, plus exactement le 27, des élections municipales ont eu lieu en Birmanie. Les premières depuis 60 ans. Une avancée démocratique ? Pas vraiment... En réalité, les modalités du scrutin étaient si particulières – comme le fait qu'une seule personne par foyer pouvait voter – que seules 400 000 personnes sur les 5 millions d'habitants de la capitale économique, Rangoun, ont pu se rendre aux urnes.

Du côté des candidats, les clauses étaient strictes aussi. Des conditions d'âge étaient imposées, de même que l'interdiction d'être affilié à un parti politique. Ainsi, un peu moins de 300 candidats étaient en compétition pour les 115 sièges du Comité de développement de la ville de Rangoun (YCDC). Il est à noter également que les postes de grande importance n'ont pas été soumis aux urnes : ils ont ensuite été attribués par nomination.

Le 30 décembre, Htay Aung (district est), Khin Hlaing (district ouest), Aung Min (district nord) et Khin Maung Tint (district sud) ont été élus au YCDC. Ce dernier n'avait pas été renouvelé au suffrage populaire depuis 1949, cependant, cet outcome peut être questionné puisque le taux de participation n'a été que de 26%... La population est en effet détachée de la politique et de toute idée de participer à la gouvernance de la Birmanie puisqu'elle s'en est vue privée depuis des décennies. De plus, la campagne a été quasi inexistante, rendue interdite par le pouvoir en place afin de ne pas dénaturer la ville, mais aussi car ce dernier n'a pas tellement l'habitude d'entrer en compétition pour défendre ses idées.

D'autres élections, bien plus importantes sont en préparation cependant. Des élections générales, fin 2015. Que faut-il en attendre ?

Aux élections générales.

Il faut savoir tout d'abord que les dernières élections générales – en 2010 – avaient été entachées : accusations de fraude, absence du parti d'opposition du à son boycott... Des élections – partielles – ont également eu lieu en 2012 dans certaines circonscriptions, et ont constitué un pas en avant : davantage de libertés ont permis au parti d'Aung San Suu Kyi d'entrer au Parlement, bien qu'il soit le parti minoritaire.
Un espoir pour les élections de 2015 ? Oui et non. En effet, son parti a des chances de remporter le scrutin, cependant le « Papillon de fer » comme elle est appelée, ne pourra pas participer aux élections de novembre à cause de l'article constitutionnel 59F de la Loi fondamentale du pays. Cet article date de l'époque de la junte et semble parfaitement taillé pour elle. Il empêche à un impétrant de se présenter à la présidence si ses enfants sont de nationalité étrangère. Or la Dame de Rangoun est mariée à un britannique et ses enfants sont britanniques. Cet article a suscité bien des réactions à l'étranger, et notamment celle de Barack Obama, qui a déclaré : « Je ne comprends pas qu'une disposition empêche quelqu'un de devenir président en raison de l'identité de ses enfants. Je trouve que cela n'a pas vraiment de sens. » « D'un point de vue démocratique, il n'est pas juste que la discrimination s'exerce contre une personne en particulier », a surenchéri Mme Suu Kyi.
Malgré le combat qui est mené pour faire réviser cet article et malgré la pétition nationale lancée, qui a recueillie près de 5 millions de signatures, le timing sera trop serré pour qu'Aung Sun Suu Kyi puisse être candidate. Le président de la chambre basse, Shwe Mann (ex-numéro 3 de la junte), a estimé « impossible de changer » le texte d'ici là.

« La découverte d'un éléphant blanc avait été interprétée comme le symbole du caractère démocratique des élections »

L'éléphant blanc «magique» de la Birmanie, porteur de bonne nouvelle ?

Un éléphant blanc – en réalité, de couleur plutôt rose –, espèce très rare, a été découvert dans une réserve forestière dans la région du delta d'Irrawaddy de Pathein (à l'ouest de Rangoun). Il s'agit d'une femelle d'environ sept ans.

Pays à majorité bouddhiste, cet animal a toujours été prisé, depuis les anciens rois et dirigeants. Il est symbole de souveraineté et de chance, en particulier de chance politique selon les superstitions birmanes et leur découverte est généralement rendue publique à des moments historiques birmans cruciaux.

En 2010, la découverte d'un éléphant blanc avait été interprétée comme le symbole du caractère démocratique des élections législatives qui allaient avoir lieu. Cependant, de nombreux cas de fraude ont été relevés et le parti de l'opposition a boycotté les élections. Espérons que cet éléphant apportera de meilleures nouvelles pour les élections de 2015.

– Manon Vercouter

De la mer du Nord aux abysses auditives, rencontre avec Molécule

Nous sommes à bord du chalutier le Joseph Roty II, une véritable usine de quatre-vingt-dix mètres de long et de deux mille trois cents tonnes. Sur le pont, la houle et les moteurs du bateau semblent s'accorder au quotidien pour offrir aux matelots un extraordinaire marasme sonore. Pendant trente-quatre jours, Romain Delahaye qu'on connaissait plutôt pour son registre dub a embarqué avec eux et s'est autoproclamé chef d'orchestre de la mer du Nord.


© Alexandre Gosselet

Entre le calme d'une mer d'huile et les déchaînements de la tempête, le micro de Molécule ne perd pas une miette de l'univers sonore du Joseph Roty. L'artiste le décline sur des variations composites, entre musique techno et électro, alliées à des sons laissés « natures ». Pour nous transporter directement au large de la mer du Nord, dans les abysses du bateau et les tréfonds de l'océan Atlantique, Molécule a armé son nouvel album d'un carnet de bord, mêlant photographies, détails techniques et anecdotes journalières. Mais 60°Nord 43' est bien loin d'être un simple reportage musical. Pendant soixante quatorze minutes, on s'engage dans un véritable voyage mental, aux quatre coins de notre conscience. Molécule s'empare de toutes nos sensations, asservit notre esprit à un plaisir auditif inédit.

On a tous en tête une banque sonore maritime alimentée par des souvenirs, des films. Quels sons aviez-vous en tête quand vous pensiez à la mer, était-ce là le point de départ de votre aventure ?

Non, je n'avais pas vraiment d'idée des sons que j'allais rencontrer. Ce qui m'a amené à partir, c'est quelque chose de visuel et avant tout une expérience humaine que j'avais envie de vivre, un état que j'avais envie de sentir. La mer a inspiré beaucoup de musiciens depuis des décennies, j'ai prolongé en quelque sorte cette fascination du compositeur pour la mer.

« Tout a été fait sur le bateau, en situation, et selon l'inspiration du moment.»

Quelle a été la réaction des marins face à l'attention que vous portiez à leur fond sonore quotidien, ont-ils compris votre démarche ?

Ils ont appris à comprendre. Au début ils étaient à la fois étonnés et curieux. Le Joseph Roty II était un bateau-usine, l'environnement sonore y était extrêmement dense et bruyant. Ils se sont demandés ce que je pouvais bien vouloir venir chercher dans ce marasme sonore. Ils ont finalement cherché à participer à ma démarche, en m'indiquant des endroits où je pourrais trouver des sons intéressants. Leur collaboration a vraiment été précieuse.

« Abysse », le premier morceau, est rapide on sent une certaine excitation du départ. En revanche « Le Lac » semble être comme un retour au calme, on s'imagine à votre place sur une mer d'huile. La chronologie de votre voyage a-t-elle quelque chose à voir avec la progression de l'album ?

Quand nous avons atteint la latitude 60° Nord 43', on a reçu l'ordre de faire demi tour. Cela a donné à l'album son titre car c'est sur le chemin du retour que j'ai commencé à composer. Le tracklisting s'est construit à ce moment là, assez naturellement. Je crois qu'on peut dire que « Le Lac » est une sorte de retour au calme qui coïncide avec la fin de mon voyage. Mais il y a dans le titre quelque chose de grinçant. Cela est du au fait que je suis parti avec mes inquiétudes, en me disant qu'en cas de difficultés, la musique pourrait être comme un refuge. Quand on écoute ce morceau on est comme dans une bulle, alors que dehors la pêche bat son plein. Je vois un peu ce morceau comme une sorte de messe macabre.

Avec la musique que vous avez composé, avez-vous réussi à apprivoiser et vous approprier la mer du Nord ?

Non, c'est impossible d'apprivoiser la mer. J'ai essayé de faire de mon mieux, en travaillant beaucoup. Il y a eu des moments de doute où je n'allais pas bien, mes proches, la terre ferme me manquaient. Mais j'ai fait avec les moyens du bord.

Est-ce qu'on peut dire que votre album rend compte d'un univers propre à la mer du Nord, ou c'est plutôt elle qui a nourri votre univers musical déjà établi. Votre pêche au son était-elle plutôt une fin ou un moyen ?

Je suis parti avec un dogme artistique très précis qui était d'embarquer avec mes pattes blanches sans savoir du tout ce que j'allais faire avec mes instruments et je m'étais promis de ne rajouter aucune note à mon retour. Tout a été fait sur le bateau, en situation, et selon l'inspiration du moment. Il n'y avait rien de préétabli, je ne savais pas où j'allais mais j'ai vraiment produit au maximum de mes possibilités. J'ai composé trente morceaux et je n'en ai gardé que dix pour l'album. « Metarea » et « 8ZL 40» ont été créés à partir d'un son enregistré. « Metarea » à partir du son du vent, « 8ZL 40 », de celui du moteur du Joseph Roty, qui donne le nom au morceau. En revanche dans « Le Jardin » ou encore « Hébrides », c'est la musique qui a appelé la composition et les sons enregistrés ont plutôt été des ornements. Il y a donc les deux processus conjointement liés.

Votre album va de pair avec un journal de bord très fourni en photographies. De quelle façon avez-vous senti que ce voyage avait aussi besoin d'être retranscrit de manière visuelle, littéraire ?

C'était la seule chose que je savais avant de partir, je ne voulais surtout pas que ce projet se finalise par un album basique. 60° Nord 43' devait nécessairement s'accompagner de quelque chose de complémentaire, pour aller au plus près des émotions, de l'univers dans lequel je me suis trouvé. Je me suis donc imposé de tenir un journal de bord. Une fois revenu à terre je me suis mis à collaborer avec une agence graphique. Tout au long de notre travail il a fallu créer des passerelles entre le livre et la musique pour créer cet ouvrage hybride.

Dans votre journal de bord vous rendez très bien compte de la difficulté de la vie en mer, d'un certain essoufflement psychologique et physique, quelle place prend l'expérience humaine dans votre musique ?

Elle prend une place fondamentale. La manière dont j'ai fait ce travail en situation ne permet pas de recul, d'intellectualisation de son processus. Les humeurs ont eu une incidence évidente sur ma composition, c'est pour cette raison que cet album est très hétéroclite. Il y a des choses très calmes, d'autres beaucoup plus anxiogènes, des éléments très techno-électroniques, d'autres beaucoup plus aériens. On navigue un peu au milieu des émotions vécues au cours de cette expérience complètement nouvelle et inédite qu'ont été ces 34 jours passés en mer.

Après une telle expérience vous revoyez-vous composer en studio ? Quels sont vos projets pour la suite ?

Evidemment, je continue à composer en studio, c'est mon travail de tous les jours. Mais depuis mon retour, j'ai l'obsession de repartir pour une nouvelle aventure mêlant une expérience de vie et une création in situ.

Envisageriez-vous de retenter cette expérience marine ?

Non, je n'ai pas envie de me coller une étiquette de musicien marin même s'il y a encore beaucoup de choses à explorer de ce côté là. Je ne peux pas en dire plus pour le moment mais je suis en train de mettre un projet de ce type dans l'élément aérien. Affaire à suivre...

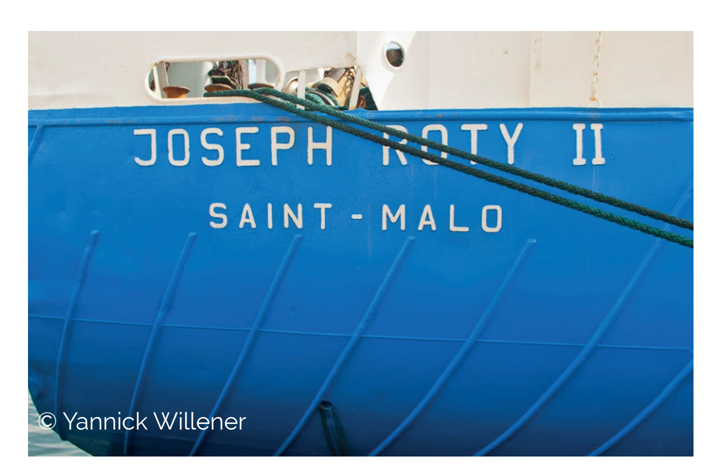
Vous avez composé trente morceaux sur le Joseph Roty, les vingt autres ont donc été sacrifiés ?

Non, ils n'ont pas été sacrifiés, mais l'album fait quand même soixante quatorze minutes. Il y avait une évidente contrainte matérielle, mais avec ces dix morceaux j'ai réellement l'impression d'avoir touché à toutes les émotions. Ils constituent un panel assez réaliste par rapport à ce que j'ai vécu. Avec cet album, j'invite l'auditeur à vivre cette expérience en passant par des moments plus ou moins difficiles, dans un labyrinthe en pleine mer qui laisse une grande place à l'interprétation. J'ai souvent mis de côté le musical. Les morceaux constituent plutôt des plages sonores qui délimitent un contour. J'offre un espace plus qu'une musique à fredonner.

Pourrions nous avoir la chance un jour de les entendre ?

Dans l'idée non. En fait je n'ai pas réécouté tous les jets que j'ai fait. Peut-être faudrait-il que je les retravaille, que je fasse une seconde lecture de cette aventure. Mais certains jours n'étaient pas très inspirants et il n'y pas que des choses géniales dans les vingt morceaux qui restent. En ce moment je suis plutôt focalisé sur la sortie de l'album et le live qui approche.

-Noemie Colin



© Yannick Willener

Pensez à réserver votre chambre, Bates Motel revient !

Le mois de mars annonce le grand retour de la série Bates Motel sur A&E pour sa troisième saison. La série, créée par Anthony Cipriano, est un préquel du film Psychose d'Alfred Hitchcock, qui met en scène les dérives de ce qui sera plus tard un tueur en série, le personnage de Norman Bates.

Fin décembre de l'année 2014, la production dévoilait le premier teaser de cette saison 3 ; une saison encore très attendue pour cette série incontournable. Au cours de ces quelques secondes, une référence et un bel hommage au chef d'œuvre d'origine, Psychose. Norman Bates y espionne une cliente de l'hôtel, à l'instar de ce plan précédant la célèbre scène de la douche dans le film original. Un deuxième teaser, plus alarmant encore, où inceste et mort se mêlent parfaitement, illustre mieux que jamais les fondements de cette série : une relation ambigüe entre Norman et sa mère, et l'être sanguinaire incarné par Freddie Highmore, bien loin de l'innocence de son rôle dans Charlie et la Chocolaterie. Norma quant à elle, interprétée par la talentueuse Vera Farmiga, s'inquiètera davantage pour son fils, tout en continuant à alimenter son désir à son égard, laissant le téléspectateur dans la plus grande confusion quant à cette relation entre Norma et fils.


© A&E

Cette troisième saison sera donc prétexte à une évolution du personnage de Norman, adolescent perturbé, psychopathe et schizophrène, qui ne cessera de montrer son étrangeté et son instabilité psychologique à travers sa bipolarité, une personnalité que nous avons déjà découvert dans les deux saisons précédentes.

Cette adaptation télévisée d'une prouesse cinématographique aurait pu être un véritable carnage. Au lieu de ça, c'est une série incroyablement étrange, perturbante et qui met mal à l'aise, qui s'est fait une place dans la programmation du petit écran américain. Et cette saison 3 risque bien d'être, au même titre que les deux précédentes, étonnante et détonante.

-Amélie Coispel

Printemps 2015, l'art est de sortie !

L'art est comme un ours, au printemps, il sort de sa tanière. Pour ce printemps 2015, on pourra noter l'immense variété d'expositions, salons ou foires prévus. De Berlin à Ajaccio, Maze vous présente sa sélection des expos à ne pas manquer !



PARIS BEAUX-ARTS

FOIRE

Paris, Carrousel du Louvre, du 1er au 5 Avril.

Organisée par le Syndicat National des Antiquaires (SNA), cette foire a pour vocation, bien sûr, de vous vendre tout un tas d'objets plus vieux les uns que les autres, mais aussi de vous faire découvrir des œuvres soigneusement contrôlées pour s'assurer de leur qualité. Vous pourrez y apprécier les quelques 80 antiquaires venus de toute la France avec dans leur bagages de nombreuses pièces exceptionnelles allant de l'antiquité à aujourd'hui.

Parce que non, les antiquités ce n'est pas que dans les musées et dans les vieilles boutiques poussiéreuses !

LA COLLABORATION, 1940-1945

EXPOSITION

Paris, Archives Nationales, jusqu'au 5 Avril

Cette exposition revient sur le déroulement de l'occupation de la France lors de la seconde guerre mondiale et plus particulièrement sur les modalités de la collaboration du régime de Vichy ainsi, sur comment s'en sont, plus ou moins bien, accommodés les français. Elle cherche à comprendre, au travers de nombreux documents originaux, comment ont été faits les choix du gouvernement lors de ces 4 années « noires » pour la France. Elle est organisée dans le cadre du 70ème anniversaire de la libération.

SIENNE, AUX ORIGINES DE LA RENAISSANCE

EXPOSITION

Rouen, MBA, ouverture le 21 Mars

1ère rétrospective sur l'art siennois depuis 1983, cette rétrospective compte bien faire connaître les œuvres, méconnues du public français, des artistes de Sienne. Celles-ci ont été en effet quelque peu éclipsées par les peintres florentins qui se sont taillés une part de lion dans l'histoire de l'Art. Néanmoins, certains peintres siennois, à l'image de Duccio, ont influencées l'art jusqu'à un niveau européen.

Une véritable découverte d'artistes incontournables montre tout cela, notamment au travers d'écrits et de photos.

Fan de soleil et d'histoire ? Cette expo est pour vous !

Il ne faut pas oublier les nombreuses expos RMN-Grand Palais, qui sont cette année plus intéressantes les unes que les autres, après Hokusai et Niki de Saint Phalle, on retrouve les Tudors au Musée du Luxembourg du 18 Mars au 19 Juillet.

Ne pas oublier, non plus, le quai Branly, où se trouve toujours une expo décalée. Actuellement « Tatoueurs, tatoués » jusqu'au 18 octobre, ou

encore la Pinacothèque avec « Au temps de Klimt, la sécession à Vienne » jusqu'au 21 Juin.

Bon, après ça, on espère vous avoir convaincu d'aller à une expo d'art, malheureusement, il faut être à Paris pour en profiter le plus, mais cherchez, de nombreuses autres petites expositions se déroulent en province, l'occasion de découvrir de nombreux artistes, le billet de TGV en moins !mais méconnus !

ART PARIS, ART FAIR

FOIRE

Paris, Le Grand Palais, du 26 au 29 Mars

Foire, d'art contemporain cette fois, la Art Paris, Art Fair se distingue par une volonté de faire découvrir des œuvres d'art de régions du monde peu représentées dans le paysage artistique français. Cette année, Singapour et l'Asie du Sud-Est sont à l'honneur, et c'est l'occasion de découvrir quelques-uns des nombreux artistes de cette région du monde. Résolument jeune (elle fête cette année son 4è anniversaire), cette foire en joue pour attirer de nombreux jeunes talents.

Vous cherchez le dépaysement artistique ? Ne cherchez plus !

ANDY WARHOL – TIME CAPSULES

EXPOSITION

Marseille, MAC, jusqu'au 12 Avril

Quasi exclusive, cette exposition nous montre une face peu connue, limite intime de l'artiste, de l'homme Andy Warhol. Au travers de ses « Time Capsules », cartons ou il regroupait des objets dont il n'avait plus l'usage, Andy Warhol nous livre une partie de sa vie, mais aussi de la société américaine de l'époque.

Succès jusqu'ici, cette exposition, exceptionnelle est incontournable pour les fans de Warhol.

DANIEL BUREN

EXPOSITION(S)

Galerie Kamel Mennour, jusqu'au 21 Mars + MAMC de Strasbourg jusqu'au 8 Mars

La galerie Mennour nous présente ici des travaux en intérieur de Buren, surprenants, mais surtout dans la continuité de son œuvre. Cette exposition reste une aubaine pour en découvrir plus sur le célèbre artiste.

Une autre exposition qui lui était consacrée au Musée d'Art Moderne et Contemporain de Toulouse ferme ses portes dans les prochains jours, avis aux retardataires !


©DR

GOTTFIELD LINDAUER, PORTRAITS MAORIS

EXPOSITION

Berlin, Museumsinsel, jusqu'au 12 Avril

Comme vous le savez, on vous aime encore plus que vos parents, puisque pour vous, on va jusque sur des sites d'information allemands pour vous dénicher des pépites [cf. : http://goo.gl/CPpriE]. Ici, c'est une exclusivité mondiale, des portraits de dignitaires maoris (non, pas des affiches des All Blacks, rien à voir). Quelques 80 portraits réalisés par Gottfiel Lindauer, jamais sortis de nouvelle Zélande sont ici exposés. Ces portraits sont un héritage de la culture maori, très tôt mise en péril par les colons anglais et aujourd'hui presque disparue. Une trace unique du passé méconnu de l'île.

Au cas où vous passeriez par Berlin, ne ratez pas cette occasion ! Angela et les Maoris, qui dit mieux ?

NAPOLÉON A SAINT HÉLÈNE : L'EXIL ET LA SINCÉRITÉ

EXPOSITION

Ajaccio, Musée Maison Bonaparte, du 27 Mars au 28 Juin

Napoléon, bon grandeur et décadence, on est d'accord sur ce point. Au niveau de la période décadence à Saint Hélène, ce dernier en a profité pour découvrir qu'à part la guerre, il pouvait aussi avoir des sentiments, pour sa famille, ses amis, etc. Ces dernières années vont être pour lui un moment de recueillement, de souvenirs : sa jeunesse, sa corse, son ascension, ses rêves d'enfant. L'exposition nous montre tout cela, notamment au travers d'écrits et de photos.

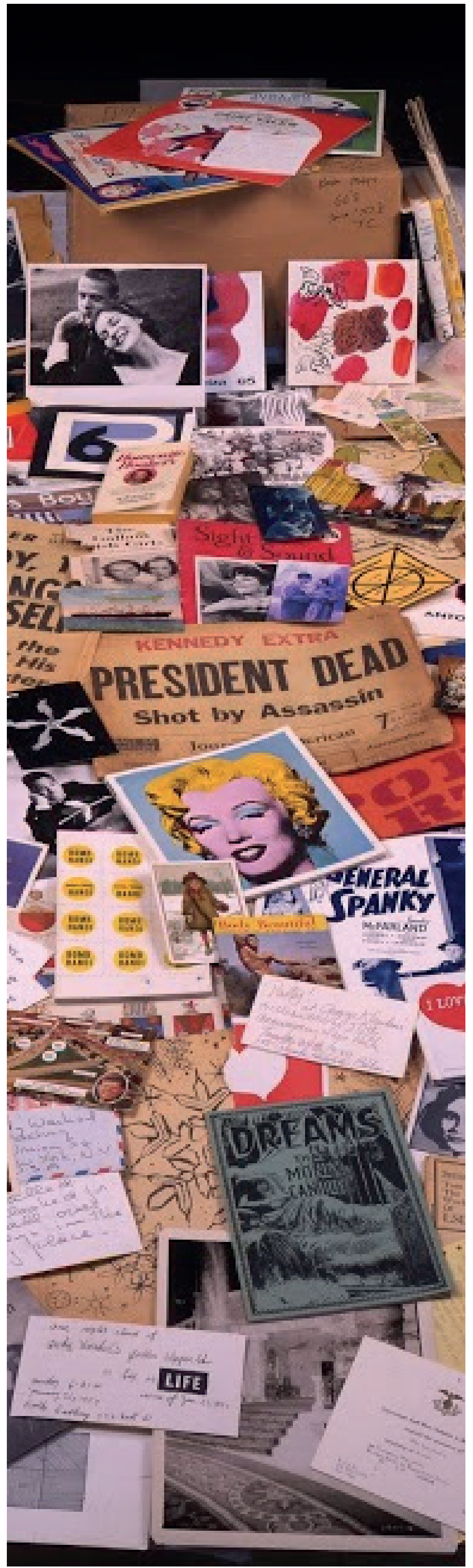
Fan de soleil et d'histoire ? Cette expo est pour vous !

Il ne faut pas oublier les nombreuses expos RMN-Grand Palais, qui sont cette année plus intéressantes les unes que les autres, après Hokusai et Niki de Saint Phalle, on retrouve les Tudors au Musée du Luxembourg du 18 Mars au 19 Juillet.

Ne pas oublier, non plus, le quai Branly, où se trouve toujours une expo décalée. Actuellement « Tatoueurs, tatoués » jusqu'au 18 octobre, ou encore la Pinacothèque avec « Au temps de Klimt, la sécession à Vienne » jusqu'au 21 Juin.

Bon, après ça, on espère vous avoir convaincu d'aller à une expo d'art, malheureusement, il faut être à Paris pour en profiter le plus, mais cherchez, de nombreuses autres petites expositions se déroulent en province, l'occasion de découvrir de nombreux artistes, le billet de TGV en moins !

- Dorian Le Sénéchal



22, v'la le Front !

Le Front National (FN) frappe de nouveau à la porte des élections en ce début d'année 2015. Aux départementales des 22 et 29 mars prochains, le parti de Marine Le Pen pourrait se maintenir au second tour dans près de la moitié des cantons français. Entre méconnaissance totale de l'existence même du scrutin et flou artistique quant aux futures attributions des conseils départementaux, il semble que la vague UMP (Union pour un Mouvement Populaire) prendra encore une fois des reflets un peu plus foncés.



© DR

Le Front National (FN) surfe sur la vague de la partielle du Doubs. Après la quasi-victoire de sa candidate, Sophie Montel, sur le candidat socialiste, Frédéric Barbier, dans cette législative partielle au début du mois de février, le parti lepéniste montre ses muscles avant cette élection départementale où les partis traditionnels, en particulier le Parti Socialiste (PS), risquent de laisser des plumes. La présence d'un candidat frontiste au second tour d'une élection pourrait de nouveau ne plus être une anomalie républicaine.

Une élection sans passion

Déjà, posons une question simple : qui est au courant qu'il y a des élections en cette fin de mois de mars ? A cette question, selon les derniers sondages, près d'un français sur trois répondrait par la négative. En somme, les départementales ne passionnent pas les foules – et c'est un euphémisme.

Les Français sont appelés à voter les 22 et 29 mars prochains pour un binôme de candidats et son binôme de suppléants, qui doit être composé de manière paritaire : deux femmes, deux hommes. Et plus seulement un titulaire avec sa suppléante ! Mais cette élection risque de tourner à la correction pour les principaux instigateurs de la réforme. Le PS part en effet pour encaisser une sévère défaite, par le simple fait que, dans près de la moitié des 2 054 cantons, le FN risque de rafler une des deux places qualificatives au second tour.

Profitant de l'abstention record qui se profile (plus de la moitié des électeurs ne compte pas se déplacer), le seuil de qualification pour un troisième larron au second tour risque d'être trop élevé quasiment partout, pour un PS arrivant troisième. L'accès se fait en effet maintenant avec 12,5 % des inscrits (contre 10 % auparavant) depuis une loi votée en 2011 sous Nicolas Sarkozy visant discrètement à limiter le nombre de triangulaires UMP-FN-PS, tournant un peu trop souvent à l'avantage des

socialistes au goût de la droite alors au pouvoir. L'UMP semble tout de même en bonne voie pour être le parti majoritaire à la sortie des urnes. Mais le triomphe aura sûrement le goût amer de la victoire par défaut, la faute à un FN qui arrive en force avec presque autant de binômes de candidats que de cantons et 30 % d'intentions de vote dans les sondages.

Conseil départemental, c'est quoi ?

Pour peu, ces élections passeraient presque inaperçues. En même temps, ces départementales ressemblent un peu à la dernière parole d'un condamné. En lançant sa réforme territoriale au mitan de l'année passée, le président de la République a crée les conditions parfaites pour une magnifique foire d'empoigne. On ne sait plus très bien si les départements sont voués à disparaître ou à vivre sous certaines conditions. S'ils survivent, il est même difficile de pouvoir évaluer quel sera le périmètre de leurs compétences. Difficile dans ces conditions de faire des promesses pour les candidats… et pour les électeurs de se passionner.

Manuel Valls a ainsi pu annoncer la mort clinique des départements pour 2021, il semble pour le moment que François Hollande suive une voie médiane. Refroidi par les critiques virulentes de ces derniers alliés que sont les radicaux de gauche au Parlement, qui font de la suppression des conseils départementaux un casus belli, et par le simple fait qu'une suppression pure et simple des départements devrait réunir les trois cinquièmes des suffrages au Parlement – sachant que la droite a récupéré le Sénat, cela semble serré –, le discours s'est adouci. La position actuelle serait plutôt en faveur d'une suppression de certains départements sur le modèle de la fusion entre grandes métropoles et départements qui a lieu en ce moment du côté de Lyon, tout en conservant les administrations des départements ruraux.

« Dans l'histoire de la Vème République, la droite a présidé jusqu'à 80 conseils généraux ! »

Pour ne rien arranger, la gauche arrive en ordre dispersé pour ces élections. Selon Jérôme Fourquet, directeur du département opinion de l'institut de sondages Ifop, la droite est parvenue à l'union avec le centre dans 54 % des cantons, contre 12 % seulement pour la gauche. Dans 90 % des cantons où il présente des candidats, le PS aura à sa gauche un ticket rouge (Front de Gauche) ou un ticket vert-rouge (Europe-Ecologie-Front de Gauche). Tout cela s'explique par plusieurs facteurs, notamment l'orientation social-libérale du gouvernement, incarnée par l'arrivée de Manuel Valls à Matignon. Cela avait d'ailleurs eu comme première conséquence de voir les écologistes sortir du gouvernement à ce moment-là. La politique gouvernementale divise la gauche sur le terrain !

L'UMP en grand vainqueur

Flou de la réforme des départements, rejet de la politique gouvernementale, division de la gauche : toutes les conditions sont réunies pour voir la couleur bleue à l'honneur au soir du second tour. L'objectif de l'UMP est de reprendre la main sur une vingtaine de départements, elle qui en contrôle une quarantaine. Pourtant, ce qui est annoncé comme un objectif ambitieux est au final quelque chose d'assez modeste. En effet, dans l'histoire de la Vème République, la droite a présidé jusqu'à 80 conseils généraux !

Pourtant, la victoire risque de passer par l'inévitable réouverture de plaies encore à vif, en particulier en ce qui concerne l'attitude à avoir en cas de duel PS-FN. Partisans du ni-ni et défenseurs du front républicain devraient encore avoir une belle occasion de s'écharper.

Un autre problème attend l'UMP aux responsabilités, ce que l'on appelle le troisième tour : l'élection du président du conseil départemental. Le FN devrait profiter de sa capacité de nuisance acquise grâce à sa victoire annoncée dans plusieurs cantons, notamment dans les départements du Var, du Vaucluse ou bien encore du Nord. Pour enlever aux candidats de la droite, ayant une faiblesse sur leur flanc droit, l'envie d'une alliance avec le FN, le président de l'UMP Nicolas Sarkozy a été clair : « tout responsable UMP qui conclura une alliance avec le FN sera immédiatement exclu ».

L'avertissement s'adresse à tous les futurs candidats à la tête des départements qui seraient tentés de se faire élire avec le renfort des voix frontistes. Surtout que, comme le rappelle l'UMP, il n'y a plus besoin de réunir une majorité absolue après deux tours de scrutin pour être élu à la tête du conseil départemental : une majorité relative suffit. Mais la capacité du FN à enquiquiner la droite pourra aussi s'inscrire dans la durée en cas de majorité relative. En effet, toutes les décisions se prennent à la majorité absolue dans les départements. Le choix sera donc cornélien pour les élus de droite : s'acoquiner avec le FN ou instaurer le front républicain avec les voix socialistes ? L'extrême-droite jouera alors le rôle d'un poil à gratter républicain !

– Samuel Ladvenu

MAIRIE DE PARIS 

ICI & DEMAIN

festival artistique étudiant

12–26 mars 2015

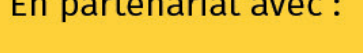
gratuit

programme & réservations icietdemain.fr

Organisé par :



En partenariat avec :
























FESTIVAL
INTERNATIONAL
LYON
QUAIS
DU
POLAR
27 | 28 | 29 MARS
LITTÉRATURE
CINÉMA
BANDE DESSINÉE
ENQUÊTE
JEUNESSE
RENDEZ-VOUS DANS LA VILLE


ART ROCK